

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FAP 48718

9.119.B



H 5932

(1)

MÉMOIRES

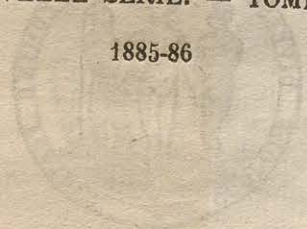
MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME II.

1885-86



MAISONNETTE, RUE DE LA SORBONNE, 27
PARIS

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

PUBLIÉS

AVEC LE CONCOURS DE LA COMMISSION DE PUBLICATION

PAR LÉON de ROSNY

SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL

NOUVELLE SÉRIE. — TOME SECOND



PARIS

MAISONNEUVE FRÈRES & CHARLES LECLERC ÉDITEURS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

25, Quai Voltaire, 25

1886.

H 2982
(1)

LES ANTILLES

ÉTUDE

D'ETHNOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINES

PAR LUCIEN DE ROSNY

Ancien président de la Société Américaine,
Membre de la Société des Antiquaires de France,
Société des Antiquaires de la Morinie, de la Société française de Statistique universelle,
De la Société d'Ethnographie de Paris, de la Commission historique du Nord,
De la Kunstgenootschap de Gand, etc.,
Correspondant du Ministre de l'Instruction publique pour les travaux historiques.



PARIS
MAISONNEUVE FRÈRES & CHARLES LECLERC ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE
25, Quai Voltaire, 25
1886.

ANTILLES

ÉTUDE

D'ÉPIGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINES

PAR LUCIEN DE ROSSY

OUVRAGE POSTHUME

PUBLIÉ D'APRÈS DEUX MANUSCRITS DE L'AUTEUR

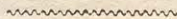
PAR M^{me} V. DEVAUX

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINNE DE FRANCE.



PARIS
MAGNANIMÉ FRÈRES & C^{ie} ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINNE DE FRANCE
25, rue de Valenciennes
1892

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE
RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE.



LES ANTILLES

ÉTUDE D'ETHNOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINES

Par LUCIEN DE ROSNY,
Ancien Président de la Société Américaine de France,
Correspondant du Ministre de l'Instruction publique
pour les travaux historiques, etc.

SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE
RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

*Les râlements cessèrent, et l'on n'entendit plus
que des voix étrangères dans le pays ensanglanté
des Caciques.*

PAR LUCIEN DE ROSSY,
Ancien Président de la Société Américaine de France
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique
pour les sciences historiques, etc.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOGRAPHIE

FONDÉE EN 1859.

RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE.

N° 6.

LES ANTILLES

ÉTUDE D'ETHNOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINES

Par LUCIEN DE ROSNY.

(Publication posthume).

INTRODUCTION ET PLAN GÉNÉRAL.

Je commence ma série d'études ethnographiques et archéologiques sur l'ancienne Amérique par les Antilles dont la découverte est l'un des événements les plus importants des temps modernes, parce que ces îles sont, en quelque sorte, par la chronologie comme par leur position topographiques, le berceau de l'histoire de cette belle partie du globe. Effectivement, c'est d'Haïti que partirent toutes les expéditions qui soumièrent aux Espagnols le Pérou et le Mexique. Une autre raison m'a encore engagé à

inaugurer ce travail par les Antilles ; c'est qu'elles sont placées à peu près au centre du Nouveau-Monde, et que ses habitants indigènes se sont ressentis singulièrement de leurs rapports avec la terre ferme au Nord et au Midi, et qu'elles ont de grandes analogies physiologiques, ethnographiques et religieuses avec ces contrées continentales ; que par conséquent, en se familiarisant avec les mœurs des naturels de ces îles, le lecteur saisira ensuite plus facilement les points de ressemblance que je me propose de faire ressortir dans les recherches qui suivront cette étude, si Dieu me prête vie et assistance. Une multitude de faits se déduiront alors naturellement, quand il s'agira de suivre la trace des conquérants européens envahissant successivement les vastes territoires connus aujourd'hui sous les noms de Guatémala, de Mexique, de Louisiane, de Floride, d'États-Unis, de Canada, de Nouvelle-Bretagne et de pays des Esquimaux.

Après avoir réuni autant que je le pourrai tous les faits particuliers à l'archéologie et à l'ethnographie de ces nations septentrionales, ce qui demanderait plusieurs existences studieuses, si l'on voulait tout voir, puiser à toutes les sources, j'aborderai l'ancienne Guyane qui, surtout, rappellera la physionomie des indigènes des Antilles et me donnera lieu de faire ressortir des similitudes nombreuses. De là, descendant toujours de plus en plus au midi, je chercherai à reconstituer la physionomie, les mœurs des habitants qui occupèrent le territoire de Carthagène, les bords de la rivière des Amazones, le Brésil, le Pérou, la Plata, le Chili, la Patagonie. On le comprend : une seule vie ne pourrait suffire, si l'on voulait parcourir une si vaste carrière archéologique, et cependant ce vaste panorama réclame ses investigateurs. J'apporterai mon faible tribut, quelques pierres à l'édifice, en publiant les matériaux que j'ai réunis et que j'espère augmenter encore.

J'ai pris surtout pour guide, dans cette première esquisse, tout en le faisant avec circonspection, les premiers historiens de la conquête ; parce que ce sont leurs relations qui sont les meilleurs auxiliaires pour ceux qui désirent ne pas s'égarer. Mais comme leurs récits sont fort incomplets, que l'erreur s'y est souvent glissée, que des observations plus sûres et moins superficielles ont eu lieu depuis, j'ai consulté soigneusement les historiens qui sont venus ensuite, lorsqu'ils ont raconté les faits dont ils ont été les témoins ou lorsqu'ils ont eu l'avantage d'avoir à leur disposition des documents authentiques. Il ne suffit pourtant pas de leur prendre leurs richesses, de les rassembler, de les classer pour les mettre en œuvre ; il faut les comparer, tenir compte de leurs contradictions, de l'esprit qui les a animés et trop souvent aveuglés. Ce travail seul est immense et peut mériter quelque indulgence de la part du lecteur, lorsque l'expression vient à manquer d'élégance ou pêche contre la langue ; car il est difficile de concentrer simultanément son attention sur le fond et sur la forme. Je ne me dissimule pas que le travail que je livre aujourd'hui demande à être revu, corrigé, et qu'il renferme indubitablement des lacunes ; aussi je ne le donne que comme une première ébauche qui, toute imparfaite qu'elle est, peut être utile à ceux qui viendront après moi, et qui feront mieux, je n'en doute pas. J'ai cru devoir conserver aussi littéralement que possible les récits des témoins que j'ai consultés. Je les indiquerai, je les rapprocherai constamment, parce que l'un voit ce qui échappe à l'autre, parce que l'esprit humain, tout consciencieux qu'il puisse être, varie dans ses appréciations ; ce qui ne laisse pas bien souvent d'embarasser celui qui recourt à toutes les sources historiques qu'il rencontre. Je joindrai à mes récits, des plans, des dessins tracés d'après les objets que j'ai étudiés dans les musées ethnographiques publics et particuliers, ou que j'ai reproduits d'après les publications antérieures dans lesquelles ils sont en

quelque sorte disséminés et ignorés ; car j'ai pensé qu'il importait de faire la part des yeux. Il ne suffit pas de raconter, il faut pénétrer plus intimement dans l'intelligence du lecteur ; et, sous ce rapport, des figures en disent souvent plus que toutes les descriptions de l'écrivain, même le plus habile, surtout dans des études analogues à celles dont il est ici question.

Courte notice bibliographique et chronologique sur les principaux auteurs auxquels j'ai eu recours pour cette première étude et que je soumetts à l'attention des ethnographes comme pouvant être très utile pour l'histoire des Antilles.

CHRISTOPHE COLOMB, indépendamment de la lettre qu'il a adressée en 1492 à Raphaël Sanchez, trésorier du roi Catholique et qui a été traduite l'année suivante par Aliander de Cosco, puis imprimée à la même date à Paris, à Rome et ailleurs, a écrit des Mémoires revus par Bartholomée de Las Cases, évêque de Chiapa, son contemporain et insérés dans les *Voyages et Navigation des Espagnols*, publiés par F. de Navarette, t. I. Ce document, écrit avec un style simple caractérisant la vérité, renferme des renseignements extrêmement précieux sur l'ethnographie et l'archéologie des indigènes des Antilles. Depuis, il a été traduit en français par Chalumeau de Verneuil. Dans cette même collection, a été insérée une lettre non moins précieuse du

D^r DIEGO ALVARES CHANCA, qui accompagna l'amiral dans son second voyage aux Antilles, en 1494.

ANDRES BERNALDEZ, curé de Los Palacios, protecteur de C. Colomb, est l'auteur d'une *Histoire du roi et de la reine Catholiques* restée manuscrite, mais reproduite par extraits dans le VI^e livre de l'ouvrage du P. F. Navarette. On trouve dans cette histoire celle de la navigation de l'amiral.

Quoique publié en 1823, je citerai ici le *Codice diplomatico Colombo Americano, ossia raccolta di documenti originali e inediti spettanti a Cristoforo Colombo, alla scoperta ed al governo dell'America*. (Genova, Ponthenier, in-4^o.)

Le P. ROMANE, religieux espagnol de l'ordre des Ermites, accompagna aussi Christophe Colomb dans ses voyages : il observa les mœurs et les coutumes des insulaires ; mais son ouvrage est très rare, peut-être même n'a-t-il pas été publié. Brunet ne le cite pas, et il ne figure ni dans la biographie de Michaud ni celle de Diderot. Pourtant, il est cité assez souvent et notamment dans Pietro Martire d'Anghiera. DIEGO MENDEZ, qui accompagna l'amiral dans son quatrième voyage, nous a laissé une relation de ce voyage réimprimée dans Navarette.

FERNAND COLOMBO est auteur d'une vie de son père écrite en espagnol en 1530. Les faits qu'il rapporte sont exacts ; cependant, il lui est échappé quelques erreurs qu'il est facile de reconnaître. Le texte original a disparu ; mais Alphonso de Ulloa en a donné une traduction italienne, la plus exacte qu'on ait encore et qu'un écrivain connu par ses travaux historiques doit traduire en français, ce qui est d'autant plus important que l'ancienne traduction française est très fautive. Pietro Martire d'Anghiera, de Milan, déjà cité ci-dessus, était contemporain de Christophe Colomb : il ne visita point les Antilles, mais il eut à sa disposition les archives des découvreurs

envoyées au Conseil des Indes dont il était membre. Il prenait de l'amiral lui-même des informations sur toutes ses découvertes, comme nous l'apprend Las Casas, qui fait l'éloge de son exactitude à rapporter les faits relatifs aux premiers voyages dans les Antilles. Cependant Juan Bautista Muños conseille de lire ses *Décades* avec prudence, à cause des erreurs qui y sont contenues. Cet ouvrage, sous le titre de *De Rebus Oceanicis et Orbe Novo Decades*, a été publié pour la première fois, à Paris, en 1536, in-folio. Je citerai aussi son *De insulis nuper inventis et incolarum moribus*.—Bâle, 1521, in-4^o, et 1533 in-f^o. Je me suis servi de l'édition de Ramusio.

GONÇALO HERNANDES DE OVIEDO, premier chroniqueur espagnol de l'Amérique, nommé en 1513 inspecteur des mines dans les colonies du Nouveau-Monde, est l'auteur du *Sumario*, dédié à Charles-Quint. Cet ouvrage est une description des Indes Occidentales et des productions de ces contrées. Son *Historia general e natural de las Indias occidentales* a été publié à Séville, en 1535. Oviedo est tombé dans de graves erreurs relativement à Christophe Colomb ; mais il était assidu à corriger ses écrits qui sont indispensables à quiconque veut connaître les premiers temps de la découverte. Je me suis servi de l'édition italienne de Ramusio. Cependant le texte espagnol, publié par D. Jose Amador de los Rios (Madrid, 1651), est bien plus agréable à consulter : les dessins lithographiques y sont élégants, mais ils s'éloignent des anciennes gravures sur bois données dans les éditions antérieures. Peut-être l'archéologue regrettera-t-il cette modification. Il faudra se méfier des définitions de certains mots données dans la partie intitulée *Voces Americanas*, annexée par l'éditeur. Par exemple, le mot *Cemi* y est défini « l'Esprit du Mal » ; c'est le contraire qu'il aurait fallu dire. Oviedo a été traduit en partie seulement par Jean Poleur, valet de chambre de François I^{er}.

ALBERT VERCELESSE DE LISONA est l'auteur du *Libretto di tuta la Navigazione dei re di Spagna delle Isole e terre nuovamente trovati*. Cet opuscule, qu'on croit rédigé d'après les documents fournis par Angelo Trivigiano, est très rare. Je n'ai pu me le procurer à la Bibliothèque Impériale, de sorte que je ne l'indique ici que pour mémoire.

BARTHOLOME DE LAS CASAS, cité plus haut, alla aux Indes en 1493 avec Chr. Colomb; et, en 1502, il passa avec Ovando, dans l'île d'Haïti. Il résida aussi à Cuba. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire générale des Indes* qu'il laissa à l'état de manuscrit. Il eut beaucoup de documents originaux à sa disposition, copia les uns littéralement et résuma les autres avec soin et exactitude. Il commença à composer son ouvrage en 1527, et le termina en 1559. Comme il n'a pas toujours été témoin des faits qu'il rapporte, on comprend qu'il en ait reproduit d'inexact; quelquefois aussi, il a tronqué la chronologie pour rapprocher des événements qui étaient liés entr'eux, mais séparés par d'autres. Il eut le courage de défendre les victimes des cruautés et de l'avarice espagnole; et comme beaucoup de ses compatriotes étaient intéressés aux abus, ils l'ont calomnié; et de cette calomnie il en reste encore quelque chose aujourd'hui. C'est peut-être parce qu'il osa dire la vérité, qu'on n'a pas jugé à propos de publier son œuvre, ouvrage si important d'ailleurs et auquel on a abondamment puisé.

ANDRÉ THEVET, historien trop crédule, mais qu'on ne peut néanmoins se dispenser de consulter malgré ses erreurs nombreuses, ses fables et ses contes, a été historiographe du roi de France en 1559. Nous avons de Thevet deux ouvrages: les *Singularitez de la France Antarctique et de plusieurs terres et îles découvertes de notre temps* (Paris, 1556, in-4°), et une *Cosmogra-*

phie universelle (1571, in-f°). De plus, la Bibliothèque Impériale possède plusieurs manuscrits de Thevet.

1° *Le Grand Insulaire et Pilotage* qu'il devait publier sous le titre d'Inzerlan ; 2° *Voyages dans les Terres Australes et Occidentales* ; 3° une traduction de l'*Itinéraire de Benjamin de Tolède* ; 4° *Description de plusieurs îles* ; 5° *Histoire naturelle et générale des Indes occidentales* ou relations de deux voyages qu'il fit dans ce pays.

HANS STADEN, *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages, nus, féroces et antropophages, situé dans le Nouveau Monde.* (Cherbourg, 1559).

HIERONYMO BENZONI, de Milan, né en 1519, s'embarqua en 1541 pour l'Amérique où il resta quatorze ans. Il s'y livra à l'étude des mœurs des indigènes. Nous avons de lui l'*Histoire du Nouveau-Monde, contenant la Description des îles, des mers nouvellement découvertes.* (Venise, 1561, in-4°). Il y a une édition petit in-8°, publiée également à Venise, en 1565 ou 1572. Cet ouvrage, traduit en français par Urbain Chauveton, et publié à Genève en 1579 et en 1605, est fort précieux pour l'étude de l'Amérique. Le traducteur y a joint beaucoup de notes et de commentaires.

PEDRO HIERONIMO, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs, en las yslas del mar Oceano, *Doctrina Christiana para intruccion y informacion de los Indios por manera de historia*, laqual fue impressa en México por mandado del don Juan Cumarraga, primer obispo desta ciudad, año 1544, in-4°. Ce livre de grande rareté est le plus ancien ouvrage sorti des presses mexicaines.

NICOLAS MONARDES, médecin espagnol, nous a laissé un ouvrage intitulé *De las drogas de las Indias* (Séville, 1561, in-8°), traduit en français

par Colin (Lyon, 1619, in-8°), et un autre portant pour titre *De las cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales que sirven en Medicina* (Séville, 1574, in-4°). Ce dernier ouvrage, comme celui d'Oviedo, cité plus haut, peut être d'un grand secours à l'historien des connaissances médicales relativement à l'Amérique.

Nouvelles d'Indie et de la Terre neuve (Anvers, 1540, in-8°). Je n'ai pu me procurer cet ouvrage que j'indique cependant à l'attention des Américanistes. Il ne porte pas que je sache de nom d'auteur.

ANTONIO DE HERRERA n'a point visité l'Amérique, mais il eut l'immense avantage d'avoir à sa disposition d'excellents matériaux. Il a beaucoup puisé dans le msc. de Las Casas, cité plus haut, pour la rédaction de son ouvrage intitulé *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas i tierra firme del Mar oceano*, (Madrid, 1601 à 1615, en 4 vol. in-f°). L'édition la plus agréable est celle d'André Gonzales Barcia, revue et accompagnée de gravures. Il a été traduit en partie par Nicolas de la Coste (Paris, 1659, in-4°).

JOHN POYER nous a laissé un ouvrage intitulé *History of Barbadoes, from the first discovery of the Island* (London, 1605, in-4°).

JACQUES BOVTON, jésuite, est l'auteur d'une *Relation de l'Établissement des François dans l'isle de la Martinique*, depuis 1635 (Paris, 1640, in-8°). Cet ouvrage contient des renseignements sur les mœurs des Caraïbes.

RAYMOND BRETON, de l'ordre des Frères Prêcheurs, fut envoyé en 1635, comme missionnaire, dans les Antilles, où il resta près de vingt ans, dont douze à Saint-Domingue. Il a écrit des mémoires restés manuscrits qui me sont inconnus, sur les mœurs des indigènes, sous le titre de *Relatio gestorum à primis ordinis Predicatorum missionariis in Insulis Americanis ditionis*

Galliæ præsertim apud indigenas quos Caraïbes vulgo dicunt, ab anno 1635 ad annum 1645... Cet ouvrage a été fort utile à plusieurs écrivains sur les Antilles et a dû être reproduit plus ou moins littéralement dans un volume anonyme dont je parlerai plus loin et que le hasard m'a fait découvrir. Nous avons encore de Raymond Breton un *Dictionnaire François-Caraïbe et Caraïbe-François*, meslé de quantité de remarques historiques pour l'esclaircissement de la langue (Auxerre, 1665-67, 2 vol. in-8°). Ce dictionnaire laisse beaucoup à désirer pour la forme et pour le fond.

JEAN LAET, directeur, en 1633, de la Compagnie des Indes, nous a laissé des écrits rédigés avec soin et exactitude ; tel est le *Novus orbis, seu descriptio Indiæ occidentalis libri XVIII* (Leyde, 1633, in-f°), traduit en français et aussi publié à Leyde en 1640. Ses *Notæ ad dissertationem Hugonis Grotii de origine Gentium americanarum* (Amsterdam, 1643, in-8°) peut aussi être consulté, toutefois en se tenant sur ses gardes contre des tendances souvent trop systématiques dans de pareilles études.

HENRI PEDRO, *De la primera vista de las Islas del mar Indiano*. Je n'ai pas encore trouvé cet ouvrage que j'indique à l'attention.

MATHIAS DU PUIS, de l'ordre des Frères Prêcheurs, envoyé en 1644 comme missionnaire à la Guadeloupe et dans d'autres possessions françaises, où il resta jusqu'en 1650, nous a laissé une *Relation de l'establissement d'une colonie françoise dans la Gardeloupe, et des mœurs des Sauvages*, (Caen, 1652, in-8°). Il a eu communication des Mémoires sus-mentionnés de son contemporain R. Breton, qui, disait-il, « faisait scrupule du moindre mensonge ».

JEAN-BAPTISTE DU TERTRE alla en 1640, aussi comme missionnaire aux Antilles et y passa dix-huit ans. On a de lui une *Histoire generale des*

isles Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique, et autres dans l'Amérique, (Paris, 1654, in-4°). Cet ouvrage fut réédité et fort augmenté sous le titre d'*Histoire generale des Antilles habitées par les François*, cartes et fig. (Paris, 1667-1671, 4 vol. in-4°). Du Tertre était bon observateur et zélé collecteur des éléments qui ont servi à ses écrits, malgré le peu de justice que lui rend le P. Labat.

CÉSAR DE ROCHEFORT, religieux Carme et ministre à Rotterdam, quoiqu'en dise Barbier dans son *Dictionnaire des Anonymes*. Nous lui devons l'*Histoire naturelle et morale des iles Antilles*, avec un Dictionnaire Caraïbe et une *Relation de Tabago* (Rotterdam, 1658, in-4°, et Paris, 1666, in-12).

THOMAS GAGE, dominicain irlandais. Il fut le premier étranger qui parla avec connaissance d'un pays dont les Espagnols fermaient soigneusement l'entrée. Ses mémoires sont amples, très instructifs, très exacts; ils sont intitulés « *Survey of the West India's containing a journall of three thoursand and three hundred miles within the main Land of America* (London, 1648, in-f°, 1655 et 1677, in-8°).

Beaulieu Hues O'Neil nous a donné la traduction d'un autre ouvrage de T. Gage sous le titre de *Nouvelle relation contenant les voyages de Th. Gage dans les Indes occidentales et son retour par la province de Nicaragua jusques à la Havane*. Cet ouvrage, contenant une grammaire de la langue Poconchi, la plus élégante des environs de Guatemala, eut plusieurs éditions imprimées à Amsterdam en 1699 et 1721. Cependant il faut remarquer que la traduction est incomplète à cause des passages où l'auteur combat les dogmes de l'église romaine.

PEDRO CUBERO. *Breve relacion de la peregrinacion que ha hecho de la mayor parte del mundo* D. P. C. (Madrid, in-4°). Cubero était un mission-

naire et l'un des premiers voyageurs qui aient fait le tour du monde. Son ouvrage qui parut en 1680, contient des détails intéressants sur les peuples qu'il a visités.

LEDINER, en 1670, fit le voyage de Saint Christophe, pour étudier les mœurs des naturels. On le cite, mais j'ignore si son ouvrage a été publié car je n'ai pu me le procurer ; je le mentionne donc ici pour mémoire.

JUSTEL, que je cite comme éditeur seulement, publia à Paris, en 1684, un recueil de divers voyages, in-4°.

JEAN-BAPTISTE LABAT, déjà mentionné, alla à la Martinique comme missionnaire en 1694, puis à la Guadeloupe et explora toutes les Antilles. Il nous a laissé son *Nouveau voyage aux isles de l'Amerique*, publié à Paris, en 1742, in-12. Quoiqu'un peu prolix, cet ouvrage doit être consulté.

LABORDE, envoyé en mission avec le P. SIMON, auteur d'un dictionnaire Caraïbe, nous a donné un ouvrage intitulé : *Voyage du sieur de la Borde aux isles Caraïbe, faisant suite à la Relation du P. Hennepin*, publiée sous le titre de *Nouvelle decouverte d'un tres grand pays situé dans l'Amerique entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale*, (Utrecht, 1697, in-12).

HANS SLOANE, médecin distingué, fit le voyage de la Jamaïque en 1687. Quoique son bel ouvrage ne soit guère intéressant que pour le naturaliste, je ne puis me dispenser de le citer ici. *A voyage to the islands Madera, Barbadas, Nieves, St-Christopher and Famaica* (London, 1707, in-f° ; avec un grand nombre de gravures).

J. C. PRÆTORIO, Tabago, (Hagæ comit., 1705, in-4°).

DAVIES JOHN OF KIDWELLY a traduit en anglais des relations fort

curieuses sur les Antilles sous le titre de *The History of the Caribby Islands* (London, 1666, petit in-f°). Cet ouvrage n'est point cité dans Brunet. Le traducteur dit, dans sa préface, que les relations dont il se fait l'interprète ont été écrites par des témoins oculaires d'une intégrité reconnue. Il paraît que les manuscrits du P. Raymond Breton, cité plus haut, ont beaucoup servi aux auteurs anonymes de l'ouvrage dont il est ici question. Un examen attentif de ce livre me donne toute confiance dans sa valeur. Le volume indiqué porte à la Bibliothèque Impériale la marque $\frac{O}{1178}$ et se termine par un Vocabulaire Anglais-Caraïbe qui est bien une traduction de celui du P. Breton ; et, sauf vérification ultérieure, je ne serais pas surpris que l'ouvrage ne contienne aussi la traduction des mémoires si intéressants du missionnaire français cité plus haut.

JOSEPH-FRANÇOIS LAFITAU, missionnaire, résida au Canada. Sous le titre de *Mœurs des sauvages Américains comparées aux mœurs des premiers temps*, il publia un ouvrage in-4°, imprimé à Paris en 1723. Il est remarquable comme érudition. Il en abuse même, et son esprit systématique lui a fait confondre les mœurs des indigènes sans tenir compte des différentes localités. Il ne doit être lu par conséquent qu'avec circonspection par ceux qui aiment avant tout la précision dans les études historiques.

PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER CHARLEVOIX, jésuite, alla en 1722 à Saint-Domingue, dont il a écrit l'histoire. Cet ouvrage fut publié à Paris en 1730, in-4°. Il l'a composé sur les mémoires manuscrits que lui envoya son confrère le P. Lepers, qui habitait cette île depuis plus de 25 ans, et de plus il a eu accès dans le dépôt des Archives de la Marine.

PAT. BROWN'S *Civil and Statistical History of Jamaica*, London, 1756, in-f^o, avec 49 pl. gravées sur les dessins de Den. Ehret.

BELLIN, *Description géographique des îles Antilles possédées par les Anglais*, (Paris, 1758, in-4^o). Cet ouvrage, qui m'a été communiqué au ministère de la Marine, ne porte point le nom de l'auteur.

THIBAUT DE CHANVALON, *Voyage à la Martinique* (Paris, 1763, in-4^o)

History of Jamaica, (London, 1774, in-4^o), sans nom d'auteur.

FILIPPO SALVATORE GILII, *Saggio di Storia americana* (Roma, 1784, in-4^o). — Dans le tome 3. (p. 220 à 227), se trouve une série de mots appartenant à la langue des anciens insulaires d'Haïti. Il paraît qu'ils ont été extraits principalement des écrits d'Oviedo.

ANTONIO-SANCHEZ VALVERDE, en 1785, a fait imprimer à Madrid un ouvrage, non mentionné dans Brunet, et intitulé *Idée de la valeur de l'île Espagnole* (Saint-Domingue). Il avait le projet d'écrire l'histoire de cette île avec les matériaux que son père avait recueillis pendant vingt ans sur les lieux. L'auteur lui-même était créole de Saint-Domingue.

ANTONIO VALLADARES DE SOTO MAYOR publia l'*Historia geographica civil y politica de la Isla de San Juan Bautista de Puerto Rico* de Iñigo Abbad (Madrid, 1788, petit in-4^o).

WIMPFANN, *Voyage à Saint-Domingue* (Paris, an v, 1788-90, 2 vol. in-8^o.)

P. E. ISERT, *Voyage en Guinée et dans les îles Caraïbes*. (Paris, 1793, in-8^o) ; ouvrage traduit de l'Allemand.

CRISTOBAL CLADERA nous a donné un ouvrage intitulé *Recherches historiques sur les découvertes des Espagnols*. (Madrid, 1794, petit in-4°) dont le titre originel est : *Investigaciones históricas sobre los principales descubrimientos de los Españoles en el mar Oceano en el siglo XV, y principios del XVI*. En respuesta à la Memoria de Mr. Otto, sobre el verdadero descubridor de America.

Ce mémoire, se trouve dans le 2^e volume de *Transacciones filosoficas*, d'Otto, p. 263.

RICHARD DE LIGON, *Histoire de l'isle des Barbades*, trad. in-4°.

MOREAU DE SAINT MERY, *Description topographique, physique, politique et historique de la partie française de Saint-Domingue* (Philadelphie, 1798, 2 vol. in-4°). (*Description topographique et politique de la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue* (Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8°).

C.-C. ROBIN, *Voyages dans l'intérieur de la Louisiane, de la Floride occidentale et dans les îles de la Martinique et de Saint-Domingue* (Paris, 1807, in-8°).

ROB. RENNY, *History of Jamaïca* (London, 1807, in-4°).

BOYER PEYRELEAU. *Les Antilles françaises, particulièrement la Guadeloupe*, depuis leur découverte jusqu'au 1^{er} janvier 1825, 3 vol. in-8°. La position officielle de l'auteur l'a mis à même de recueillir des documents intéressants, mais il s'est attaché particulièrement au récit des temps modernes.

Histoire de l'île de Saint-Domingue, depuis l'époque de sa découverte jusqu'en 1818. (Paris, 1819, in-8°, sans nom d'auteur, mentionnée sous le n° 28630 dans Brunet).

CHARLES MALO est auteur d'une *Histoire d'Haïti depuis sa découverte jusqu'en 1824*, in-8°.

JAMES HAKEVILL, *A picturesque tour in the Island of Jamaica* (London, 1825, in-4°).

EMILE NAU, *Histoire des Caciques d'Haïti*, 1825.

MON DE LA VEGA, *Historia del descubrimiento de la America septentrional*, por Crist. Colombo (Mexico, 1826, in-4°).

WASHINGTON IRVING est aussi l'auteur d'une vie de Christophe Colomb qui a de la réputation. Elle a paru à Londres en 1828 sous le titre de *A History of the life and voyage of Columbus*.

MAC CULLOCH, *Recherches sur l'histoire des aborigènes de l'Amérique*, 1829, in-8°. Cet ouvrage n'est pas indiqué dans Brunet, quoique l'auteur y ait une mention.

CH. SHEPPARD, *An historical account of the Island of S. Vincent*. London, 1831, in-8°.

RAFINESQUE, *Vocabulary and the American nations*. Philadelphia, 1825.

HENRI TERNAUX-COMPANS, cet écrivain infatigable, outre une bibliographie précieuse d'ouvrages relatifs à l'Amérique, que tout Américaniste doit consulter, a collecté et traduit des *Voyages, Relations et Mémoires* originaux pour servir à l'Histoire de la découverte de l'Amérique, Paris, 1837 à 1841, 20 vol. in-8°. Sa première série contient la Relation de Hans

Staden, citée plus haut. *Abécédaire haïtien, suivi d'un Précis historique sur l'île d'Haïti*, Paris, 1839, in-8°.

RAMON DE LA SAGRA, *Historia de la Isla de Cuba*, in-f°, Paris, 1842 ; ouvrage traduit et publié à la même époque par Sabin Berthelot sous le format in-8°. Malgré tout le mérite de l'auteur et à part des recherches géographiques sur l'île de Cuba, je ne trouve rien dans ce bel ouvrage sur l'objet des études qui m'occupent ici.

JOACHIM ACOSTA, historien fort instruit, dont les travaux relativement à l'Amérique ne doivent pas être négligés.

A. LACOUR, *Histoire de la Guadeloupe*, 1875, in-8°.

RICHARD LIGON, *Histoire des Barbades*.

GRANIER DE CASSAGNAC, *Voyage aux Antilles*, Paris.

Voyage à l'île de Cuba et le Yucatan, Paris, 1857, 2 vol. gr. in-8°.

D. ANT. DEL MONTE Y TEJADA, *Historia de Santo Domingo*, Madrid, 1860, in-4°.

ADRIEN DE LONGPÉRIER, *Catalogue des Antiquités américaines du Louvre*, in-8°.

PIERRE MARGRY, *Origines transatlantiques, Belain d'Esnambuc et les Normands aux Antilles*, Paris, 1865, in-8°. Cet ouvrage, rédigé avec beaucoup de soin et de savoir, contient des renseignements précieux, que sa position au ministère de la Marine l'a mis à même de puiser aux meilleures sources.

Etc., etc., etc.



CHAPITRE PREMIER.

ORIGINES INCERTAINES DES INDIGÈNES DES ANTILLES.

Les Antilles renferment ensemble plus de 8,300 lieues carrées de 20 au degré, dont les quatre grandes, Cuba, Haïti, la Jamaïque et Porto-Rico, en occupent 7,200 ou près de neuf dixièmes. Les documents font défaut pour établir l'époque précise où les Antilles commencèrent à être habitées et la provenance de leurs populations. C'est que l'histoire, ici comme pour tous les autres peuples, ne précède point les temps où il n'y avait aucun livre, où la tradition n'était point notée ou rien ne s'écrivait ; de là, tant de systèmes où l'imagination occupe plus de place que de vérité.

Lors de l'arrivée des Européens dans ces îles, les indigènes, consultés à ce sujet, répondirent généralement qu'ils pensaient que leurs prédécesseurs en avaient pris possession. Mais d'où venaient-ils ? Quelle fut la cause de cette prise de possession ? C'est ce qu'ils n'ont jamais pu établir d'une manière satisfaisante. Quand on les interrogeait, ils disaient que ni eux, ni leurs pères, ni leurs grands-pères ne s'en souvenaient. Nous ne devons guère nous flatter d'être plus heureux pour résoudre ce problème qui sera, sans doute, toujours un mystère.

Il paraît probable que les îles des Antilles ont été visitées dans les temps les plus reculés, que des vaisseaux ont échoué sur leurs côtes. Je donnerai peu de place ici à des conjectures ; qu'il me suffise, sans prétendre en tirer aucune induction, de reproduire un passage de Pausanias (in *Atticis*) : Un certain *Euphemus*, Carien de nation, dit-il, fut poussé aux extrémités de l'Océan et y vit des hommes rouges à queue. Or, ce passage semble s'identifier sans le moindre effort aux Caraïbes, dont il sera question plus loin. C. Colomb aussi parle d'hommes à queue dans les Antilles (1) mais il ne les vit pas. Il nous apprend dans ses Mémoires qu'il fut informé, dans l'île d'Haïti, qu'il nomme *Española*, qu'on y avait vu des hommes Noirs portant des espèces de lances armées d'un très beau métal appelé *guanin*. Il rapporta en Espagne quelques-unes de ces lances, et l'on y reconnut que l'armure était faite d'un alliage contenant 18 parties d'or, 6 d'argent et 8 de cuivre. L'amiral pensa que ces hommes Noirs avaient dû venir des Canaries ou de la côte occidentale de l'Afrique. A Saint-Vincent, l'une des îles Caraïbes, les premiers colons remarquèrent deux races d'homme parfaitement distinctes, des Noirs et des Rouges : on leur donnait indifféremment le nom de Caraïbes qu'on distinguait uniquement par leur couleur ; on croyait que les Noirs provenaient d'un naufrage qui les avait jetés sur la côte. Je reviendrai sur ce sujet en parlant de l'île de Saint-Vincent.

Je ne cite ces faits que parce qu'il est bien positif comme tout le prouve d'ailleurs que l'Amérique a eu, avant les Espagnols,

(1) *Lettre à Raphaël Sanchez* que j'ai rééditée et qui a été publiée, en 1865, par la Société Américaine de France. — Ces hommes à queue ont aussi pu sortir de l'imagination des découvreurs comme de ce peuple américain (dont parle Jean de Laet *Indes Occid.*, liv. xv, ch. 8) où les femmes ont des mamelles qui leur tombent jusqu'aux cuisses, de sorte qu'elles sont obligées de les assujettir ou de les lier autour de leur corps lorsqu'elles veulent courir.

plusieurs fois des visiteurs, soit des Africains, soit des Asiatiques. Les Basques, dit Ree (1) visitèrent les côtes de l'Amérique du Nord, plus d'un siècle avant Christophe Colomb. Le lecteur, curieux de ces époques anté-colombiennes, pourra consulter les documents rassemblés par Raffinesque, dans ses *Arcana Americana*, et plusieurs dissertations intéressantes insérées dans la *Revue Orientale et Américaine* (2). Mais, quoi que je sois convaincu que des rapports ont eu lieu avec l'Amérique antérieurement au XV^e siècle, je suis bien loin de conclure que les Antilles ont été peuplées soit par des naufragés qui s'y seraient multipliés, soit par des émigrations parties du Vieux-Monde. Il me paraît bien plus vraisemblable de faire venir les insulaires indigènes de la côte ferme de l'Amérique elle-même et, partant de cette ressemblance, je serai d'accord avec ce que pensaient les Caraïbes eux-mêmes à cet égard. Rochefort (3) dit que ceux qui ont le plus fréquenté les indigènes de la Dominique rapportaient d'après ceux-ci, que leurs ancêtres étaient issus des *Galibis* ou *Calibis*, population de la terre ferme au sud des îles; qu'ils firent la guerre aux *Arouagues*, possesseurs de ces îles; qu'ils détruisirent entièrement cette nation à la réserve des femmes dont ils eurent des enfants; ce qui fait que les Caraïbes avaient un langage partiellement distinct et différent de celui de leurs maris, et que ce langage était semblable à celui des Arouagues du continent, c'est-à-dire aux indigènes de la Guyane.

Avant Rochefort, Benzoni (4) disait que l'on croyait que ces Caraïbes

(1) Ree, *Cyclopediana*, vol. XIV, art. *Fischeries*.

(2) *Revue Orientale et Américaine*, dans les tomes I à X où l'on trouvera plusieurs importants mémoires sur les découvertes des Scandinaves du IX^e au XIII^e siècle, et diverses études par Brasseur de Bourbourg, Aubin, Emm. Domenech, Jose Pérez, etc.

(3) *Histoire naturelle et morale des îles Antilles*, t. 2, p. 155.

(4) *Historia del mondo nuovo*, liv. 1, chap. 1.

avaient tiré leur origine de la terre désignée sous le nom de *Caribana*, au levant du golfe d'Urava, sur le territoire de Carthagène. On voit qu'en cela Benzoni et Rochefort s'accordent assez bien.

Il courait aussi parmi ceux de la Martinique des fables sur ces origines que je ne crois pourtant pas devoir dédaigner, puisque l'erreur renferme souvent des vérités et qu'elles pourront peut-être un jour servir à répandre quelque lumière sur cette ténébreuse question. Or donc, ceux de *Matutino* (nom indien de la Martinique) prétendaient que leurs ancêtres s'étaient emparés de plusieurs de ces îles : ils racontaient que *Kalinago*, leur premier père, se déplaçant parmi ses compatriotes de la terre ferme, fit embarquer sa famille et qu'après une navigation assez longue, il s'arrêta à Matutino, que ses enfants lui donnèrent un breuvage empoisonné dont il mourut et qu'il fut changé en poisson effrayant (*Akayoman* aliàs *Atzaioman*) (1) ; que les descendants de *Kalinago* s'emparèrent de ces îles occupées par les Igneries ; qu'ils firent cette expédition sous la conduite d'un chef, petit de corps, mais grand de courage, mangeant peu et buvant encore moins ; qu'il fit exterminer les habitants de ces îles à la réserve des femmes et des filles dont ils eurent des enfants.

Si l'on retranche de cette légende, rapportée par le P. Du Tertre, ce qui a un caractère éminemment fabuleux, on pourra n'avoir pas la vérité, mais une probabilité et des présomptions dont on pourrait tenir compte.

Du Tertre ajoute qu'en 1635, à l'époque où les Français s'emparèrent de la Guadeloupe, c'était un fait avéré parmi les habitants de cette île, qu'il y avait encore quelques Igneries échappés à la fureur des Kaliganos qu'ils descendaient quelquefois inopinément de leurs retraites et attaquaient

(1) Du Puis rapporte aussi, cette fable (*Relation de l'établissement de François*, p. 184) de la Martinique désignée ici, il dit que *Kalinago* s'établit à la Dominique.

ces derniers avec avantage. Mais les explorateurs français, quoique parcourant la Guadeloupe dans tous les sens, n'ont jamais vu ces réfugiés.

Le P. Raymond Breton qui, à la même époque, était en mission dans le pays, demanda aux Kaliganos de la Guadeloupe, s'ils croyaient que ces réfugiés fussent des Igneries ? Ils lui répondirent négativement, en affirmant que c'étaient des Arrouagues prisonniers qui, craignant la servitude ou d'être dévorés, s'étaient retirés dans les bois et sur les montagnes où ils avaient multiplié, parce qu'ils avaient des femmes avec eux.

Il résulterait donc de ces informations que les Kaliganos se substituèrent aux Igneries. Or les Kaliganos étaient de même provenance que ceux qu'on appelait les Galibis ou Calibis, leurs alliés, comme on ne put le révoquer en doute, d'autant plus que le P. Du Puis (1), parlant de la même tradition qui courut aussi parmi les insulaires de Saint-Christophe, s'exprime en ces termes : « Au commencement que l'isle de la Gardeloupe fut habitée, c'était un bruit parmi les vieux habitants de l'isle de Saint-Christophe que les naturels du pays avaient esté chassés ou tuez par les Galibis, et que dans cette déroute générale quelques-uns s'estaient échappés et réfugiés au plus haut des montagnes, pour se servir de l'avantage de ces lieux pour la seureté de leur vie et pour la deffense de leur liberté. Quelques-uns pourtant disaient que ces montagnards n'estaient pas des habitants naturels, mais bien des esclaves fugitifs appelez Alouagues. »

Ceux de Saint-Vincent racontèrent à leur tour à Du Montel, qui en a parlé dans ses Mémoires (2), que tous les Caraïbes étaient autrefois assujettis aux Arouagues et obéissaient au même Cacique ; mais le joug leur

(1) *Relation de l'establissement d'une colonie françoise*, p. 186.

(2) Cités par Rochefort, *Histoire naturelle des Antilles*, p. 328.

ayant paru trop pesant, ils se révoltèrent ; et, pour vivre plus indépendants, ils se retirèrent dans l'île de Tabago, la plus voisine du continent alors inhabitée. Cette émigration toutefois ne fut pas générale ; de sorte qu'une partie des Caraïbes continuèrent à résider sur la terre ferme, sous un autre cacique qui fit un traité d'alliance avec les Caraïbes insulaires.

Les Kaliganos et les Calibis, venus de la Guiane, n'étaient pas les seuls que ces îles attiraient hors du continent : d'autres populations, non moins entreprenantes, avaient aussi débordé dans les Antilles qui furent ainsi envahies sur les deux points (1).

Rocheport (2) fait provenir les Caraïbes des îles, d'une émigration Apalachite partie de la Floride, et le P. Labat appuie sur cette opinion ethnogénique, en ajoutant qu'elle parlait à peu près le même langage que les Indiens de la Floride, dont les coutumes étaient les mêmes ; tandis que des rapprochements du même genre ne sauraient être établis avec les habitants des grandes îles dont le dialecte était très différent, quoique celui des Caraïbes approchât beaucoup de celui que parlaient leurs femmes, pour une cause dont je parlerai au chapitre XVIII^e.

Bristol, voyageur anglais, raconte aussi que dans la partie montagneuse que les naturels appelaient *Apalache* ou *Apalate* (3), s'étendait une contrée que les Apalachites, ses habitants, nommaient *Hitanachi*, c'est-à-dire « belle et agréable ». Elle se prolongeait sur les bords du golfe du

(1) Ant. Herrera, *Decades*, I, liv. ix, ch. 4.

(2) *Histoire naturelle des Antilles*, liv. 2, ch. vii.

(3) On sait que dans le Nouveau-Mexique et dans la Floride, les *Apaluchies*, les *Apaches* et les *Apalaches* sont des chaînes de montagnes (monts Allégany).

Mexique et sur les bords de la rivière que les Espagnols ont nommée *Rio del Spiritu Santo*. Au nord de cette contrée, habitaient les Cofachites, dont le pays était marécageux et presque stérile ; de sorte que ceux-ci s'y déplaisaient et qu'ils demandèrent à leurs voisins et amis les Apalachites de les admettre sur une partie de leur territoire. Ils étaient résolus, du reste, à recourir à la force en cas de refus. Tous les chefs Cofachites approuvèrent ce projet d'émigration ; mais comme la demande de partage ne fut pas bien accueillie, ils préparèrent leurs armes et leurs bagages. Quand le jour du départ fut arrivé, ils mirent le feu à leurs villages et, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, ils envahirent le territoire d'Hitanachi. Ce fait rappelle les Helvétiens dont il est question dans les commentaires de César (1) et qui incendièrent leurs possessions pour s'enlever tout espoir de retour des Gaules où ils voulaient s'établir.

Les Apalachites, qui ne s'attendaient pas à une pareille visite, furent forcés de se retirer dans les montagnes où ils concentrèrent leurs forces et s'organisèrent pour la défense commune de leur territoire. La lutte fut sanglante : on ignore cependant qu'elle fut la nation victorieuse. Mais elles se rapprochèrent de sorte que les Apalachites et les Cofachites ne firent plus qu'un seul peuple et cette union fut suivie de fêtes et de réjouissances. Les Cofachites, ou nouveaux venus, quittèrent leur nom et prirent celui de *Caraïbes* ou *Caribes* qui leur fut donné par les Apalachites. Ce mot *Caraïbes* signifiait « gens ajoutés, survenus à l'improviste », et par extension « hommes forts et vaillants ». Cependant quelques tribus de Cofachites, au nord de la Floride, n'ayant point pris part à l'action et n'ayant point émigré conservèrent leur ancienne dénomination et restèrent isolés. Les Apalachites

(1) *Bello Gallico*, liv. I.

et les Caraïbes vécurent plusieurs années en bonne intelligence, comme les Romains et les Sabins, dans une position à peu près analogue ; mais les produits de la terre devinrent peut-être insuffisants pour la nourriture d'une population qui s'était pour ainsi dire doublée ; et, ce qui parut plus grave sans doute, c'est que les Caraïbes n'observèrent pas les conditions du traité qui avait été conclu, de sorte que les Apalachites regrettèrent d'avoir reçu au cœur de leurs états des hôtes turbulents qui les tenaient constamment en alerte et qui visaient certainement à tout accaparer. La position bientôt ne fut plus tenable. Pendant plus d'un siècle cependant, ils tentèrent la voie des accommodements ; mais les contestations aigrèrent les esprits et la guerre éclata par moment. Les Caraïbes avaient à leur tête un cacique nommé *Regazim* (c'était leur Napoléon). Sous son habile direction, ils étendirent leur domination vers le midi par la conquête d'une province nommée *Matique*. Elle s'étendait jusqu'à un fleuve que les indigènes désignaient sous le nom de *Basainim*, c'est-à-dire « abondante en poissons ». C'est ce fleuve que les Français ont appelé *May*. Il prend sa source dans un grand lac aux monts Apalaches et va se jeter dans l'Océan Atlantique. Les Caraïbes devinrent ainsi un peuple puissant. Resserrés par eux, les Apalachites cherchèrent à se débarrasser de leurs fâcheux voisins ; mais n'osant employer la violence, ils leur dressèrent un piège, en les entraînant dans une guerre civile. Le moyen était adroit et réussit. Les Caraïbes se partagèrent en deux camps et la lutte s'engagea entr'eux. Le parti vaincu fut expulsé jusqu'aux bords de la mer où il fut accueilli par une population qui prit compassion de ses malheurs. Un jour, deux canots venant des îles Lucayes furent poussés par le vent jusque dans la rade où les réfugiés avaient passé l'hiver. Il y avait, sur ces deux canots, une quinzaine d'habitants de *Ciguateo*, l'une de ces îles. Ils racon-

tèrent des merveilles de leur pays et ajoutèrent qu'il y avait au dessus d'eux, vers l'Orient et le Midi, d'autres îles inhabitées quoiqu'elles fussent réputées meilleures même que celle de Ciguateo.

Cette nouvelle réjouit les fugitifs qui ne songeaient qu'à trouver une nouvelle patrie ; mais ils n'avaient pas de canots, et il fallait beaucoup de temps pour en faire un nombre suffisant et les transporter au rivage. Ils trouvèrent plus commode et plus expéditif de s'emparer secrètement de ceux qui se trouvaient dans les rades voisines. Conduits par les naufragés de Ciguateo, ils abordèrent à la première de ces îles inoccupées à laquelle ils donnèrent le nom de *Ay-ai* (depuis Sainte-Croix). Ce fut là, ajoute cette version, qu'ils jetèrent les fondements de leur domination sur ce groupe d'îles connues sous le nom d'îles Caraïbes. Ils se multiplièrent dans cette résidence au point que s'y trouvant trop à l'étroit, ils peuplèrent les terres principales qui s'élevaient au-dessus de l'Océan et qu'on y voit disséminées jusqu'au continent méridional. Ils s'y affirmèrent tellement, que les *Yaos*, les *Sappayos*, les *Paragotis*, les *Arouacas* ou *Arouagues* qui les avoisinaient vers l'île de *Paria* (la Trinité) et sur la côte ferme au nord de l'embouchure de l'Orénoque, voulurent les inquiéter et les déloger ; mais tout fut inutile, grâce à la grande confédération que les Caraïbes insulaires entretenaient avec ceux du continent.

Le chef de l'entreprise avait donné les îles à ses confidents. Celui qui eut la Dominique dans son lot était l'*Ouboutoutimani*, c'est-à-dire « le souverain suprême ».

Ainsi, d'après ces récits divers, je pense que les populations Caraïbes vinrent du midi et du nord peupler les petites Antilles. Quant aux grandes, elles étaient déjà occupées par les émigrations dont il a été

question ; et sans doute leurs nombreuses populations étaient trop fortes pour être anéanties ; ou, du moins, elles étaient en état de résister aux nouveaux venus.

Cependant tout me porte à croire que ceux-ci ont fini un jour par tout prendre, quand ils eurent assez multiplié : effectivement l'île d'Haïti, lorsque Christophe Colomb y aborda, avait vu tomber depuis peu une de ses plus belles parties sous la domination d'un cacique Caraïbe, comme le lecteur le verra au troisième chapitre. L'arrivée seule des Européens arrêta ce grand mouvement qui me rappelle la politique des autocrates de la Russie. Si ce qui précède ne peut répandre la conviction parmi les amis de l'histoire qui aiment à recourir à des pièces authentiques, ou à des monuments certains, ils seront moins satisfaits encore de ce qu'on peut dire sur la provenance et l'origine des indigènes de l'Amérique en général : les érudits ont beaucoup parlé, beaucoup écrit pour résoudre ce grand problème encore pendant : les uns ont prétendu que l'espèce humaine dérivait d'une source unique ; les autres, au contraire, ont cherché à soutenir qu'elle se composait de plusieurs races. En vain les uns ont invoqué des particularités anatomiques, mesuré la capacité des crânes, prétendu qu'il n'y avait aucun rapport entre les langues de l'Ancien et du Nouveau-Monde et conclu que l'Amérique était autochtone ; en vain, pour combattre ce système, d'autres ont prétendu que les indigènes provenaient de l'Asie et apporté à l'appui de cette assertion un grand nombre de faits dont on ne peut se dissimuler l'importance ; ces faits n'ont pas été suffisants pour dissiper tous les doutes, réfuter toutes les oppositions. D'ailleurs en supposant que des relations aient existé de temps immémorial entre les deux mondes, je ne crois pas qu'on doive en conclure rigoureusement que

l'Amérique n'ait pas eu ses habitants autochtones particuliers, en un mot différents de ceux des autres parties du globe. Pour moi, ces relations ne peuvent être douteuses. J'en retrouve des traces à chaque instant ; je suis même persuadé, autant qu'on peut l'être aujourd'hui, à une époque où la géologie et la paléographie ont encore beaucoup à faire, qu'il fut un temps où la terre ferme de l'Amérique était adhérente au continent asiatique dont elle a été détachée par la marche envahissante de l'Océan qui se déplace peu à peu en rongant la croûte du globe et en quittant des lieux qu'il a envahis autrefois. Les îles des Antilles ont dû faire aussi partie du continent américain : il ne me paraît guère possible d'en douter.

Les indigènes d'Hispaniola, de Cuba, de la Jamaïque, et généralement de toutes les Antilles, étaient d'un tempérament très différent de celui de l'Amérique du Nord, et d'un caractère singulièrement affable et tendre, selon l'expression de Christophe Colomb. Il fait en outre l'éloge de leur bon sens, de leur intelligence, de leur adresse, de leur adresse avec laquelle ils donnaient et prenaient plaisir à inviter leurs visiteurs à leur domicile. Il parle de leur adresse à donner beaucoup pour recevoir peu, et contentant de la moindre partie de leurs besoins. Ces témoignages, qui prouvent que l'indigène des Antilles, qui se trouve de son côté, n'est pas le point de vue de sa vieillesse, qui se trouve par les successeurs des premiers découvreurs des Antilles, qui leur ont du moins presque tous été inaccessibles sur leurs véritables propriétés. Ce qui est de plus remarquable, c'est que toutes les nations de l'Amérique du Nord, qui étaient de plus en plus unies, tout esprit de haine continuant avec notre indigénisme, nous eussions pour soi.

(1) Voir les *Annales*, *Revue des Antilles*, *Revue de la Guayane*, etc.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DESCRIPTION MORALE ET PHYSIOLOGIQUE DES ANCIENS INDIGÈNES DES ANTILLES.

APPARITION DE CHRISTOPHE COLOMB.

Les indigènes d'Haïti, de Cuba, de la Jamaïque, et généralement ceux de toutes les Antilles, étaient d'un tempérament flegmatique, apathique, très doux, d'un caractère singulièrement affable et tendre, selon l'expression de Christophe Colomb. Il fait en outre l'éloge de leur bonne foi, de leur intelligence, de leur générosité, de la facilité avec laquelle ils donnaient ce qu'ils possédaient, invitant même leurs visiteurs à le leur demander. Il parle de leur plaisir à donner beaucoup pour recevoir peu, se contentant de la moindre bagatelle et même de rien du tout. Ces témoignages, qui peuvent être rendus aux populations que la civilisation n'a point gangrenées de ses vices, ont été ratifiés par les successeurs des premiers découvreurs des Antilles, qui tous, ou du moins presque tous, ont été intarissables sur leurs vertus hospitalières, qui avaient de quoi confondre toutes les nations de l'Europe (1). Ce qui est aussi fort remarquable, c'était leur union, leur esprit de solidarité contrastant avec notre individualisme, notre chacun pour soi.

(1) Voy. le P. Laborde, *Relation des Caraïbes*; Rochefort, *Hist. des Antilles*, p. 394.

Malgré leur apathie, leur indolence, ils avaient un grand désir de tout voir, de tout examiner. S'ils maniaient des outils qu'ils voyaient pour la première fois dans les mains des Espagnols, ils s'en servaient avec autant de dextérité que s'ils leur eussent été familiers, tant était grande leur aptitude à être initiés aux arts et aux industries des Européens, comme nous le verrons plus loin. Ils avaient, en outre, l'imagination vive et la mémoire admirable. Ces traits généraux peuvent s'appliquer aux habitants des îles Caraïbes qui, tous, semblaient (à part les hostilités dont il sera parlé dans la suite) ne former qu'un même peuple. Ils étaient égaux entre eux, et cette égalité n'était point un mensonge comme dans nos lois. Leurs caciques, nommés par élection, les gouvernaient avec une douceur paternelle ; aussi ne pouvaient-ils pas supporter les mauvais traitements des Européens et mouraient-ils de chagrin lorsqu'ils y étaient exposés ; de sorte qu'ils n'arrivaient pas à s'habituer à l'orgueil d'un maître, ni à se plier à la domesticité. Regarder de travers un Caraïbe, c'était l'outrager, c'était aussi s'exposer à son ressentiment. En le prenant avec douceur, on en faisait ce qu'on voulait, dit le P. Labat. Avant l'arrivée des Espagnols, ils travaillaient et se reposaient quand bon leur semblait. Sûrs de trouver le lendemain leurs aliments, ils ne chassaient et ne pêchaient que pour satisfaire aux besoins du jour. Si l'un n'avait pas, il venait sans façon partager les comestibles et les boissons de son voisin, persuadé enfin que tout ce que donne la nature, avec une affection maternelle, n'appartient à personne en particulier et que chacun doit indistinctement boire et manger ici-bas. Cette indépendance leur

(1) Voyez de Laborde, *Nouvelle découverte d'un très grand pays* ; Rochefort, *Histoire des Antilles*, p. 394.

donnait un caractère noble. Aussi quand ils voyaient les Européens inclinés, rampant devant leurs seigneurs et maîtres, ils s'en moquaient et les regardaient comme de vils esclaves. Ils leur reprochaient leur avarice, leur cupidité qui les portaient à amasser des biens inutiles, lorsque la terre donne la nourriture à tous les hommes quand ils veulent prendre tant soit peu la peine de la cultiver. Quoiqu'ils se plussent à s'orner de petites plaques d'or, ils méprisaient ce métal, et l'argent surtout, quand on le leur montrait sous forme de monnaie. Ils ressemblaient en cela aux anciens Spartiates. Aussi s'étonnaient-ils quand ils voyaient les Espagnols, possédant le verre et le cristal, rechercher ce métal bien moins beau à leurs yeux. Benzoni raconte que les Antillois méprisaient surtout les Espagnols, et qu'on les voyait souvent prendre une pièce d'or en disant entr'eux : « Voici le dieu des Chrétiens, et voilà pourquoi ils ont quitté leur pays, nous ont subjugué, nous ont banni de nos demeures et ont commis tant d'atrocités contre nous. Pour l'or, ils se font la guerre entr'eux et se tuent les uns les autres ».

On a cru quelquefois que les habitants des grandes Antilles et ceux des îles Caraïbes appartenaient à deux races distinctes, parce que les uns, n'étant pas anthropophages, étaient doux, faibles, timides et ne cherchaient pas à défendre leur territoire ; tandis que les autres étaient courageux, guerriers et faisaient de fréquentes incursions chez leurs pacifiques voisins, portant partout la terreur et la dévastation (1). Ces observations ne me paraissent pas suffisantes pour faire une telle distinction ;

(1) On a fait des recherches vaines pour découvrir la cause du voisinage de ces deux peuples, dit Boyer Peyreleau. (*Les Antilles françaises*, t. I, p. 106). Un caractère opposé et une différence totale dans le langage et dans les traits ne permettent pas de supposer une même origine.

ce serait par trop multiplier les classifications systématiques. Aussi Christophe Colomb, qui s'est souvent trompé dans les remarques qu'il a faites précipitamment à leur égard, disait vrai en affirmant que ni les uns ni les autres n'avaient de différence. Le Dr Diego Chanca, qui l'accompagnait dans son second voyage, dit qu'on ne pouvait les distinguer qu'à certains ornements ; que la différence qui existait, entre les Caraïbes et les autres insulaires, consistait en ce que les premiers portaient les cheveux très longs, tandis que les seconds étaient rasés d'une manière toute particulière et qu'ils se faisaient sur la tête des croix et autres dessins (chacun comme il lui plaisait) à l'aide de roseaux affilés.

Or, ces distinctions produites par l'art seulement, ne sauraient motiver une division naturelle. Au fond, le caractère physiologique était absolument le même chez les uns et chez les autres. Je dirai plus, leurs mœurs, leurs coutumes, étaient identiques ; de sorte que les différences, — si différences il y eut, — n'étaient que fort légères.

Chanca ajoute que les insulaires Caraïbes et autres se ressemblaient tellement qu'on disait qu'ils appartenaient à la même famille.

Oviedo (1), de son côté, nous apprend que les Indiens de la terre ferme étaient de la même stature et de la même couleur que ceux des îles ; que s'il y avait quelques différences entr'eux, c'était plutôt dans la taille ; que les Indiens couronnés étaient plus grands et plus forts que tous les autres qu'il a vus, exceptés ceux de l'île de Géants au midi d'Haïti, près la côte ferme. André Thévet (2), parlant des indigènes d'une partie de l'île d'Haïti, s'exprime ainsi :

(1) *Historia général*, ch. x, p. 50.

(2) Dans son *Grand Insulaire*, MSC., p. 187.

« En la contrée de Guaccajarima sont des sauvages lesquels aucuns
» de nos peintres assez mal avisés nous représentent velus.... je sçay et
» en ay veu aucuns nés fraîchement aussi beaux, polis et ayant la chair
» aussi belle, blanche et fresche que ceux qui naissent par deça. »

Bory de Saint-Vincent les range tous dans la variété qu'il appelle *Américaine* ou race Rouge ; mais il affirme qu'elle n'offre pas de caractères assez tranchés pour en faire une race à part. Humboldt remarque qu'ils étaient, après les Patagons, les hommes les plus robustes et les plus grands du globe.

Charlevoix, assez mauvais observateur et peu naturaliste, frappé sans doute par l'aspect que produisaient sur lui des visages peints, bariolés, défigurés par les habitudes des insulaires, dit qu'ils avaient les traits du visage hideux et grossiers, les narines fort ouvertes, les dents sales et mauvaises (1). Il n'a vu que l'art, sans apercevoir la nature cachée en dessous ; aussi le Dr Chanca dit simplement que les Caraïbes avaient les yeux et les cils barbouillés de noir, ce qu'ils faisaient par ornement et les rendaient effroyables. Cela se comprend : si je prenais l'Apollon du Belvédère ou la Vénus de Médicis, je me chargerais volontiers avec quelques coups de pinceau d'en faire une figure hideuse ; aussi, ce n'est donc pas sous une couche de peinture, sous un visage défiguré par quelques pratiques artificielles, qu'il faut juger la nature. Rochefort, qui a prêté une sérieuse attention au caractère physiologique des indigènes, dit : qu'ils étaient bien faits, bien proportionnés, tant hommes que femmes, de taille moyenne ; que leurs épaules étaient larges, leurs hanches plus robustes que celles des Français ; qu'ils avaient le

(1) *Histoire de l'isle Espagnole*, p. 49.

visage rond ; que la plupart d'entr'eux avaient les joues marquées de deux petites fossettes, la bouche médiocrement fendue, les dents parfaitement blanches et serrées (1). Ce qui, on le voit, contraste singulièrement avec ce que dit Charlevoix. Cependant il faut tenir compte des temps et de la position relative, et ne pas se dissimuler que le contact des Européens a bien pu apporter dans leur physionomie et surtout dans leur denture un certain changement.

Ils avaient naturellement le teint olivâtre ou tel que l'ont, par exemple, les méridionaux exposés souvent à l'action du soleil. Cette teinte s'étendait même sur le blanc de leurs yeux noirs, assez grands, oblique comme ceux des Chinois et des Tartares, mais très vifs. Ils avaient, en naissant, le front bien formé ; leur nez était long et aquilin, mais aplati par la compression qu'on lui faisait subir dans l'enfance, comme nous le verrons plus loin. Leurs pieds étaient larges et aplatis, par suite de leur habitude de marcher sans chaussures. Leurs cheveux étaient noirs, droits et fort longs (2). Cette description sera moins sèche en ajoutant ici quelques détails intéressants que j'emprunterai aux Mémoires de Christophe Colomb et à Antonio Herrera : lorsque l'amiral, dans son premier voyage, découvrit les insulaires de *Guanahani* qu'il nomma « San Salvador », la plus septentrionale des îles Turques, il remarqua que les indigènes étaient très-bien faits, qu'ils avaient de beaux corps, de jolies figures, les cheveux presque aussi gros que les crins des chevaux, mais courts et tombant sur les sourcils, et que, par derrière, ils les portaient en guise de longue queue qu'ils ne coupaient jamais.

Les Antillois avaient généralement une physionomie mélancolique.

(1) *Histoire naturelle des îles Antilles*, 3^e édition, t. II, pp. 352, 353, 254.

(2) Laborde, *Voyage aux îles Caraïbes*, p. 580.

Cependant, ils se livraient parfois à la gaieté avec expansion, même pour les motifs les plus futiles ; mais d'ordinaire ils étaient silencieux et passaient plusieurs heures consécutives assis sur un rocher ou sur le bord de l'eau, les yeux baissés. Les femmes étaient plus riantes, plus gaies que les hommes, bien que modestes et réservées.

J'ajouterai, et on en verra les preuves par la suite, qu'on ne trouvait pas, parmi ces insulaires, comme dans les vaniteux pays civilisés de l'ancien monde, des aveugles, des bossus, des goutteux, des têtes chauves ; qu'on rencontrait aussi chez eux communément des centenaires et qu'il n'était pas rare d'y compter des individus qui avaient cent vingt ans, sans être courbés sous le poids des années. « Enfin, on en voyait, dit Lafitau, p. 361, qui avaient devant eux cinq générations. Ils grisonnaient peu et à peine distinguait-on des rides sur leurs visages. Ces avantages tenaient assurément à leur existence paisible, calme, heureuse, exempte des inquiétudes et des misères si communes parmi nous. Tel est, en termes généraux, ce que je crois avoir à dire des naturels des Antilles, me réservant d'en parler avec plus de détails en les groupant par localité et en décrivant leurs mœurs et coutumes.

Ayant nommé plus haut l'île de Guanahani, je pense devoir parler ici des particularités qui y signalèrent l'arrivée de Christophe Colomb, d'autant plus que cette île fut la première qu'il découvrit. Elle était peuplée d'une multitude de gens qui accoururent sur le rivage pour venir voir un spectacle si nouveau pour eux. Ils s'imaginèrent d'abord que les navires des Espagnols étaient des animaux et que les étrangers qu'ils voyaient étaient descendus du ciel. L'amiral aborda, dit Antonio Berrera, avec l'étendard royal déployé. Après s'être agenouillé et avoir rendu grâce à Dieu, les larmes aux yeux, il se releva et prit possession de l'île au nom des rois catholiques.

Il remarqua que les Indiens étaient doux et simples, ce qui confirme encore ce que l'on a vu plus haut. La vue des chrétiens les étonnaient singulièrement : leurs barbes, la blancheur de leur carnation, et leurs vêtements étaient pour eux un spectacle bien étrange. L'amiral leur donna des bonnets rouges, des patenôtres de verre et d'autres petits objets dont ils parurent enchantés. Ils accompagnèrent les visiteurs jusqu'à leurs vaisseaux, les uns en nageant, les autres dans leurs canots creusés dans des troncs d'arbre. Ils apportèrent bientôt des écheveaux de fil de coton, des perroquets, des zagaies armées par les deux bouts d'arrêtes de poisson ou de cailloux, afin de les échanger contre des patenôtres de verre, de petites sonnettes dont ils faisaient un cas particulier. Ils allaient nus, hommes et femmes et portaient les cheveux coupés à la hauteur des oreilles. Quelques-uns en avaient qui descendaient jusqu'au cou. Ils étaient liés sur la tête avec une corde de jonc tressée expressément pour cet usage. Mais leur visage parut si large qu'il en était difforme. Les uns étaient peints en noir, d'autres en blanc ou en rouge. La plupart avaient le corps entièrement recouvert d'une de ces trois couleurs; mais quelques-uns n'avaient que la figure, les yeux ou le nez seulement badigeonné. Ils ne connaissaient pas l'usage du fer; aussi ils prenaient avec la main le tranchant des glaives qu'on leur montrait. Leurs canots se remplissaient facilement d'eau, mais ils ne s'en alarmaient point : ils se mettaient alors à la nage, les retournaient ou les vidaient avec des callebasses destinées à cet usage. L'or était peu employé chez eux comme bijoux; mais ils en suspendaient entre les narines une plaque très mince.

Le 15 octobre 1492, l'amiral qui avait aperçu beaucoup d'îles habitées, continua sa navigation et arriva à l'une de ces îles (Caicos) situées à sept lieues de San Salvador et lui donna le nom de Sainte Marie de la Conception.

Comme à Guanahani, les insulaires de ce lieu accoururent en grand nombre et avec empressement, mais l'amiral remarquant que cette île ressemblait à la précédente résolut de passer outre. L'île qu'il reconnut, sous le nom de Ferdinando en l'honneur du roi catholique, est celle qu'on nomme aujourd'hui *Exuma*. Avant d'y aborder, il fit descendre un Indien de l'île de la Conception qu'il avait séduit par ses présents et ses caresses ; aussi celui-ci alla faire l'éloge des visiteurs, de sorte que les habitants accoururent bientôt pour pratiquer des échanges. « Ils avaient le même langage, les mêmes mœurs que ceux des autres îles que j'ai visitées, dit Christophe Colomb dans son journal ; mais ils m'ont paru plus civilisés, plus, rusés parce qu'ils apportèrent sur mon vaisseau du coton et d'autres petites choses pour lesquelles ils savaient mieux débattre leurs intérêts ».

Il vit dans cette île des couvertures de toile de coton. Les femmes s'y couvraient les parties naturelles avec des bandes de pareille étoffe, depuis le nombril jusqu'à la moitié des cuisses ; d'autres se contentaient de se couvrir cette partie du corps avec des feuilles d'arbres. Quant aux filles, elles étaient complètement nues. En passant plus avant dans la direction du Nord-Ouest, l'amiral remarqua, dans cette île, un hameau de dix à douze cases en forme de tentes, les unes rondes, les autres à deux égoûts et un portail en avant. Elles étaient toutes couvertes de branches et de feuilles d'arbres fort bien disposées pour intercepter la pluie et le vent. Au sommet, il y avait un passage en forme de tuyau pour la fumée, résultat du feu qu'on allumait à l'intérieur. Les habitants n'avaient pour lit que des espèces de filets qu'ils nommaient *Amacas* (hamacs). Les visiteurs remarquèrent aussi de petits chiens muets dont il sera parlé plus particulièrement dans la suite. Il se trouva, parmi les insulaires, un Indien qui portait au nez une petite pièce d'or

avec des marques qui parurent à l'amiral des espèces de lettres, et il s'imagina que c'était une pièce de monnaie; mais il apprit depuis qu'il n'y en avait jamais eu dans les îles.

La quatrième île découverte par Christophe Colomb et que les naturels nommaient *Saometo* est celle qu'il désigne sous le nom d'*Isabella* et qu'on connaît aujourd'hui sous celui d'Inagua-Grande. L'amiral en fait un tableau enchanteur. Quand il y pénétra, les habitants prirent la fuite avec tout ce qu'ils purent emporter. Mais comme il défendit qu'on ne touchât à rien, cette réserve calculée rendit confiance aux indigènes qui vinrent aussitôt faire des échanges. Selon sa tactique, l'amiral chercha à les gagner en leur faisant don de quelques babioles. Mais ne jugeant pas à propos, sans doute à cause du peu d'importance de ces échanges, de s'arrêter davantage, il continua sa navigation en négligeant les petites îles des Antilles et résolut d'aller à la recherche de celle que les Indiens lui avaient indiquée sous le nom de *Cuba* et comme possédant beaucoup d'or (1).

(1) Ant. Herrera, *Historia general*, 1^{re} décade.



CHAPITRE TROISIÈME.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DE L'ILE DE CUBA. — REMARQUES DE CHRISTOPHE COLOMB ET DES PREMIERS EXPLORATEURS SUR LES MŒURS DES INSULAIRES.

La grande île de Cuba, la plus occidentale des Antilles, est située dans la longueur, de l'est à l'ouest, entre le 20° et le 25° degré de latitude N. et les 78° 40' 22" et 67° 51' 81" de longitude occidentale. Suivant la courbe la plus courte qui passe au centre, l'île a deux cent vingt lieues marines, sur une largeur très étroite et si étranglée qu'en plusieurs endroits elle n'a pas plus de douze lieues. Sa surface diffère peu de celle de l'Angleterre proprement dite. Christophe Colomb qui y aborda le 28 octobre 1492 et la nomma *Johanna*, dit, dans sa lettre à Raphael Sanchez, qu'il s'avança quelque peu sur sa côte occidentale et qu'il l'a trouva si grande qu'elle lui parut sans limites. Aussi il ne la considéra point comme une île, mais comme la province continentale de Chataï, dont il avait vu la description dans Marco Polo; de sorte qu'il se croyait en Asie, en Chine, en Tartarie ou au Japon, enfin dans le royaume de Cipangu dont on contait des choses fort merveilleuses. Suivant les dires de Toscanelli, il s'attendait à y voir des palais, des villes magnifiques, des édifices en marbre. En abordant à Cuba, il envoya vers deux habitations rustiques qu'il avait aperçues; mais les possesseurs s'enfuirent aussitôt abandonnant leurs filets et les instruments dont ils se servaient

pour la pêche. Il pénétra plus avant, dans l'espérance de rencontrer une ville ou quelques villages (1). Il se dirigea, dit Herrera, vers un fleuve nommé *Mares*, dont les bords étaient fort peuplés. Là encore, les habitants en le voyant prirent la fuite dans les montagnes boisées. L'amiral, à cause des brouillards, rétrograda pour gagner un port qu'il avait remarqué. De ce point, il détacha deux hommes de son équipage avec un Indien de San-Salvador et un de Cuba qui, moins effrayé que ses compatriotes, s'était avancé à l'aide de son canot auprès du vaisseau. Il croyait que ces émissaires calmeraient la panique, et qu'ils pourraient prendre langue avec les naturels ; aussi il leur recommanda expressément de ne faire mal à personne, et il leur remit diverses bagatelles pour faire des échanges. Ils parcoururent le pays pendant trois jours et y trouvèrent de nombreuses populations, de petites habitations, mais nulle trace d'un gouvernement quelconque. C'est ce qui les détermina à revenir, car ils avaient été chargés aussi de voir le roi du pays au nom des souverains de Castille pour l'informer que leurs altesses lui envoyaient l'amiral pour lui porter un message et un présent. Or, on le comprend, ces éclaireurs n'avaient rencontré nulle part le grand Khan, dont Christophe Colomb parle dans son journal à la date du 21 octobre, par suite de l'hallucination et de la méprise dont il était le jouet. Les envoyés rapportèrent qu'ils avaient vu seulement un village (2) composé de cinquante maisons semblables à celles qui avaient été observées et dans lequel il y avait une population d'environ mille âmes ; que les principaux personnages de la localité étaient venus à leur rencontre et les avaient portés sur leurs

(1) *Mémoires de C. Colomb* ; Lettre à R. Sanchez ; Herrera, *Historia general*.

(2) Villa del Principe ou El Bayamo.

bras, les avaient logé dans une de ces maisons et les avaient fait asseoir sur des sièges faits tout d'une pièce qui ressemblaient à un animal qui aurait les pieds et les jambes coupés, la queue levée avec une tête dont les yeux et les oreilles étaient en or. Ils ajoutèrent que tous les Indiens vinrent leur baiser les mains et les pieds les uns après les autres, s'imaginant qu'ils venaient du ciel. Ces Indiens leur donnèrent à manger des racines cuites qui avaient le goût de châtaignes, et les prièrent instamment de rester auprès d'eux ou du moins cinq à six jours pour se délasser. Aussitôt après, une multitude de femmes se présentèrent à leur tour et baisèrent aussi leurs pieds et leurs mains en les palpant comme pour reconnaître s'ils étaient d'os et de chair comme elles-mêmes, en un mot, elles les révérent comme des êtres sacrés et déposèrent des offrandes devant eux. Plusieurs de ces femmes auraient bien voulu accompagner les deux Espagnols délégués par l'amiral, mais le Cacique seul, son fils et un serviteur eurent ce privilège. Colomb leur fit servir des rafraîchissements. Enfin les deux émissaires ajoutèrent à leur rapport qu'ils avaient rencontré plusieurs autres hameaux où ils avaient reçu le même accueil, mais que ces hameaux n'étaient composés chacun que de cinq ou six maisons contiguës; que, sur la route, ils avaient rencontré des indigènes tenant un tison à la main pour faire du feu (1), pour se parfumer avec certaines herbes qu'ils portaient sur eux (2) et pour faire cuire

(1) Plus loin, on verra effectivement que les Indiens avaient un procédé particulier pour obtenir du feu.

(2) Las Casas, dans son *Histoire des Indes*, ch. LXVI, jette quelque lumière sur les herbes dont il est ici question : « C'étaient des herbes sèches, dit-il, renfermées dans une certaine feuille également sèche de la forme de ces mousquets dont se servent les enfants le jour de la Pentecôte. Ils étaient allumés par un bout, tandis qu'on en absor-

leurs aliments. C'est encore par eux que Christophe Colomb apprit que les terres de Cuba étaient ensemencées de maïs dont ils faisaient un pain très savoureux. La terre était aussi semée de *mames* (manioc) ressemblant à des carottes, dont le goût, ainsi qu'on vient de le voir, était celui de la châtaigne. Ils y trouvèrent aussi des haricots, des fèves, du panis (*panizo*). Ils avaient vu, en outre, beaucoup de coton filé et mis en fuseaux, ils affirmèrent en avoir vu dans une seule maison plus de onze mille livres pesant. Ces Indiens, pour une ceinture de cuir, pour un morceau de verre ou de miroir, donnaient un plein panier de ce coton qu'ils n'employaient point à se vêtir, puisqu'ils allaient tous nus. Ils ne s'en servaient qu'à faire des hamacs ou pour tisser les pièces destinées à couvrir les parties sexuelles.

L'amiral remarqua qu'au port de la baie de Nipe ou au port de Las Nuevitas del Principe, les habitations étaient plus belles que toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors dans les Antilles, mais sans alignement de rues, et qu'elles étaient placées çà-et-là : elles étaient recouvertes de beaux branchages de palmier. L'intérieur de ces habitations était très propre et très orné ! Il y remarqua aussi beaucoup de statues représentant des femmes et plusieurs têtes en forme de masque (1) très bien travaillées. Il ne put s'assurer si les indigènes avaient ces figures comme ornement ou

bait la fumée par l'autre en l'aspirant. Cette fumée endormait les Indiens et les enivrait pour ainsi dire par les narines. Ces espèces de mousquets se nommaient *tabacos*, dans leur langue. J'ai connu, dans cette île, des Espagnols qui s'habituèrent à en faire usage. Et comme on leur faisait des reproches à ce sujet, ils répondaient qu'il ne dépendait plus d'eux d'abandonner cette habitude ». On reconnaît, dans ces récits, l'origine de nos cigares.

(1) Les masques étaient très répandus en Amérique, notamment au Mexique. Lucien de Rosny a consacré à leur étude un mémoire spécial qui a été publié dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 2^e série, t. I, pp. 297-320.

comme objet de culte. Il vit encore dans ces habitations des chiens muets, des oiseaux apprivoisés, des filets faits merveilleusement, des hameçons de



FIG. 1. -- Masque Américain.

corne et divers autres instruments pour la pêche, tels que des rêts en fil de palmier, et encore des harpons en os.

Le corps des insulaires de Cuba était peint en blanc, ou en rouge ou en noir, comme ceux dont il a été parlé plus haut.

Les Espagnols n'étaient pas venus à Cuba pour faire des études ethnographiques ; aussi leur premier soin fut de questionner les indigènes

qu'ils avaient amenés avec eux sur l'endroit où se trouvait l'or dans le pays. Ceux-ci avaient toujours répondu qu'il y en avait à *Cubacan*; et les chrétiens croyaient que ce nom désignait le grand Khan et que ce pays devait être voisin du Catay, c'est-à-dire de la Chine; mais ils reconnurent plus tard



FIG. 2. — Masque Américain.

que *Cubacan* était une province centrale de Cuba, et que *Nacan* signifiait «milieu». Colomb voulut que le récit de ses découvertes fut accompagné de preuves; c'est pour ce motif qu'il ordonna à ceux de sa suite de s'emparer de quelques insulaires des diverses localités qu'il avait parcourues afin de les conduire en Castille et que chacun d'eux pût témoigner à la Cour du

roi catholique. L'on s'empara donc de douze de ces indigènes tant hommes que femmes et enfants. Avant de partir, le mari d'une de ces femmes et père de deux enfants déjà embarqués vint prier l'amiral de ne point le séparer de sa famille. Colomb, en violant ainsi la liberté de ces bons naturels, chercha du moins, à ce qu'ils fussent bien traités. Le vent contraire s'opposa au départ, de sorte que les Espagnols continuèrent encore leurs explorations pendant quelques jours. Ils remarquèrent, autour de Cuba, de petites îles inhabitées; mais les indigènes de Cuba y prenaient terre pour y pêcher et chercher leur nourriture. Ils mangeaient, disent les anciennes relations, de fort grandes araignées, des vers qui se trouvent dans du bois pourri, et des poissons à demi cuits et le plus souvent crus; et aussitôt qu'ils les avaient pêchés, ils leur enlevaient les yeux et les mangeaient sans qu'ils soient rôtis. Plusieurs Espagnols les imitèrent. Les indigènes chassaient ou pêchaient dans ces îles, selon les saisons; et, quand ils étaient fatigués d'un aliment, afin de varier leur nourriture ils se transportaient d'un lieu dans un autre (1).

En parcourant les côtes de l'île de Cuba, l'amiral arriva près d'un cap qu'il nomma *Campana*. En se dirigeant vers le Sud, il trouva une grande peuplade que les Indigènes désignaient sous le nom de *Baracoa*, nom qui est resté à une ville de Cuba. C'était la plus considérable qu'il eut encore vue. Ce fut alors qu'une multitude de gens entièrement nus et armés de sagaies se présenta sur le rivage en poussant de grands cris; mais ils prirent bientôt la fuite sans qu'il en restât un seul. Leurs habitations étaient couvertes de paille et de la forme de celles dont il a été déjà

(1) Herrera, *Historia general*, décade première.

question dans cette étude. L'amiral, après avoir fait une demie lieue dans la même baie, aperçut une vaste plaine, de grands feux, de grandes peuplades et des terres parfaitement labourées. Trois jours après, ses matelots, pénétrant dans l'intérieur du pays, virent encore bon nombre de centres de populations, une terre très fertile toute cultivée, et, près d'une rivière, une très belle pirogue faite d'une seule pièce et longue de quatre-vingt-quinze palmes, dans laquelle cent-cinquante personnes pouvaient aisément naviguer.

Le 3 décembre, Christophe Colomb se rendit au milieu des indigènes qui, tant hommes que femmes, prirent la fuite dès qu'ils l'aperçurent. Aussi déclare-t-il, avec une sorte de satisfaction vaniteuse, que dix Espagnols avaient fait fuir dix mille de ces Indiens. Ils étaient si craintifs qu'ils ne portaient pour armes que des bâtons, à l'extrémité desquels il y en avait un autre très-court, très-aigü et durci au feu. L'amiral s'avança encore plus dans les terres. Il y vit un grand nombre d'Indiens, tous peints en rouge et entièrement nus. Quelques-uns avaient sur la tête des panaches et des plumes. Tous portaient un faisceau de sagaies. Il remarqua, chez eux, une belle maison d'une dimension moyenne. Elle avait deux portes, comme presque toutes les cases des indigènes. Il y entra et reconnut que l'intérieur était distribué en espèces de chambres qu'il ne put décrire ; mais il dit que le travail en était admirable.

Continuant à cotoyer Cuba, il vit un jour, dans une case, un pain de cire et une tête d'homme dans un panier suspendu à un poteau ; mais comme l'on ne retrouva plus de cire dans toute l'île, on présuma qu'elle avait dû y être apportée du Yucatan. Toutefois ce fait resta d'abord indécis ; car les habitants prenant la fuite, il ne se trouva personne pour satisfaire la

curiosité des Espagnols. Ceux-ci remarquèrent aussi un canot qui pouvait bien contenir cinquante hommes : il était creusé dans un seul tronc d'arbre, comme tous ceux déjà observés ; mais les arbres destinés à cet emploi, bien que très gros, avaient le cœur tendre et spongieux ; de sorte que les Indiens les creusaient facilement avec leurs instruments en pierre.

Un jour, l'amiral descendit à terre pour entendre la messe. Pendant la cérémonie, arriva un Cacique d'environ quatre-vingts ans. Il avait l'extérieur grave et était accompagné de beaucoup d'Indiens nus à l'exception d'une ceinture qui leur couvrait le membre de la génération. Ce vieillard, gardant le silence, se mit à contempler les gestes du prêtre, spectacle nouveau pour lui. Il remarqua surtout que l'on donnait à baiser respectueusement la patène à l'amiral, ce qui lui fit supposer naturellement qu'il était le chef des Espagnols ; puis, quand la messe fut terminée, il s'en approcha et lui présenta des fruits dans une de ces callebasses nommées *ybueras* par les indigènes. Après lui avoir fait cette offrande, il s'accroupit selon l'habitude des Indiens lorsqu'ils n'avaient point de sièges, et parla en ces termes :

« Tu es venu avec de grandes forces sur cette terre que tu ne connaissais pas et tu y as répandu la terreur ; mais apprends que nous croyons ici qu'après cette vie il y en a une autre, et que toutes les âmes, en quittant leur corps, ne passent pas par le même chemin. L'un est obscur et ténébreux : c'est par lui que passent les âmes de ceux qui ont été le fléau de l'espèce humaine ; et, dans ce lieu où elles sont précipitées, il y a beaucoup à souffrir. L'autre de ces deux issues est brillante : elle est préparée pour ceux qui ont aimé la paix et le repos des peuples. C'est par cette voie que vont leurs âmes et elles sont reçues dans un lieu de délices, où elles jouissent de tous les biens. Si donc tu crois mourir un jour, et que le maître du monde

rend à chacun le bien et le mal qu'il aura fait, tu te garderas bien de nuire à ceux qui ne t'offensent pas (1) ».

Si ces paroles ont été réellement prononcées, et si elles ont été bien comprises par les visiteurs, elles sont très remarquables. Aussi les chroniqueurs ajoutent-ils que l'amiral fut très étonné quand il les entendit, car il ne croyait pas que les Indiens eussent des croyances aussi avancées. Cependant on sera moins surpris si l'on songe qu'il avait visité les Antilles plusieurs années auparavant ; qu'il avait amené avec lui quelques religieux catholiques et que les Insulaires se communiquaient entr'eux par la navigation : que par conséquent, ils avaient bien pu entendre parler des doctrines des catholiques. Du reste, sans même la présence des chrétiens, il est très possible que le vieux cacique, dont il vient d'être question, ait puisé ces paroles au fond de la religion indigène, car le dogme de la résidence des bons dans le Soleil entrainait dans leurs croyances, comme le séjour des méchants dans les Ténèbres d'outre-tombe. C'est ce que nous verrons plus loin.

Ce fut dans son deuxième voyage, en mai 1494, que C. Colomb prit la résolution de revenir à Cuba pour vérifier si elle était une île ou si elle faisait partie de la terre ferme : en naviguant vers le couchant de Cuba, il découvrit des maisons d'où sortirent des Indiens qui se mirent dans des canots pour lui porter des vivres et des callebasses pleines d'eau. Il les pria de désigner un d'entr'eux pour lui montrer le chemin et les particularités de leur pays, ce qu'ils consentirent à faire quoiqu'avec une sorte de répugnance. L'amiral apprit par ce guide que Cuba était une île (2). Vincent Pinson qui

(1) Ped. Martire, *Decades* ; Ant. Herrera, *Historia general*.

(2) Herrera, *Historia general*.

était de cette expédition, vérifia le fait (1). Aussi Juan de la Cosa, qui accompagna Colomb en 1500, donna-t-il dans la carte qu'il dressa des Antilles, à Cuba sa véritable forme, en la représentant baignée dans tout son pourtour. Cette carte est la plus ancienne de toutes celles connues sur les découvertes du grand navigateur (2).

Le roi catholique Don Fernando voulut attacher son nom à l'île de Cuba qui fut conséquemment appelée *Ferdinanda*, comme nous l'apprend Oviedo (3) mais le nom indigène prévalut bientôt : C. Colomb, ne connut jamais bien cette île, quoiqu'il y eut abordé deux ou trois fois ; et même seize ans après sa découverte, bon nombre de ceux de cette île n'avaient pas même encore vu de chrétiens. En 1508, le planisphère de Jean Ruysch sur l'étendue du globe connue n'indique qu'en partie l'île de Cuba : elle y est représentée coupée au couchant par une légende marquant que les vaisseaux de Ferdinand, roi d'Espagne, n'ont pas été au delà de cette coupure : *huc usque naves Ferdinandi regis Hispaniæ pervenerunt*.

Diego Velasco envoya Francisco Hernandes pour la reconnaître; puis Nicolas d'Ovando y expédia deux caravelles pour s'assurer si l'on pourrait la peupler de chrétiens, sans opposition de la part des indigènes ou en cas contraire pour reconnaître l'importance qu'il fallait donner à l'armement. Sebastiano d'Ocampo, chargé de cette mission, débarqua et n'obtint aucun

(1) D. Pedro Martire, *Decades*, p. 23.

(2) Cette carte a appartenu au baron de Walkenaer et a été reproduite par Humboldt dans l'introduction de son examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau continent. Ceci prouve que le savant Raverette s'est trompé en disant que Cuba ne fut reconnue comme île qu'en 1518.

(3) Pag. 179.

résultat. Le second amiral, don Diego Colomb, dirigea enfin, en 1511, sur cette île son lieutenant Velasco avec bon nombre de vaisseaux et d'hommes armés (1).

Au Sud-Est de l'île, commandait alors un cacique nommé *Hatuey*, l'un des fugitifs d'Haïti (2) dont il sera question plus loin : il avait été accompagné par un grand nombre de ses compatriotes desireux, comme lui, de se soustraire aux cruautés et aux rapines des Espagnols. Il avait pris soin d'établir dans l'île qu'il avait quitté des affidés afin d'être averti à temps et de se disposer à recevoir l'ennemi s'il songeait à venir l'attaquer dans ce refuge. On voit qu'*Hatuey* avait communiqué ses craintes bien légitimes aux autres Caciques de Cuba, et cela explique la consternation qui avait eu lieu à l'arrivée des chrétiens.

Un jour, sa majesté *Hatuey* aperçoit soudainement les navires qui arrivaient en cinglant vers le rivage. Ce spectacle le foudroie ; mais il reprend vite sa présence d'esprit, rassemble les plus braves Indiens de Cuba, ses voisins, leur dépeint les cruautés de l'ennemi commun qui approche et les engage à une résistance désespérée. « Cependant, dit-il, je ne vous cache pas que tous vos efforts seront inutiles, si vous ne parvenez à vous rendre propice le Dieu des Blancs ».

« Quel est ce Dieu ? où est-il ? » s'écrient les insulaires.

« Le voici : il est sous vos yeux », répond le Cacique leur montrant du doigt un vase rempli d'or.

(1) Oviedo, p. 179.

(2) La découverte de l'île de Cuba ayant précédé celle d'Haïti, je n'ai pu encore mentionner les événements qui ont motivé cette fuite du Cacique *Hatuey*. On verra plus loin les excès auxquels les Espagnols se livraient envers les naturels.

Les Indiens se regardèrent avec étonnement; puis, reportant leurs regards sur le métal qui leur révélait une divinité inconnue, ils commencèrent des danses et des chants religieux selon leurs coutumes, puis se prosternèrent devant le Dieu des Espagnols et lui demandèrent sa protection.

Le Cacique reprit encore la parole : « Nous n'avons rien à espérer tant que ce Dieu restera parmi nous. C'est lui qui les attire ici : ils le cherchent partout et s'établissent dans tous les lieux où ils le trouvent. S'il était caché dans les profondeurs de la terre, ils sauraient l'y découvrir. Si nous l'avalions pour le cacher dans nos entrailles, ils y plongeraient leurs mains pour l'en retirer. Évitez donc leurs recherches et jetons leur Dieu au fond de la mer. Quand ils sauront qu'il n'est pas ici, ils s'en iront. »

Chacun apporta alors son or, on le réunit et le tout fut jeté dans le gouffre.

Or, les Espagnols arrivèrent dans ce moment; et, par les ordres de Diego Velasco, ils s'emparèrent du cacique Hatuey, l'attachèrent à un poteau et l'environnèrent de matières combustibles. Un prêtre de l'expédition s'avança alors vers lui et l'engagea à recevoir le baptême avant que le feu ne soit mis au bûcher, lui promettant, non la vie, mais la félicité éternelle après son supplice. Pendant qu'il lui fait la description des joies du Paradis, Hatuey l'interrompt et lui demande si, dans cet heureux séjour, il y a des Espagnols ?

— Sans doute, réplique le prêtre; mais les bons seulement.

— Le meilleur ne vaut rien, répond le Cacique; je ne veux pas aller dans un endroit où je puis en rencontrer. Ne me parle donc plus de ta religion et laisse-moi mourir.

Son exécution eut l'effet qu'en attendait Velasco. Tous les autres caciques se soumirent à ce chef Espagnol qui resta à Cuba comme gouverneur absolu, et bientôt après le cardinal Ximenès envoya dans l'île des frères hiéronymites qui, selon la coutume monastique, ne tardèrent pas à s'assurer la domination du pays. (1).

(1) Oviedo, p. 179 à 182.



CHAPITRE QUATRIÈME.

DESCRIPTION SOMMAIRE, MORALE ET PHYSIQUE, DES INDIGÈNES DE CUBA, DE LEURS MŒURS ET COUTUMES.

Après avoir parlé de la découverte de Cuba et y avoir vu les Espagnols en prendre possession, je vais essayer de dépeindre les insulaires de cette partie des Antilles sous le rapport ethnographique, en remontant le plus haut qu'il m'est actuellement possible dans leur histoire proprement dite.

Simple, confiants, doux et adonnés à l'agriculture, ils semblaient vivre sans relations avec les autres îles dans la crainte que leur causaient les Caraïbes. Devant parler plus loin de ceux d'Haïti, on verra comme le dit Oviedo (1) que les insulaires de Cuba leur ressemblaient, quoique leur langage différât pour beaucoup de mots. Cependant les habitants des deux îles se comprenaient réciproquement. La physionomie était la même de part et d'autres : les hommes et les femmes étaient nus ; la stature, la couleur de leur chair, la peinture dont ils se couvraient le corps, les coutumes, les mœurs étaient identiques, à quelques exceptions près (2). Sous le rapport matrimonial, il y avait cependant une grande différence, si l'on s'en rapporte du moins à

(1) Oviedo, chap. iv, p. 180.

(2) En parlant d'Haïti, j'entrerai dans plus de détails sur ses mœurs que je ne le fais ici à l'égard de Cuba, parce que les historiens et les observateurs français qui se sont occupés de la première en ont parlé longuement, tandis qu'ils ont dit peu de choses des

Oviedo qui semble s'être fait une règle de décrier les indigènes, comme on le verra plus loin. Il dit notamment que si un Cacique se mariait, tous les autres Caciques présents à la fête exerçaient le droit seigneurial si fameux dans notre ancienne féodalité ; que si c'était un insulaire d'un rang distingué, tous les principaux invités avaient pareillement droit de *prélibation* sur la nouvelle mariée ; que si c'était un homme d'un rang ordinaire, tous ceux de la même condition avaient les mêmes prérogatives qu'ils exerçaient avant l'époux ; que le vainqueur de la virginité amenait la patiente par le bras, et que le poing fermé et élevé, il disait à haute voix : *manicato, manicato* ; c'est-à-dire « elle n'est plus vierge », se glorifiant ainsi de son triomphe, dont tous le complimentaient.

Quant à l'administration des Caciques et quant à beaucoup d'autres usages, c'était, comme je viens de le dire, une répétition de ce que nous avons rapporté en parlant de l'île d'Haïti dont Oviedo attaque aussi beaucoup les mœurs, sans épargner davantage ceux de Cuba contre les quels il dirige ses petites diffamations : « Ils sont libertins, dit-il, et nullement vertueux, et ne veulent pas plus d'un côté que de l'autre vivre en chrétiens. »

Les indigènes ne méritent que nos éloges pour avoir repoussé des prêtres aussi indignes et les mensonges qu'ils prodiguent pour égarer les populations

iles dont les Espagnols ont conservé la possession ; et l'on sait que ceux-ci se sont fort peu occupé des indigènes, si ce n'est pour les dépouiller et les anéantir. Le savant Ramon de la Sagra n'a envisagé Cuba que sous le rapport de ses produits. J'ai donc pensé qu'il ne fallait pas intervertir l'histoire et laisser les narrateurs suivre pour ainsi dire l'ordre qui les a guidés selon les événements. D'ailleurs Oviedo s'est bien plus occupé d'Haïti que de Cuba.

déjà trop superstitieuses. Quant aux vices que leur prêtre Oviedo, je crois qu'il aurait mieux fait de parler des vices de ses compatriotes hypocrites et méchants. Pedro Martire (1), dans ce qu'il rapporte de la dévotion et de la

(1) *Décad.*, p. 25. « Anciso, dit-il, alla à l'île de Cuba et le hasard le conduisit dans les états d'un Cacique qui avait été baptisé et que le comendador avait nommé. En voyant Anciso, il alla à sa rencontre, lui fit mille démonstrations d'amitié, lui donna autant de vivres qu'il en voulut et le conduisit voir une chapelle et un autel consacrés à Notre-Dame où l'on se rendait chaque jour, soir et matin, pour lui offrir des hommages ; mais on ne savait lui dire autre chose que *Ave Maria, Ave Maria*. Le comendador raconta à Anciso comment un marin chrétien, dont il se servait comme capitaine dans toutes les guerres qu'il avait avec ses voisins, avait toujours eu la victoire en portant une image de N.-D. peinte sur son sein ; et comment les *Cémis*, que ses ennemis honoraient comme leurs Dieux, ressemblaient à des diabolins noirs et cornus, de sorte que lors qu'ils les portaient dans leurs expéditions, ils ne pouvaient tenir en présence de cette vénérable image catholique ; que si l'on en approchait celle du cemi, aussitôt ce cemi commençait à trembler, et que c'était pour ce motif que les indigènes lui avaient élevé une chapelle et un autel ; qu'en allant la saluer ils lui offraient des colliers d'or, des vases remplis d'aliments de diverses sortes, et d'autres pleins d'eau et de boissons, et qu'ils ne voulaient pas, en un mot, négliger de rendre à l'image nouvelle les honneurs qu'ils avaient coutume auparavant de rendre à leurs Cémis.

Un jour Gabriel de Cabrera traita durement un vieil insulaire de Cuba auquel il donna le nom de chien.

— Pourquoi, lui demanda le vieillard injurié, m'appelles-tu chien ? Ne sommes-nous pas tous frères et descendus d'un homme qui fit un grand naufrage ?

Cette réplique fit grande impression sur Cabrera qui questionna l'Indien, mais comme ce que celui-ci disait, paraissait très singulier, et que le chef Espagnol craignit de n'être pas cru sur parole, il fit parler le vieillard en présence de plusieurs chrétiens. Or l'Indien répéta non seulement ce qu'il avait dit, mais ajouta que l'Univers avait été créé par trois personnes, que la terre avait été couverte par les eaux, qu'il ne s'était sauvé de ce déluge qu'un seul homme qui avait construit un grand canot dans lequel il était entré avec toute sa famille et des animaux de toute espèce. Il n'omit ni la personne du corbeau ni celle de la colombe : il parla de l'ivresse de cet homme, du crime de ses deux enfants ; mais il ne donnait au père que deux fils, dont l'un a été le générateur de tous ceux qui sont vêtus, et l'autre celui de ceux qui sont nus.

la conversion d'un cacique de Cuba, dément Oviedo : « Je crois, poursuit celui-ci, qu'il y a parmi les indigènes fort peu de chrétiens volontaires, et quand quelqu'un d'entr'eux se fait baptiser, il le fait plus par calcul que par zèle pour la foi ; de sorte qu'il n'a réellement que la qualification nominale de chrétien qui bientôt même échappe à sa mémoire. S'il y en a quelques-uns qui persévèrent, ils sont fort rares. »

.....

Le lecteur comprend d'ailleurs qu'en voyant les vices, l'avarice, les excès et les fureurs des Espagnols, les indigènes devaient avoir fort peu de confiance dans une religion sous laquelle les envahisseurs vivaient si méchants. Toutefois, malgré mes convictions que je persiste à garder, malgré la sentence des juges chargés de l'examen de cette étude (1), je reproduirai encore ici ce qu'ajoute le catholique Oviedo à l'égard des habitants indigènes des Antilles, afin que le lecteur impartial puisse se faire une conviction, les pièces du procès sous les yeux. Cet écrivain, que je me contente de traduire comme nous donnant de précieux renseignements, dit que ceux de Cuba se livraient à une dépravation sodomique et que, s'ils se mariaient, ils quittaient leurs femmes pour la plus petite cause ; mais que plus souvent encore ils en étaient abandonnés et quelquefois avec raison, à cause de leurs inclinations contre nature ; que les Caciques prenaient autant de femmes qu'ils étaient en état d'en entretenir.

Christophe Colomb, de son côté, et généralement tous les observateurs qui ont vécu parmi ces insulaires, s'accordent, je le répète, à faire l'éloge

(1) Allusion au jugement de la Commission des Prix de la Société d'Ethnographie qui annonça qu'elle ne donnerait que sa 2^me médaille au présent travail, en raison des critiques dirigées par l'auteur contre les missionnaires espagnols. Le rapporteur de la Commission était le D^r Martin de Moussy.

de leur modestie et de leur continence. Comme j'aurai à revenir sur ce sujet, je ne m'y arrêterai pas davantage ici.

Les indigènes de Cuba étaient fort adonnés à la pêche et à la chasse des oiseaux. Leurs aliments et leur manière de les préparer ressemblent aussi à ceux d'Haïti. L'agriculture, les fruits, et les légumes généralement encore étaient les mêmes dans ces deux îles. L'on peut étendre cette similitude à toutes les Antilles.

Les habitants de Cuba, loin de justifier le portrait que nous en fait Oviedo, étant heureusement nés et faciles à transformer. Barthélémy de Las Casas, qui vécut parmi eux, était si persuadé de leur valeur morale et intellectuelle, qu'il affirme qu'il était plus facile de leur faire embrasser le Christianisme que d'obliger les Espagnols à vivre chrétiennement ; et les indigènes convaincus de ses bonnes intentions se livrèrent à lui avec une confiance sans borne.

Voilà ce que je crois devoir dire ici de Cuba. Je n'entrerai point par conséquent dans des détails relatifs à leurs danses, à leurs chants, à leurs instruments de musique ni à leurs jeux, tels que le *batos*, afin de n'avoir point à me répéter, puisque ce sujet ne tardera pas à trouver naturellement sa place.



CHAPITRE CINQUIÈME.

CHRISTOPHE COLOMB DÉCOUVRE L'ÎLE D'HAÏTI. — SA DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE ET TOPOGRAPHIQUE. — PREMIERS INCIDENTS LORS DE L'ARRIVÉE DES ESPAGNOLS.

Le 9 décembre 1492, Christophe Colomb descendit dans l'île d'Haïti, au port qu'il nomma *port de la Paix*. Les peuplades situées à quelque distance de ce lieu prirent la fuite en emportant avec elles tout ce qu'elles possédaient, mais après avoir eu soin de s'avertir réciproquement du danger pressenti, en allumant du feu de distance en distance, pratique générale parmi les Indiens des Antilles, et dont je parlerai en détails à l'occasion des Caraïbes chez lesquels elle fut surtout observée.

L'île d'Haïti était divisée en cinq grands états principaux, gouvernés chacun par un cacique souverain.

L'État au nord de la côte, — celui où pénétra l'amiral, en venant des îles Lucayes qu'il avait reconnues d'abord, — depuis l'extrémité occidentale de l'île, s'étendant jusqu'à la rivière que les indigènes nommaient *Yaqué* ou *Usaque* (Monte Christo) (1), était le *Marien*. Barthélemy de Las Casas pré-

(1) Dans Pedro Martire, *Iacche*, que les Indiens nommaient aussi *Nicayagua*, dit Charlevoix (p. 160).

tend qu'il était plus grand que le Portugal. C'est là que régnait un cacique nommé *Guacanagari* ou *Guacanaric*. Il résidait dans la partie que les Espagnols désignèrent d'abord sous le nom de *Puerto Guarico*, par abréviation du nom de ce cacique. Il fut aussi nommé depuis *Cap Saint-Nicolas* et *Cap Français*.

A l'est, était l'État nommé *Higüey*, ou province de *Caizimu*, qui, dans le langage des indigènes, signifiait « tête » ou « principe ». Il était limité par l'Yaque au nord et par l'Ozema au sud. Au milieu de ce territoire, s'élève une très haute montagne dans laquelle on voit une grotte très profonde dont l'entrée ressemble à la porte d'un grand palais, selon l'expression de Pedro Martire. Le cacique *Cayacoa* régnait dans l'Higüey et séjournait dans la partie occidentale de l'île ou cap qui conserva le nom indigène de *Samana*, dont il sera encore question plus loin.

L'État nommé *Xaragua*, à l'ouest, formait la domination la plus étendue et la plus peuplée de l'île : elle en comprenait toute la partie occidentale et une grande partie de la côte méridionale. Enfin, le royaume de *Xaragua* avait pour limite, d'un côté le royaume de *Marien* dont il était séparé par le cours de l'Artibonite, depuis la mer jusqu'à la chaîne frontière, et de l'autre côté par le royaume de *Maguana* dont la chaîne frontière le séparait en passant dans l'est des étangs (1) et en allant jusqu'à la pointe de Bohoruco. Le Cacique de cet état s'appelait *Behechio*. C'était là que le langage était réputé le plus élégant, où les habitants, selon les premières relations, étaient mieux faits et plus civilisés que ceux du reste de l'île. L'endroit

(1) Le lac de *Xaragua*, nommé par Pedro Martire et par Oviedo, situé à deux lieues de la mer avoisinant la terre dite *Saguana*.

nommé élégamment depuis « cul-de-sac » à une lieue du nord de la mer, vers le milieu de la côte occidentale de l'île, semble avoir été l'ancienne *Xaragua*, capitale de la province.

L'état de *Maguana* ou de *Mayaguana*, dont il vient d'être parlé, renfermait la province de *Cibao* (1) que l'amiral prit pour *Cipangu* de Marco Polo, et presque tout le cours de l'*Artibonite* ou *Hattibonito*, le plus grand fleuve de l'île. Cette province, quand Christophe Colomb découvrit Haïti, était tombée depuis peu au pouvoir d'un cacique Caraïbe nommé *Caonabo* qui était venu chercher fortune. Ce *Caonabo* avait épousé *Anacoana*, sœur de *Behechio* et était, par son audace et son intelligence, la terreur de tous les autres caciques de l'île. Il fixait sa résidence ordinaire au bourg de la *Maguana*, sur lequel les Espagnols élevèrent depuis la ville de *San Juan de la Maguana*.

Au centre de l'île, était l'état nommé *Magua* « Domination de la plaine » et comprenait la plus grande partie de ce qui depuis a été nommé *Vega real*. Le Cacique de *Magua* se nommait *Guarionex* : sa capitale était située sur l'emplacement où les Espagnols ont élevé la *Concepcion de la Vega*.

Pedro Martire dit que l'île dont il est ici question fut d'abord peuplée par des Indiens venus de la *Matitino* (la Martinique); et, que surpris par sa grandeur et croyant qu'elle était la terre la plus étendue du monde, ils lui donnèrent le nom de *Quisqueia*, du mot *quisquey* qui, dans leur langue, signifie « grande terre » (2); qu'ayant ensuite aperçu de longues chaînes de

(1) Le mot *Cibao* dérivé de *Ciba*, signifiait « pierre, montagne ». L'état de *Maguana* renfermait aussi la province *Niti* dont parle le D^r Chanca dans sa relation du 2^e voyage de Christophe Colomb.

(2) Herrera, liv. 3.

montagnes occupant presque tout le milieu de l'île, ils l'appelèrent *Haïti*, c'est-à-dire « Pays des Montagnes »; qu'ils en virent qui ressemblaient à celles de leur île dont le nom, dans leur langue, était *Cipangi*, et qu'ils lui donnèrent le nom de *Cipanga*. Mais ce sont là peut-être encore des fables recueillies parmi les rêveries des indigènes; et il est même probable que les Espagnols ne comprenaient pas suffisamment la langue des insulaires, quand ils faisaient ces suppositions. André Thevet, sans les citer dans son *Grand Insulaire*, Msc., p. 183), répète ces dernières lignes en ces termes : « Les Indiens, chassés de *Matitina*, furent forcés de se retirer en nostre isle « (voyez ci-après) qui, auprès de *Matitina* sembloit estre un monde entier « à cause de sa grandeur, et pour ce l'appeloient-ils *Quisqueia* qui signifie « le tout », estimans, parce qu'ilz ne pouuoient si tost voir son bord et li- « mites, que ce fut tout le continent du monde, et que *Matitina* ne fut « qu'une parcelle et eschantillon du totage de *Quisqueia*. Puis passans plus « outre et voyans quelques montaignes gravissantes avec des rochers aspres « et pleins de précipices, appelèrent cette contrée *Haïti*, qui est autant à « dire qu'aspre et raboteux. Puis enfonçans d'avantage et voyans des mon- « taignes ressemblans à une autre qui estoit en leur isle originale d'où ils « estoient sortis nommée *Cipangi* à cause des pierres, d'autant que *Cipan* « signifie « pierre », donnèrent aussi à cette isle le nom de *Cipanga* parce « qu'elle estoit pierreuse ».

Je crois qu'en terme génois les indigènes nommaient *ciba*, *cuba*, *cipan*, *cipanga*, plus ou moins exactement écrit, ce que nous appelons îles, ou éminences pierreuses s'élevant au-dessus des eaux de la mer.

Le nom de *Haïti* désignait sans aucun doute une des provinces de l'île dont il est ici question. C'est, du moins, ce qui semble ressortir de ces mots

du Dr Chanca : « Cette île est grande, divisée en provinces portant des noms différents : on appelle cette partie (*cap del Engaño*) où nous arrivâmes en premier lieu, *Haïti*. La province qui la touche s'appelle *Xamana* ; un grand nombre de ses habitants portaient de l'or au cou et aux oreilles. Ce n'était pas, ajoute Charlevoix (p. 17) qu'ils fussent avides de ce métal ; cependant ils le recherchaient avec soin, se contentaient des petits grains qu'ils trouvaient et qu'ils aplattissaient un peu. Ils s'en faisaient des pendants aux narines. Il sembla même qu'ils regardaient l'or comme ayant un caractère sacré puisqu'ils n'allaient le recueillir qu'après s'y être préparés par de longs jeûnes et par plusieurs jours d'abstinence. « Sans ces préparatifs, disaient-ils, nous ne trouverions rien ». Chose curieuse, c'est que Christophe Colomb, avant d'envoyer les Espagnols à la recherche du métal, les faisait jeûner aussi. L'autre province s'appelait *Bohio* (1). « Ces provinces, ajoute Chanca, se subdivisent en beaucoup d'autres, parce qu'elles sont grandes. « Ceux qui « ont visité leurs côtes assurent qu'elles peuvent avoir deux cents lieues de « longueur. Quant à moi, je leur en donnerai au moins cent cinquante. Il y « a 40 jours qu'une caravelle est partie pour en faire le tour : elle n'est « point encore revenue ». Le lecteur, que ces divisions territoriales pourrait intéresser, trouvera des renseignements plus amples dans Pedro Martire et dans l'ouvrage de Moreau de Saint Méry.

Comme on l'a vu au commencement de ce chapitre, l'arrivée des aventuriers produisit à Haïti une consternation qui rappelle celle qui eut

(1) Christophe Colomb, qui souvent ne comprit pas les habitants, dit qu'ils donnaient le nom de *Bohio* à l'île toute entière. C'est une erreur : ce nom, on le voit, ne désigne qu'une localité où les habitations étaient nombreuses, de même que le mot *Haïti* n'indiquait qu'une province. Cette erreur fit une espèce de synecdoch qui désigna l'ensemble des parties de l'île sous l'un des noms d'une de ses provinces. (?)

lieu à Cuba dans une circonstance analogue; mais l'amiral chercha tous les moyens pour rassurer les indigènes afin de les aborder. Herrera raconte qu'il commanda l'érection d'une croix à l'entrée du port qu'il nomma *Saint-Nicolas*, parce que ce jour était celui que les catholiques consacrent à sa fête. Quatre matelots, pour exécuter les ordres de Colomb, allèrent dans un bois couper des arbres convenables. Ils y aperçurent des indigènes en grand nombre : ils étaient tous nus et prirent aussitôt la fuite. Les matelots coururent à eux et ne purent atteindre qu'une femme qui portait sous le nez une petite plaque d'or. Elle fut conduite auprès de l'amiral, qui lui donna des sonnettes et quelques anneaux de verre; il eut la plaisante idée de la déguiser en lui faisant mettre une chemise; et, après l'avoir bien choyée, c'est-à-dire alléchée dans son piège, il la renvoya en compagnie de trois Espagnols et de trois Indiens qu'il avait sur son vaisseau.

Le lendemain, il envoya neuf hommes bien armés avec un Indien de San-Salvador à l'habitation de cette femme, c'est-à-dire à quatre lieues au Sud-Est. Ils trouvèrent un village contenant environ mille maisons écartées les unes des autres, mais personne à l'intérieur, car les habitants avaient eu la sagesse de prendre la fuite. Un des trois Indiens les rejoignit et leur fit tant d'éloges des Castellans que plusieurs revinrent sur leurs pas, mais tremblants et épouvantés. Ils mirent leurs mains sur la tête des Espagnols en signe de respect, leur offrirent des vivres et les prièrent de passer la nuit auprès d'eux. Dans ce même moment, arrivèrent plusieurs Indiens portant sur leurs épaules la femme que le pudique amiral avait revêtue d'une chemise : elle était accompagnée de son mari. Tous deux venaient le remercier. Les explorateurs rapportèrent que les insulaires d'Haïti étaient plus blancs, plus beaux que ceux déjà observés dans les autres îles; mais que les

hommes lui paraissaient d'une taille moins haute, qu'ils étaient plus membrés, qu'ils n'avaient point de barbe, que leurs narines étaient fort ouvertes et leur visage plein et très large.

La frayeur se calma bientôt; et le 12 de ce mois de décembre, au nombre de plus de deux mille, les indigènes se montrèrent, quittant en foule leurs habitations. Ils avaient mordu à l'hameçon et accouraient près des Espagnols, sur la tête desquels ils mettaient les mains, comme je viens de le dire, en signe de respect et de profonde amitié. Ils leur apportaient du pain de *niames* « ignames » (1) qu'ils appelaient *ajas*, espèce de patates dont les racines ont, comme on l'a déjà vu, le goût de châtaigne; ce pain était très blanc et très bon.

La confiance gagnant de proche en proche, les habitants de la côte que l'amiral parcourut vinrent d'un autre point vers lui, au nombre de plus de 500; ils furent bientôt suivis par leur chef, jeune homme de vingt ans au plus. Ils se présentaient d'abord un à un et ensuite plusieurs à la fois. Quelques-uns d'entre eux portaient, suspendue entre les narines, cette petite plaque d'or dont il a déjà été question (2). Le Cacique était accompagné d'un vieillard et d'autres personnes qui semblaient être ses conseillers. Ils étaient tous entièrement nus. Les femmes n'étaient pas plus couvertes et n'en mon-

(1) L'Ignome appartient à la famille des asparaginées et de la diécie hexandrie. Il y en a quatre espèces principales dont la plus intéressante est l'Ignome ailée, *D. alata*. On en fait effectivement du pain que beaucoup de personnes préfèrent à la cassave dont je parlerai plus loin. On mange aussi l'ignome au Japon. L'Ignome à trois feuilles, *D. triphylla*, est celle qu'on trouve dans les Antilles. Ces plantes se cultivent sous les tropiques comme la pomme de terre. L'espèce qu'on pourrait acclimater en France est l'Ignome velue, *D. paniculata*, originaire de la Floride et du Maryland.

(2) Pour plus amples détails, voyez notre ch. xxix.

traient ni plus d'embarras, ni plus de honte. Cependant, quand elles étaient sorties de l'enfance et entraient à l'âge de puberté, vers douze ans, les jeunes filles s'entouraient les hanches d'une petite bande de coton, afin de couvrir les marques de leur sexe. Il en était qui ne se les cachaient qu'avec des feuilles d'arbres (1). En parlant des femmes Caraïbes, j'aurai l'occasion de reparler de cette couverture d'un usage presque général aux Antilles. C. Colomb ajoute que les habitants de cette bourgade étaient tous forts et vaillants, par conséquent bien différents de la poltronnerie de ceux qu'il avait remarqués précédemment.

Cette observation me fait penser que ce Cacique et les Indiens de sa suite pouvaient bien appartenir à la province de Xaragua.

Le Cacique du lieu où l'amiral prit terre vint à son tour le visiter le 18 décembre. Il était accompagné de plus de deux cents hommes, dont quatre le portaient sur leurs épaules dans une espèce de palanquin. Un Indien, sorti du vaisseau espagnol l'*Isabella*, lui parla d'abord et lui dit que les Castellans étaient des hommes descendus du Ciel. Ils n'en eurent, sans doute, que plus de curiosité de voir de plus près ces hommes célestes. « Au moment où le Cacique entra dans la caravelle, il fit signe à ses gens de rester au dehors, ce qu'ils firent avec les plus grandes marques de respect. Ils allèrent tous s'asseoir sur le port, à l'exception de deux hommes d'un âge mûr qui vinrent s'asseoir à ses pieds.

« Quand il entra, dit Christophe Colomb, j'étais à table ; il vint droit à moi, s'assit à mes côtés et ne me permit pas de me déranger avant que j'eusse fini mon repas. »

(1) Première lettre de Christ. Colomb.

L'amiral l'invita à y participer. « Il ne prenait de toutes les viandes que je lui présentais, poursuit le narrateur, que ce qui était nécessaire pour les goûter. Il les envoyait ensuite à ses gens, qui en mangeaient tous. Il en fit autant des boissons, après s'être contenté d'en mouiller ses lèvres. Tout cela, il le faisait avec un air de dignité remarquable et parlait peu. Les deux Indiens, assis à ses pieds, examinaient les mouvements de ses lèvres et parlaient pour lui. Le repas terminé, un homme de la suite du Cacique apporta une ceinture en tout semblable pour la forme à celles dont on se servait en Castille, excepté que le travail n'en était pas le même. Le Cacique la prit et la remit à l'amiral, ainsi que deux morceaux d'or travaillé et très minces.

De son côté, Colomb donna à son visiteur une pièce de toile rayée d'or, qui était suspendue à côté de son lit, parce qu'il avait remarqué que celui-ci y avait jeté souvent les yeux. Il ajouta à ce cadeau des escarpins rouges.

Après sa visite, le Cacique remonta sur son brancart et repartit avec son cortège. Son fils le suivit, monté sur les épaules d'un Indien très distingué. Ce jeune homme avait une escorte semblable à celle de son père. Le frère du Cacique n'était pas moins bien accompagné; mais il fut remarqué que ce frère marchait à pied, en s'appuyant sur les bras de deux hommes notables.

L'on portait devant le Cacique les présents que l'amiral lui avait faits et qui avaient été disposés de manière à ce qu'ils fussent aperçus du public (1).

(1) *Mémoires de G. Colomb*; Herrera, *Historia general*, liv. 1^{er}.

Le 20 décembre, l'amiral entra dans un port situé entre l'île Saint-Thomas et un cap : il découvrit de là quelques habitations et des feux allumés sur beaucoup de points. Il crut que ces feux avaient pour but de brûler l'herbe qui obstruait les chemins, et que, le temps étant froid et les habitants nus, cet incendie contribuait aussi à les réchauffer. Mais le but principal était de leur faciliter la chasse qu'ils faisaient aux *utias*, espèce d'animaux qu'ils ne prenaient que de cette manière (1), ainsi que le lecteur le verra par la suite, lorsque je parlerai de la chasse chez les Caraïbes.

Tandis que Colomb était dans ce port, il envoya des éclaireurs aux alentours pour s'assurer s'ils n'y verraient pas des habitations. Ceux-ci aperçurent des Indiens qui, effrayés, commençaient déjà à s'éloigner ; mais ceux qui étaient venus aux navires, les rassurèrent, et bientôt il arriva tant d'hommes, de femmes et d'enfants que les Castellans ne savaient plus auxquels entendre, car tous leur apportaient quelque chose : c'étaient des viandes, du pain de maïs, de l'eau dans des callebasses. Les femmes ne cachaient point leurs parties sexuelles. L'amiral envoya six Castellans pour reconnaître leur village où ils furent encore reçus comme des hommes descendus du ciel.

Au sud du cap, il entra dans la baie d'*Acul*. Il y vit des terres bien labourées. Là encore, quand les indigènes furent rassurés, il en vint tant sur la plage qu'elle en était couverte. Les hommes, comme les femmes et les enfants faisaient beaucoup de démonstrations d'amitié à leurs visiteurs : les uns, leur apportaient du pain d'ignames ; les autres, de l'eau dans des gourdes et dans des cruchons de terre faits comme ceux de Castille. Toute cette population était entièrement nue.

(1) Herrera, *Historia general*, liv. 1^{er}.

C. Colomb fait remarquer, à l'égard de cette dernière particularité, que, dans l'île de Cuba et dans les autres îles qu'il avait visitées aux Antilles, les femmes, surtout dès l'âge de douze ans, portaient sur leurs parties sexuelles un morceau d'étoffe de coton; mais que, sur les terres de la baie d'*Acul*, jeunes et vieilles étaient entièrement comme lorsqu'elles sortirent du sein maternel; que, dans les autres endroits, les naturels cachaient leur femmes aux yeux des chrétiens par jalousie, mais qu'ici c'était le contraire. Il remarqua, parmi ces femmes, de très beaux corps, et dit qu'elles furent les premières à rendre grâce au Ciel de leur arrivée. Elles leur apportaient des fruits, des comestibles, comme le faisaient du reste les Indiennes des autres îles avant qu'on les dérobat à leurs regards. Au départ des Espagnols, elles poussèrent des cris, comme pour qu'ils ne s'en allassent pas.

Le 22 décembre, comme il était encore dans la baie d'*Acul*, l'amiral vit venir à lui un canot plein d'hommes que lui envoyait *Guacanagari*, cacique du Marien, afin de l'inviter à se rendre dans ses états, avec promesse de lui donner tout ce qu'il possédait. Ils lui apportaient de sa part une ceinture et un masque (*una caratula*) dont les longues oreilles, la langue et le nez étaient en or battu. Le ceinturon était bordé d'arrêtes de poissons très serrées, en forme de perles bien travaillées, et était large de quatre doigts.

L'amiral promit de se rendre à l'invitation du Cacique. C'est de ces États du Marien, je pense, vers l'Occident, dont parle D. Pedro Martire et qu'il nomme *Guaccaiarima*, parce que, dit-il, dans la langue des indigènes *Caiarima* signifie « vuordir le Natiche » (1) et que cette partie de l'île est

(1) Thevet, *Grand insulaire*, Msc., p. 184. « Le reste et vers l'Ouest s'appelle *Guaccaiarima* qui signifie autant que les fesses, comme si ce pays estoit le derrière de ceste île... »

la plus étroite. *Gua*, étant un article qui dans cette langue se joint aux noms propres, tels sont *Guacionesio*, *Guaccanarillo*, *Guarionex*, ce que nous n'admettrons pas comme article, car la langue des naturels n'en avait pas ; mais le chroniqueur n'était pas encore bien renseigné par les propagations des fables.

Don Pedro Martire (p. 40 verso) ajoute que, dans cette extrême province de *Guaccaiarima*, étaient des hommes qui habitaient des cavernes, des forêts, de hautes montagnes, et qui n'ont jamais voulu avoir de relations avec les autres insulaires ; et que l'on assurait qu'ils ne parlaient pas entr'eux comme le font tous les autres hommes du monde ; qu'ils ne savaient ce que c'est qu'un chef, une loi ; qu'ils étaient des animaux sauvages à figure humaine ; qu'on ne put les prendre parce qu'ils couraient plus vite que les chiens les plus vifs qu'on ait menés chez eux. Auparavant l'amiral envoya, dans l'intérieur du pays, six Castellans qui y furent fort bien accueillis et en rapportèrent du coton et des grains d'or. Au village que les Espagnols nommèrent *El Recreo*, le Cacique fut des plus empressés à les fêter. Des canots continuèrent à se diriger vers les navires, où ils portaient des viandes, des cruches de terre pleines d'eau très bien faites et de couleur d'un beau rouge. Ils mettaient une espèce de liqueur, qu'ils appelaient *axi*, dans des coupes remplies d'eau et les présentaient ainsi aux matelots en leur faisant entendre que c'était une très bonne boisson. C. Colomb avoue que les semences, que les Indiens mettaient ainsi dans l'eau, lui donnaient une excellente saveur. J'ignore quel était cet ingrédient.

N'oubliant pas l'invitation qu'il avait reçue du Cacique du Marien, l'amiral se fit précéder de son tabellion, afin d'informer celui-ci de son arrivée. *Guacanagari*, au port de *Guarico* dont il a été question ci-devant,

vint à sa rencontre. Une population d'environ 2,000 âmes se réunit sur une place très favorable pour fêter les étrangers. Le Cacique donna à l'amiral des toiles de coton, des perroquets, quelques objets en or, et les autres Indiens donnèrent ce qu'ils avaient. Ce que les Castellans leur remettaient en échange, ils l'admiraient comme des objets infiniment précieux.

Le 25 suivant, Christophe Colomb navigua pour se rendre à l'habitation de *Guacanagaric* : elle était située à environ quatre ou cinq lieues du port de Saint-Thomas. Mais avant d'aborder, il échoua à la baie de *Caracole*, qu'il nomme *Puerto Real*. En apprenant cet événement, le Cacique versa des larmes et envoya aussitôt ses sujets avec de très grands canots pour décharger le vaisseau amiral. Lui-même en personne, avec ses frères et ses parents, excita l'activité des sauveteurs, tant au vaisseau qu'à terre, et organisa une garde pour veiller à tout ce qu'on sauvait du naufrage pour qu'il ne fut rien perdu. Il envoyait de temps en temps quelqu'un de sa famille, tout en pleurs, pour consoler l'amiral, l'inviter à ne point s'affliger et pour lui faire savoir qu'il lui donnerait tout ce qu'il possédait. Lui et tout ce peuple ne cessaient de verser des larmes. « C'étaient, reprend Colomb, des gens aimants, désintéressés, et je ne crois pas qu'il y en ait dans le monde entier de meilleurs ».

« Jamais, dit Diego Colomb, à son tour, jamais dans une nation civilisée les devoirs si vantés de l'hospitalité ne furent mieux remplis. La précaution du Cacique pour veiller à la sûreté des objets apportés des vaisseaux semblait inutile. Pas un Indien ne parut un seul instant tenté de profiter de ce malheur, quoiqu'ils vissent ce qui à leurs yeux devaient être des trésors inestimables jetés pêle-mêle sur la côte; et, en transportant à terre ce qui échappa à la lame, ils n'eurent pas même la pensée de s'approprier la moindre bagatelle. »

« Ils avaient, reprend Colomb, une manière de parler, la plus douce et la plus affable qu'on pût rencontrer. Ceux du Marien, en un mot, hommes et femmes avaient *d'excellentes mœurs* (1) ».

Le Cacique était honoré et respecté tout autrement, dit Herrera, que les rois de l'Europe. Je n'ai pas de peine à le croire : c'est que les Caciques ne se permettaient pas les excès de pouvoir que nous remarquons chez nous. Guacanagaric donna à l'amiral quelques masques qui avaient, comme celui déjà décrit, les yeux, le nez et les oreilles d'or, et d'autres bijoux qui pendaient à son cou. Il se plaignit fort des Caraïbes qui lui enlevaient ses gens, et il fit comprendre à Colomb que ce fut le motif qui causa la fuite aux indigènes, lorsqu'ils virent tout d'abord les Chrétiens qu'ils prirent pour des Caraïbes. Le malheureux ne se doutait pas que ses visiteurs ne valaient pas mieux : l'avenir devait l'apprendre à ces trop crédules populations.

L'amiral remarqua que le peuple se prosternait à genoux aux heures de l'Ave-Maria, pour imiter les Castillans. Dans son ravissement, il se consola un peu de la perte de ses caravelles et y vit l'effet de la Providence qui le fit sombrer dans cet endroit, comme un avis qu'elle lui donnait de s'y établir. Tant est vrai, comme le dit Larochefoucaux, que l'esprit est souvent la dupe du cœur; car Colomb, comme tous les Espagnols qui lui succédèrent, songeait principalement à recueillir de l'or, beaucoup d'or. Il nous apprend que le Cacique Guacanagaric promit de lui en donner au-

(1) J'appuie sur ce passage auquel il faut joindre le récit d'Herrera, liv. 1^{er} parce que les Espagnols, plus tard, pour se justifier de leurs excès, calomnièrent ces mêmes Indiens. Le lecteur se rappellera surtout les diffamations d'Oviedo à leur égard, dont j'ai parlé plus haut et dont j'aurai encore à parler.

tant qu'il en voudrait et ajoute qu'il fut informé qu'à Cibao il y en avait tant qu'on n'en faisait aucun cas, et qu'il y en avait aussi beaucoup dans la province de Bohio et, notamment, sur le territoire de Caribata, sur les côtes de la Terre-Ferme (1).

Après que le Cacique eut donné au chef espagnol ces renseignements, il lui offrit une collation où l'on servit deux ou trois espèces d'ajas, des chevrettes, du gibier et d'autres viandes avec du pain de cassave, fait avec la racine du *Fatropa manihot* qui, séché et réduit en farine, servait aux indigènes à faire cette espèce de pain d'un si bon goût que beaucoup d'Européens le préféraient au pain du plus pur froment. Comme j'aurai beaucoup à en parler par la suite, je n'en dirai pas davantage ici.

Après le repas, on apporta certaines herbes avec lesquelles Guacanagaric se frotta les mains après se les être lavées. Cette opération de propreté terminée, il conduisit son hôte vers les plantations d'arbres qui environnaient les carbets; ils furent suivis par plus de mille Indiens. Ceux-ci allaient et venaient pour troquer de l'or contre des sonnettes qu'ils affectionnaient singulièrement; et, en approchant des caravelles, ils élevaient en l'air des lames d'or en disant *chuque, chuque*, ce qui signifie, dit Herrera, «prenez et donnez-nous des sonnettes». Ce serait là un laconisme admirable, et il m'est permis de croire qu'Herrera se trompe, du moins littéralement parlant. L'on remarqua un Indien qui avait un morceau de ce métal pesant bien un demi-marc; et, le tenant de la main gauche, il étendit la droite, prit une sonnette en échange de son or, puis prit la fuite, comme s'il se fût

(1) Les habitants de ce lieu ramassaient ce métal pendant la nuit à la lueur des flambeaux et en faisaient ensuite des lingots avec leurs marteaux de pierre.

imaginé qu'il avait trompé le Castillan qui pensait assurément tout le contraire.

Le 29 décembre, l'amiral, qui venait de recevoir des Caniba ou Caraïbes un grand masque orné richement aux oreilles et aux yeux de gros morceaux d'or, reçut de son ami Guacanagaric un autre grand masque entièrement en or. Comme je parlerai plus loin de l'usage de ces masques parmi les indigènes, je n'en ai rien dit jusqu'ici et je diffère encore d'en parler.

Le 30 suivant, C. Colomb descendit à terre pour se rendre à une invitation à dîner chez le Cacique. Cinq *Nitayno* ou Caciques inférieurs et tributaires de Guacanagaric lui furent envoyés à cet effet. Tous portaient sur la tête une espèce de couronne et l'on voyait bien qu'ils étaient d'un rang aristocratique.

Lorsque l'amiral débarqua, le Cacique souverain alla le recevoir et le porta dans ses bras (*lo llevo de brazos*) jusqu'à dans le carbet où il s'était rendu la veille et dans lequel il y avait une espèce d'estrade et des sièges sur l'un desquels le visiteur prit place.

Ce fut alors que Guacanagaric prit la couronne qu'il portait sur la tête et la mit sur celle de l'amiral; et celui-ci ôta de son cou un collier de grains de diverses couleurs et le passa au cou de son hôte; puis après s'être dépouillé d'une casaque de laine fine, il la lui fit endosser et envoya chercher des bottines rouges qu'il lui fit chausser.

Le 2 janvier 1493, un des favoris de Guacanagaric dit à Christophe Colomb que le Cacique avait commandé une statue d'or pur, aussi grande qu'un homme et qu'on devait la lui apporter dans dix jours. On ne voit point quel fut le résultat de cette communication, mais Colomb trouva la province du Marien de son goût, y fit bâtir une tour avec le bois de son

navire échoué et il la nomma villa de Navidad, parce qu'il avait abordé dans ce port (Puerto real) le jour de Noël, et il y mit une garnison à laquelle il donna ses instructions, car il se préparait à partir pour l'Espagne afin d'y rendre compte de cette expédition.

Avant son départ, il fit une nouvelle visite à Guacanagaric, qui envoya au devant de lui son frère pour le recevoir. Celui-ci mena l'amiral par la main à l'habitation la plus grande et la plus belle de la localité. On y avait placé un tapis sur lequel on marchait et qui était fait de chemises de palmier, grandes comme la peau d'un bouvillon et presque de la même forme : elles étaient très propres et très fraîches. Cette espèce de tissu servait aussi aux indigènes à se garantir contre la pluie ; ceux-ci les nommaient *yaguas*. L'on fit asseoir l'amiral sur un siège à dossier, assez bas comme les Indiens en faisaient usage. Ce siège était fort beau, brun, brillant comme du jais. Quand il fut assis, on alla prévenir le Cacique qui vint aussitôt le fêter.

En partant pour l'Espagne, le 13 janvier, Colomb découvrit *Ciguayao* ou *Ciguateo*, l'une des îles Lucayes. Le premier indigène qui se présenta à lui avait une figure plus difforme qu'aucun de ceux qu'il avait encore vus : son visage était peint en noir, ses cheveux très longs, attachés derrière la tête et placés dans une espèce de bourse de plumes de perroquets. Les autres qui parurent ensuite lui ressemblaient. Il est à présumer que la renommée avait publié dans ces îles la présence des chrétiens : tous étaient curieux de connaître d'où ils venaient et quel était leur pays. Ceux qui avaient déjà été mis en rapport avec eux répétaient qu'ils étaient d'une génération supérieure, les fils du Créateur du ciel et de la terre, que le roi de Castille était l'un des premiers hommes du monde ; et que le pape, vicaire du grand Rédempteur, les avait envoyés pour publier de grandes choses. Les Indiens,

d'un caractère franc et candide, croyaient tout cela et pensaient que les Espagnols ne faisaient que passer, de sorte qu'ils accouraient pour les voir; et se tenaient bien heureux qui les pouvait toucher et leur présenter quelque chose. Les Espagnols avaient bien soin de les maintenir dans cette fatale erreur et leur répétaient qu'ils étaient les enfants du Soleil et qu'ils étaient venus du lieu où cet astre se lève (1).

Ce fut vers ce même temps que C. Colomb apprit qu'il y avait un certain or, appelé *guanin*, dont l'éclat était violacé et que les Indiens estimaient beaucoup (2). Ce fut encore sur la côte de l'île d'Haïti que l'amiral vit venir des Indiens étrangers à cette île et qui échangèrent avec les Espagnols quelques arcs et quelques flèches. Une cinquantaine de ces Indiens s'étaient mis en embuscade entre les arbres : ils étaient nus, leurs cheveux longs comme ceux des femmes d'Europe; ils avaient des panaches, des arcs, flèches, des épées (3) de bois de palmier, dont les poignées étaient fort pesantes : ils donnaient de grands coups avec cette espèce d'arme. Ils ne voulurent pas troquer davantage de ces arcs et se préparèrent même à s'emparer des Chrétiens; mais les Espagnols, quoiqu'alors au nombre de sept seulement, se défendirent avec des armes bien autrement homicides, de sorte que les Indiens, jugeant que l'avantage ne leur resterait pas, prirent la fuite.

Le 14 janvier, grand nombre d'Indiens reparurent sur la côte. L'amiral, instruit de ce qui venait de se passer, commanda à ceux du navire de prendre leurs armes et de se mettre en défense. Mais les Indiens n'atta-

(1) Benzoni, *La historia del mondo nuovo*, liv. XIII.

(2) Herrera, *Historia general de las Indias*, loco cit.

(3) Il est ici question du *bonton* des Caraïbes, dont il sera parlé plus loin.

quèrent pas. Leur Cacique vint dans la caravelle avec trois hommes. L'amiral leur fit ses présents ordinaires, afin de les prendre comme l'oiseau dans la glu. Le lendemain, ce Cacique envoya à Colomb une couronne d'or et des vivres.

Ces Indiens devaient être semblables à ceux dont il vient d'être question, car ils étaient encore armés d'arcs et de flèches. C'est en mémoire de leur visite que Colomb nomma ce lieu le Golfe des Flèches.

Pendant qu'il naviguait vers l'Espagne, les naturels qu'il conduisait avec lui, lui montrèrent l'île de *Buriguen* (depuis Porto-Rico), celle de *Matitino* (la Marguerite), et *Carib* où habitaient ceux qui mangeaient les hommes. C'étaient des îles qui n'avaient pas encore été abordées.



CHAPITRE SIXIÈME.

DEUXIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB AUX ANTILLES. — IL RENTRE DANS L'ÎLE D'HAÏTI.

Pour ne pas scinder le récit relatif à l'île d'Haïti, je ne parlerai pas ci des découvertes que C. Colomb fit dans les Antilles avant son retour, me réservant d'en parler plus loin. Un des premiers spectacles qui le frappa en abordant, le 27 novembre 1493, près de la rivière de San Iago, fut le corps d'un chrétien qui avait une corde au cou. Il remarqua aussi sur l'herbe des habits européens et, dans un sac de toile soigneusement cousu, une tête humaine bien conservée. L'on fit des perquisitions et l'on trouva encore des habits chrétiens et sept à huit cadavres enterrés. C'étaient les derniers débris de la garde que l'amiral avait placée dans le fort de la Nativité avant son départ. Tandis qu'il voyait avec chagrin ce triste résultat de ses espérances, un cousin de Guacanagaric, dit le docteur Chanca, vint à la rencontre des Espagnols et leur raconta qu'aussitôt le départ de l'amiral, la dissension s'était mise parmi ceux qu'il avait laissés dans l'île ; que tous voulaient commander et que personne ne voulait obéir ; qu'ils exercèrent sur les habitants toute espèce de violence, enlevant de force leur or, ravissant les femmes qu'ils rencontraient. Il ajouta qu'étant entrés sur les terres d'un autre Cacique, ils eurent à faire à des gens qui ne les ménagèrent pas ; et

que tous ceux qui furent trouvés à l'écart, pas un seul n'échappa; que quelques-uns pénétrèrent jusqu'aux mines de Cibao appartenant au cacique Caonabo (1) qui, après les avoir massacrés, vint assiéger la forteresse et y mit le feu. Il s'était joint à un autre cacique nommé Mayreni; et tous deux étaient venus faire la guerre à Guacanagaric dont ils avaient brûlé les habitations. Celui-ci eut, en outre, la jambe traversée d'une flèche. Ce sont ces caciques, ajoutèrent les Indiens, qui ont massacré les chrétiens, et ce fut parce que Guacanagaric voulait les défendre, que les hostilités furent dirigées contre lui. « Les opinions étaient très divisées parmi nous, poursuit Chanca : les uns soupçonnaient Guacanagaric lui-même d'avoir trempé dans le complot; d'autres refusaient de le croire coupable, par la raison que sa résidence avait été brûlée. Enfin, la chose nous paraissait douteuse. » Colomb, voulant s'assurer par lui-même de ce qui avait eu lieu, prit le parti de dissimuler et envoya ses affidés pour faire une visite au Cacique : ils le trouvèrent étendu dans son hamac. Il se plaignait d'avoir été blessé et accusa aussi Caonabo et Mayreni de ce qui avait eu lieu, et donna un bijou d'or à chacun des visiteurs.

Ainsi, ce métal revient toujours sur la scène. Chanca, qui en parle, nous apprend que les Indiens le réduisaient en feuilles très minces pour en faire des masques et pour l'appliquer sur le bitume. Ils en faisaient aussi des ornements de tête et le suspendaient à leurs oreilles et à leur nez. Ce n'était point par ostentation, pour faire parade de leurs richesses, mais dans l'intention de s'embellir « por buen parecer ».

(1) Pedro Martire, (p. 4 verso), l'appelle *Caunaboa*, nom, dit-il, qui signifie « la case d'or », de *boa* « case » et de *cauno* « or ». J'ai parlé déjà plus haut de ce cacique.

L'amiral alla aussi personnellement voir le cacique de Marien et le trouva encore dans son hamac. Ses blessures et celles des Indiens ses sujets paraissaient bien avoir été faites par des flèches armées à l'extrémité d'une arête de poisson. Pedro Martire dit, au contraire, que le bandage du Cacique fut levé et qu'on ne trouva sur sa jambe aucune blessure, mais qu'il était dans son hamac, où il semblait malade; qu'à ce hamac se trouvaient réunis les hamacs de sept de ses femmes, et que c'est de là que l'amiral et les Espagnols de sa suite commencèrent à soupçonner que les meurtres avaient eu lieu par le conseil et avec le concours de ce Cacique (1). Après la conversation, celui-ci donna à son visiteur huit marcs et demi d'or en poudre dans des *ybueras*, sortes de callebasses, et cinq ou six cents marcs de pierreries de diverses couleurs, toutes travaillées : on les appelait *cibas*. A ce présent, il ajouta une couronne ou ornement de tête (*bonete*), auquel était adapté un joyau qu'il donna comme un objet très précieux (2). C'était sans doute une espèce de talisman. En échange, l'amiral lui mit au cou une image de la Vierge adorée chez les catholiques; ce que le Cacique avait précédemment refusé de laisser faire, aimant certainement davantage les objets de son culte naturel. L'or que les Indiens avaient donné aux Espagnols n'avait encore pu calmer la soif brûlante qu'ils avaient pour ce métal. Ils voulurent aller le chercher dans la province de Cibao, avec l'espérance de l'y trouver bien

(1) Dom Ped. Martire, p. 4 verso. « Le cacique levato la fascia dalla gamba, trouvo non havere ferita alcuna ne signo de ferita, pur trovo che era in letto monstrado des-sere ammalato. Il letto del qualle era congiunto con altre sette letti de sue concubine, ondè incommencio a sospetar l'almirante e li altri che li nostri fussero stati morti por consiglio et volonta di costui. »

(2) Herrera, *Historia general*, 2^e décade.

plus abondamment. En conséquence, C. Colomb se rembarqua pour cotoyer l'île dans cette direction et vint mouiller dans un lieu que les indigènes nommaient *Jaquimo* (1), sans doute à cause du fleuve Yaqué qui le traverse. En passant dans les divers villages qui étaient sur son chemin, il vit avec étonnement que les Indiens qu'il amenait avec lui entraient dans les habitations et y prenaient ce dont ils avaient besoin, et que ceux auxquels ces choses appartenaient en étaient fort contents. C'est que les indigènes de l'Amérique vivaient en commun (2), selon les lois naturelles bien supérieures aux lois de la propriété.

L'amiral remarqua une assez grosse bourgade; et, s'en étant approché, il s'aperçut que les habitants effrayés barricadèrent leurs portes avec des roseaux. C'est dans ce trajet qu'il découvrit la plaine qu'il nomma Vega Real, dont la beauté frappa son attention particulièrement quand il fut au haut des montagnes. Il s'empressa de faire construire un fort à la Véga, dans la presqu'île que forme la Xanique, et il donna à cette citadelle le nom de Saint-Vincent. Mais un tel voisinage porta ombrage à Caonabo, ce cacique de Maguana, car il vit bien que les Espagnols ne faisaient pas sans but de telles constructions et qu'ils ne songeaient pas à quitter l'île comme les indigènes s'en étaient flatté, et qu'ils étaient déjà maltraités. En conséquence, il se disposait à aller attaquer ce fort, dont la garnison était de neuf hommes bien armés commandés par un certain Ojeda. Celui-ci se rendit à Maguana, résidence du Cacique, avec le projet de s'en saisir par surprise. Caonabo,

(1) C'est dans ce lieu que se forma par la suite la paroisse d'Acquin, dans le quartier qu'on surnomma Saint-Louis.

(2) Herrera *Libr. citat.*

pris à l'improviste, lui fit une réception magnifique, et l'Espagnol, feignant d'être sensible à tant d'accueil, lui mit de brillantes menottes aux mains et aux pieds, en lui faisant entendre que c'étaient des décorations distinctives que les Espagnols décernaient à ceux qu'ils voulaient honorer. Caonabo, ignorant les ruses des Européens et les pièges cachés sous leurs présents, tomba dans le panneau, fut garotté, placé sur un cheval et emporté dans la forteresse. Cet événement signala l'année 1495.

Le fier Caraïbe soutint son malheur avec une noble fierté. Jamais il ne rendit à C. Colomb des marques de respect ou de soumission. Comme celui-ci en paraissait surpris, il lui dit qu'il ne s'humilierait jamais devant un traître qui n'avait pas même osé exécuter sa trahison en personne, et ajouta qu'il estimait beaucoup plus son officier que lui. Effectivement, il ne rencontra jamais Ojeda sans le saluer. L'amiral, en cette circonstance, manqua de générosité à l'égard de son prisonnier et le dirigea vers l'Espagne, où il n'arriva pas, car le vaisseau fit naufrage et périt avec tous ses passagers. Pedro Martire et Oviedo rapportent la fin de ce Cacique un peu différemment; mais ces détails, n'étant point ethnographiques, je ne les reproduirai pas (1).

La captivité de Caonabo ayant soulevé tous ses sujets contre les Espagnols, ils se rassemblèrent dans le Vega Real. Ils étaient tous armés de

(1) Le curé de los Palacios, protecteur de Colomb, dit au chapitre cxxxi de son Histoire du Roi et de la Reine Catholique, qu'avant de partir des Indes, l'amiral prit « le grand cacique Caonoboa (sic) et un sien frère et un sien fils d'environ dix ans, non dans un combat; que seulement il les mit en sûreté et leur dit ensuite qu'il les emmènerait pour les faire voir au roi et à la reine, et qu'il les ramènerait et leur rendrait la liberté, leur honneur et leur état. Il amenait donc Caonoboa, mais ce cacique mourut en mer de souffrance et d'ennui.

flèches à pointes de pierre très dure, de massues (1) et d'une sorte de lance. Colomb comprit le danger d'avoir imprudemment soulevé cette population et resserra ses liens avec Guacanagaric qui lui amena en personne un corps important d'indigènes du Marien. Herrera (liv. 2) dit que les Espagnols formèrent une compagnie de deux cents hommes d'infanterie, un corps de vingt hommes de cavalerie, et qu'ils avaient, en outre, vingt chiens d'attaque. C'est avec ces troupes qu'ils enveloppèrent les Indiens. Ceux-ci formaient une armée d'environ 5,000 hommes commandés par Manicatex, l'un des frères de Caonabo. Mais ils ne purent tenir contre l'ennemi et furent extrêmement surpris en voyant les Espagnols abattre des lignes entières avec leurs armes à feu; et plus que jamais ils les prirent pour les fils du Tonnerre. Les autres armes européennes ne les frappaient pas d'un moindre étonnement et d'une moindre terreur. Les chevaux qui les foulaient sous leurs pieds, les gros chiens qui leur sautaient à la gorge, les longues épées qui traversaient d'outre en outre leurs corps nus, tout était réuni contre ces malheureux Indiens, dignes d'un meilleur sort. Colomb, aidé de son frère Barthélemy, en défit ainsi cent mille, comme s'il eut eu besoin de tant de sang pour cimenter la villa de la Conception de la Vega. Mais ce chiffre considérable comprend sans doute les victimes qui succombèrent aussi peu après, lorsque Manicatex, Guarionex et Cotubanama essayèrent encore d'or-

(1) Ped. Martire, p. 96, dans Ramusio, dit : « ceux d'Haïti combattaient les Caraïbes avec certains bâtons de la longueur d'un homme, de la largeur de trois doigts ou un peu plus. Cette arme avait deux tranchants (*hanno duo fili o tagli acuti*). Une des extrémités servait de poignée. C'était une espèce de massue ou hache d'armes qu'on maniait en frappant à deux mains ». Je reconnais ici le *bonton* dont j'ai déjà parlé et dont je dois reparler plus loin avec détails.

ganiser la résistance. Ils comprirent enfin que tout était inutile. Behechio, cacique de Xaragua, seul ne s'inclinait pas. La désolation était partout. Les insulaires accablés d'impôts et incapables de satisfaire à l'insatiable rapacité de leurs despotes, essayèrent de les affamer en cessant d'ensemencer leurs terres et ils se réfugièrent dans les gorges des montagnes où la misère les fit bientôt périr eux-mêmes en grand nombre. On comprendra le désespoir de ces populations si hospitalières, si l'on songe que l'amiral, après avoir tout assujéti sous sa domination au nom des rois catholiques, de ses dieux et de ses saints, ordonna que toutes payassent le tribut. Les habitants de la province de Cibao, ceux de la Vega Real et des localités voisines des mines, depuis l'âge de quatorze ans et au-dessus, devaient payer une mesure pleine d'or de trois mois en trois mois, et tous les autres indifféremment vingt livres de coton par tête (1). Manicatex fut taxé à une demi callebasse d'or qu'il devait livrer chaque mois. Le gouvernement des vainqueurs fit une sorte de monnaie de cuivre marquée et qu'il échangeait contre le tribut, afin que tous ceux qui l'avaient acquitté la portassent sur eux comme quittance. On se demande avec indignation ce qui a pu autoriser C. Colomb à massacrer des naturels, à s'emparer de leurs biens, de leurs terres, à taxer leurs familles. Il est difficile de se dissimuler qu'il voulait satisfaire la cupidité de ses compagnons et celle de la cour des rois catholiques. Ce fut bien une sorte de brigandage. La suite le prouvera à tout lecteur qui n'en est pas encore convaincu, à moins qu'il ne veuille fermer les yeux à l'évidence. Guarionex, cacique du territoire de la Vega Real consentit à faire labourer un espace de

(1) Le coton était fort rare en Europe. Il venait de l'Orient; celui des Antilles le surpassait en blancheur, en finesse et en longueur.

cinquante-cinq lieues, pourvu qu'on ne lui demandât point d'or, parce que ses vassaux ne pouvaient en recueillir. Les Indiens ainsi persécutés fuyaient, comme nous venons de le voir et demandaient aux chrétiens quand ils retourneraient chez eux; mais à l'espérance de ce départ succéda le désespoir, quand ils virent que les Castellans avaient pris la résolution de ne point abandonner leur proie.

Le 9 avril 1496, l'amiral repartit pour l'Espagne, aborda à Marie-Galande, et le lendemain il se présenta devant *Carucueira* (La Guadeloupe); mais quantité de femmes armées d'arcs et de flèches se présentèrent sur le port pour lui en défendre l'entrée. Il leur envoya deux Indiens sur les trente qu'il conduisait en Europe. Ils passèrent à la nage pour dire à ses adversaires qu'il ne voulait leur faire aucun mal, mais seulement chercher des vivres. Les Indiennes répondirent qu'ils n'avaient qu'à se présenter de l'autre côté de l'île, qu'ils y trouveraient leurs maris occupés à la pêche; que pour elles, il ne leur était pas permis de disposer de quoi que ce soit. Les Espagnols peu satisfaits de cette réponse et déjà habiles forbans voulurent pénétrer violemment, mais ils furent salués aussitôt d'une grêle de flèches qui n'en blessèrent aucun. Ils tirèrent leurs arquebuses à croc et blessèrent quelques indiennes: le reste de ces héroïnes se sauva dans les montagnes. Alors l'équipage débarqua et l'amiral envoya quarante des bandits de sa suite pour reconnaître le pays. Ils lui ramenèrent quarante femmes et trois enfants. L'une de ces femmes, épouse d'un cacique, avait été poursuivie par un Canarien, bon coureur. Quand elle s'était vue sur le point d'être atteinte, elle s'était retournée soudain et avait jeté par terre son ennemi, avec tant de force, qu'elle s'en serait emparé si celui-ci n'avait été secouru. Les Castellans, selon leur tactique, donnèrent des babioles à ces

femmes et les remirent en liberté (1). Ils ne prirent pas possession de l'île : mais ils la convoitèrent par la suite. Cependant, crainte d'être rôtis et mangés, ils ne réalisèrent jamais leur intention (2). Je reviendrai à parler de cette île dans un chapitre ultérieur. Je laisserai donc à présent les Espagnols aller chanter leurs prouesses dans leur pays et reporterai l'attention du lecteur sur les naturels d'Haïti.

Sur ces entrefaites, un Arragonais nommé Michel Dias, meurtrier et déserteur de San Iago de la Vega, se sauva dans la partie orientale de l'île et arriva à l'embouchure de l'Ozoma. Il aperçut, sur la rive occidentale de ce fleuve, une bourgade placée sous les ordres d'une caciquesse qui lui fit bon accueil, le prit en affection, chercha à le retenir près d'elle et lui déclara qu'il ne tenait qu'à lui de l'épouser. Cette proposition plut à l'Espagnol, qui lui jura un éternel attachement. On assure que cette Indienne fut baptisée sous le nom de Catherine, et qu'elle épousa Dias. Dès lors, la générosité de cette femme n'eut plus de bornes et, l'amour faisant taire la pudeur, elle offrit à son amant des terres pour y établir les Espagnols. C'est à cet événement qu'il faut rattacher sans doute la fondation de la Nouvelle Isabelle, à laquelle on a depuis substitué le nom de Santo Domingo (3).

Benechio, résidant dans la bourgade voisine, instruit du mouvement

(1) Herrera, *Historia general*, liv. 2.

(2) *Voyage de Thomas Gage*, édit. de 1699, t. I, p. 32.

(3) Moreau de Saint-Mery, t. 1, p. 113, partie espagnole. Voici comment, antérieurement à Moreau, ces faits sont racontés par Thevet, dans son *Grand Insulaire*, pp. 185 et sv.

« Or la ville Saint-Domingue fut bâtie par le moyen et adresse d'un jeune Espagnol
« du pays d'Arragon nommé Michel Diaz qui s'étant retiré d'Isabelle, crainte d'estre
« appréhendé et justicié à cause d'un meurtre qu'il avoit commis de la personne d'un
« sien ennemy, fit sa retraite à l'endroit où est aujourd'hui Saint-Domingue. Là si fa-

des chrétiens appelés par Dias et ayant remarqué leur avarice, leur insatiable cupidité, comprit qu'un tel voisinage était à craindre. Il fit avancer quelques troupes pour leur disputer le passage de la Neyva, mais, simple comme Caonabo, il se laissa lui aussi tromper par les insinuations du chef de l'expédition Bartholomé Colomb. Celui-ci fit dire au Cacique qu'il n'avait aucunement la pensée de lui faire du tort; qu'il venait dans les états de Xaragua seulement pour rendre visite au Cacique et à son frère. Sur cette simple allégation, Bohechio fit retirer ses gens; peut-être aussi y avait-il été décidé par les conseils de sa sœur Anacaona, veuve du malheureux Caonabo, qui était revenue habiter auprès de lui. C'était la plus belle femme et la plus accomplie d'Haïti. Aussi justifiait-elle son nom qui signifiait « fleur d'or ». A la beauté, elle joignait l'esprit et l'amabilité. Ces qualités lui donnaient tant d'autorité qu'elle gouvernait pour ainsi dire les états de son frère.

Pedro Martire, à l'occasion de l'arrivée de don Bartholomé Colomb,

« milièrement s'apprivoisa d'une dame indienne qu'il eut d'elle deux enfans au bout
 « de quelques années et tellement la captiva qu'elle le pria de venir demorer avec les
 « autres Espagnols lesquels tant de goust trouuoit en ce personnage pour l'amour de
 « luy, elle caressoit grandement, luy descouvrit les mines d'or qui sont à sept lieues de
 « Saint-Domingue. Tant d'honestetés luy presenta qu'il fut le plus contant du monde
 « de ne l'esconduire point, prévoyant que la descouverte qu'il ferait à Barthélemy
 « Coulomb de ces thrésors luy sillerait les yeux de telle façon qu'il ne seroit dores-
 « navant pris ny recogneu pour un meurtrier. Bien il devina, d'autant que ces bonnes
 « nouvelles servirent d'entirinnement de sa grâce et rémission et firent marcher le gou-
 « verneur Coulomb droict à la rivière d'Ozama, à l'embouchure de laquelle il arriva
 « le 5^e d'aoust, un dimanche jour saint Dominique l'an 1494 et commença à fonder la
 « ville Saint-Domingue sur la rive occidentale d'Ozama parce qu'il ne vouloit deschasser
 « ceste dame Indienne qui depuis fut baptisée et nommée Catherine, ny les autres In-
 « diens qui y habitoient. Et comme cette ville du nom de Saint-Dominique tant à
 « cause du jour qu'il y estoit arrivé que pour l'amour de son père et de l'amiral Chris-
 « tophle qui s'appeloit Dominique. »

fait un tableau qui me rappelle l'introduction du cheval de bois dans la ville des Troyens. De part et d'autre, un dénouement tragique. Or, Bohechio et Anacaona allèrent à la rencontre du chef espagnol, se faisant précéder par des Indiens des deux sexes dansant et chantant ensemble, selon la coutume de ce peuple hospitalier les jours de grandes fêtes. Le Cacique qui suivait était porté par six Indiens sur un léger brancard. Il était nu, sauf le membre de la génération. Anacaona était portée de la même manière; elle était également nue, à l'exception des marques de son sexe que recouvrait une toile de coton très fine et teinte de diverses couleurs. Son corps était peint de fleurs rouges et de fleurs blanches. Sur la tête, au cou et aux bras, elle portait des fleurs de même couleur, très odorantes. Enfin, dans son maintien, l'on voyait bien qu'elle était une princesse. Quand le frère et la sœur furent en présence de Colomb, ils se firent descendre à terre par ceux qui les portaient et firent leur révérence au visiteur. Les trente femmes de Bohechio parurent ensuite; elles étaient très belles, nues, ne portant que la pudique ceinture de coton blanc ouvragé; leurs cheveux maintenus sur le front par un lien flottaient sur leurs épaules: chacune tenait à la main une branche de palmier. Elles marchaient en cadence au bruit des instruments et faisaient retentir l'air de leurs chants. C'est ainsi qu'elles s'avancèrent près de l'Adelantado en lui présentant leurs rameaux verts et en se prosternant à ses pieds. Trente-deux caciques tributaires s'inclinèrent de la même manière devant les autres Espagnols; et les arrivants furent conduits en cérémonie à la résidence de Bohechio, où étaient rassemblés les tribus de ces caciques; divers présents, du pain de maïs, du pain de yucca (manioc) et beaucoup d'*utias*, animal ressemblant assez au lapin dont j'ai déjà parlé. Il y avait en outre des poissons de diverses espèces, tous rôtis, parce que, sans

cette précaution, l'on n'aurait pu les conserver. Mais ce qui parut le plus étrange aux Espagnols parmi ces provisions, c'étaient certains reptiles que les anciennes relations nomment serpents et que les Indiens appelaient *iguana* (1). Ils avaient quatre pieds de long, diverses couleurs, des arpillons de la tête à la queue et des dents très aiguës, ce qui les rendaient effrayants à voir. Les naturels les réputaient le manger le meilleur, le plus délicat, en un mot un mets seigneurial.

Quand le soir fut arrivé, l'on servit une collation très belle et très copieuse d'aliments préparés de diverses manières.

L'Adelantado fut placé à une table séparée près du Cacique et de sa sœur Anacaona. Sur cette table était étendue une toile de coton de plusieurs couleurs; elle tombait jusqu'à terre. Les sièges des convives consistaient en des amas de feuilles d'arbres, rondes et de la largeur d'une palme et très odorantes. Les serviteurs, en apportant les viandes, remettaient aux convives des bouquets de ces feuilles pour s'essuyer les mains. L'absence de fourchettes en faisait surtout sentir la nécessité.

Anacaona entretenait avec son visiteur la conversation, et tout cela de la manière la plus aimable. Elle lui demandait, par exemple, pourquoi il avait laissé un si beau pays pour venir résider parmi des brutes comme ceux d'Haïti ?

(1) Il ne faut pas confondre l'*iguana* avec le caïman qu'on désigne encore en Amérique sous les noms de *jacare* ou de *crocodilo*, autrefois commun dans les grands fleuves des Antilles et qu'on mange encore malgré l'odeur musquée qui lui est propre. L'*iguana*, dont la classification est difficile, car il ressemble à la fois à un quadrupède et à un reptile, est une espèce de lézard inoffensif à crête et à goître. Malgré son aspect effrayant, il n'attaque jamais et se laisse prendre sur les arbres. Sa chair a le goût de celle du poulet, et ses œufs sont aussi très bons à manger.

Si l'Adelantado répondit avec sincérité, il dut perdre singulièrement dans l'esprit de son hôte.

La vue des iguanas avait répugné d'abord à don Bartholomé, mais Anacaona détacha un morceau de la queue et le lui présenta en l'invitant, par amour pour elle, de vouloir en goûter. Touché de sa gentillesse et voulant lui faire plaisir, il surmonta sa répugnance et commença à goûter ce mets étrange du bout des dents; et comme il ne lui déplut pas, il le mangea et le trouva si bon qu'il ne voulut plus que de l'iguana.

Il demanda comment on préparait cet animal? et il apprit qu'on en retirait soigneusement les entrailles et les intestins; qu'on enlevait les écailles aussi bien que possible, et qu'on mettait alors le corps dans un vase de terre d'une grandeur convenable et de la forme d'une conque (*à modo d'una conca*); qu'on y versait un peu d'eau avec du poivre; qu'on mettait le tout sur le feu, de manière à le faire bouillir lentement. Ce feu consistait en combustible de bois odorant qui ne fume pas; et, comme l'iguana est gras, il forme une sauce très épaisse et délicate. Anacaona lui dit encore que les œufs de cet animal sont d'un goût exquis et qu'ils conservent longtemps leur saveur.

Après le festin, le gouverneur et sa suite furent introduits dans une chambre à coucher où étaient placés des hamacs de corde de coton suspendus autour du local. Anacaona, avec une délicate attention que la femme a en pareils cas, avait eu soin de faire des guirlandes de diverses fleurs qui répandaient leurs parfums suaves. Le lendemain, on donna aux visiteurs le spectacle d'un simulacre de combat; et, dans la chaleur des évolutions, il y eut beaucoup d'Indiens blessés; quatre furent tués sur place. Il y aurait eu plus de victimes, sans les prières de Colomb et des Cas-

tillans (1) Ce qui fit que le Cacique ordonna de cesser cette lutte qui rappelle les joutes, les tournois de nos ancêtres, et, en petit, le camp de Châlons.

Ce fut, dans cette entrevue, que l'Adelantado demanda à Bohechio un tribut sur ceux de Xaragua. Le Cacique répondit que pourvu qu'on ne tirât point d'or de sa terre, il y consentait. Colomb répliqua que son intention n'était point de tirer de ses sujets ce qu'ils ne possédaient pas, mais seulement ce qui se recueillait dans son pays, ce dont le Cacique parut très satisfait : il lui dit que pour du coton et du cazabi, il lui en donnerait autant qu'il en voudrait ; et, aussitôt, il commanda que chacun semât le coton, parce qu'il voulait se rendre tributaire des rois de Castille. Ces conventions furent agréées.

Le Cacique et sa sœur voulurent reconduire les Espagnols à leur forteresse d'Isabelle, où les tributs devaient être apportés. Herrera dit que les trente-deux caciques dont il vient d'être question, avaient apporté tant de coton filé et en nature qu'on en avait rempli une grande habitation et l'on promit à Colomb de lui emplir aussi une maison de cazabi. Un navire vint prendre cette grande dépouille du Xaragua. Anacaona, curieuse de voir ce navire, décida son frère à être de la partie et accompagna l'Adelantado. Pendant le trajet, l'on fit une halte dans un village où Anacaona avait son trésor : il ne consistait ni en or, ni en argent, ni en pierreries, mais en vases de bois nécessaires aux usages domestiques : c'étaient des assiettes, des écuelles, des bassins d'un bois très noir, très brillant, merveilleusement ornés (*divinti*) de têtes d'animaux, de serpents, de fleurs, etc. Tous ces vases avaient été travaillés dans l'île *Guanaboa*, située au couchant d'Haïti.

(1) Pedro Martire, *Decades*, liv. II; Herrera, *Historia general*, liv. III.

L'artiste, pour les façonner, se servait de pierres tranchantes ramassées au bord des fleuves. Elle en donna plusieurs à don Bartholomé, ainsi que quatre grandes pelotes de coton filé très fin et de diverses couleurs pour faire de la toile. Outre ces détails, que nous devons à Pedro Martire, Herrera ajoute que dans ce mobilier se trouvaient des sièges si élégamment travaillés qu'on aurait dit qu'ils étaient recouverts de soie. On pourra aussi s'étonner qu'Anacaona eût donné une pelote de coton au chef Espagnol; mais la surprise disparaîtra ou sera plus grande encore quand on saura que chacune de ces pelotes était si lourde qu'il fallait toute la force d'un homme pour la soulever.

Le jour suivant, nos touristes arrivèrent dans un autre village faisant encore partie des états de Bohechio : il était situé sur le bord de la mer. Le gouverneur fit préparer son brigantin, mot espagnol qui me semble fort naïvement trouvé; et le Cacique, de son côté, fit venir deux canots bigarrés de plusieurs couleurs, l'un pour sa sœur et l'autre pour lui; mais Anacaona, qui ne détournait pas les yeux de Colomb, voulut monter sur son brigantin, où elle prit place seule. Sa suite alla dans le canot où elle avait refusé d'entrer. Ce fut alors que l'Adelantado eut l'idée de faire tirer toute son artillerie dont le mugissement s'étendit sur la mer et jusque dans les montagnes voisines, avec des nuages de fumée silonnés par le feu. Cette détonation soudaine effraya tant la jeune indienne qu'elle tomba dans les bras du gouverneur, comme si elle assistait à la destruction du monde.

Malgré l'assujettissement et la soumission des indigènes, les Espagnols continuèrent leurs violences, et déployèrent une cupidité dépassant toute croyance. Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de rappeler ces faits. J'en suis bien aise pour l'honneur de l'Europe; mais je répéterai ici

avec Herrera que C. Colomb avait envoyé, dans les états de Magua, commandés par le cacique Guarionex, deux moines, l'un le frère Romain, d'origine espagnole, et l'autre le frère Jean Bourguignon, pour prêcher le Christianisme. D'abord le Cacique montra beaucoup de zèle, apprit les *oremus* des catholiques; mais bientôt ce zèle se refroidit, parce que ses compatriotes lui faisaient remarquer que les chrétiens étaient méchants, qu'ils retenaient ses terres par la violence et qu'il était beaucoup plus sage de s'en débarrasser que d'apprendre leur religion. Les deux moines crurent prudent de s'esquiver en laissant leurs images sacrées dans le local qu'ils avaient construit. Quelques Indiens entrèrent dans cette chapelle, prirent ces images et allèrent les enterrer dans des terres ensemencées en disant : « Vos fruits viendront maintenant en abondance ». Ils agissaient ainsi peut-être avec plus de naïveté que de malice. Mais l'histoire nous apprend que Bartholomé Colomb, informé de ce qui avait eu lieu, fit rechercher ces Indiens et eut la cruauté de les faire brûler vifs ! Le champ où cette inhumation eut lieu, poursuit Herrera, était semé d'*axis* dont les racines ressemblent à des navets et à des raves; et il se trouva qu'au lieu où les images avaient été enfouies, il en sortit deux ou trois racines qui avaient la forme d'une croix, ce qu'on n'avait jamais vu auparavant. Aussi, on proclama la chose miraculeuse. Ce fut la mère de Guarionex qui déterra le miracle et le porta au capitaine Ojeda. L'historien espagnol, qui assaisonne sa narration de ces fruits sacrés, ajoute encore que les Indiens en ce temps-là étaient tellement soumis à leur cacique qu'il leur faisait croire ce qu'il voulait. Si la remarque est fondée, on pourrait l'étendre à bien d'autres qu'aux Indiens; mais ce qu'on n'a jamais vu, c'est que ceux-ci eussent eu à souffrir le feu du bûcher ou les tortures pour croire les dogmes que les Caciques leur enseignaient.

En 1497, la province de *Magua* se révolta contre Guarionex, non point parce qu'il était cruel, puisque c'était un homme d'un caractère infiniment doux et pacifique, mais afin de l'obliger à se mettre à la tête du pays pour secouer le joug des Espagnols devenu intolérable. On lui signifiait qu'en cas de refus, on se donnerait à un autre cacique. Don Bartholomé était alors aux mines de Cibao, dans la Vega Real. Les Indiens de ce territoire payaient exactement le tribut; mais ils eurent bientôt sur les bras et à leur charge une foule d'Espagnols parasites qui s'étaient installés dans leurs maisons où ils se signalaient par un énorme appétit. Telles furent encore les plaintes qu'on adressait à Guarionex, en le pressant vivement de prendre un parti. Celui-ci ne pouvait se dissimuler la gravité de la situation; mais, d'un autre côté, il voyait que les moyens stratégiques de ces chrétiens étaient fort supérieurs aux siens : la légèreté de leurs chevaux dans la manœuvre, la défaite de Caonabo encore si récente, tout cela l'empêchait de se résoudre à faire la guerre. Enfin, se voyant sur le point d'être abandonné, il consentit aux hostilités. Il y a des traîtres partout, mais quoiqu'ils fussent très rares dans les Antilles, il s'en trouva un à Haïti. Celui-ci consentit à se rendre près de don Bartholomé pour l'avertir des préparatifs : il feignait d'être muet et boiteux et, dans un bâton creux sur lequel il s'appuyait, il portait une lettre contenant le détail de ce qui se passait. Colomb, ainsi informé du mouvement des Indiens, rassembla ses soldats et vint à l'improviste attaquer 15,000 Indiens qui s'avançaient sous les ordres de Guarionex. Il les surprit vers minuit; car ceux-ci avaient l'habitude de ne combattre que le jour. Guarionex et beaucoup d'entr'eux furent faits prisonniers. Le chef des Espagnols fit massacrer ceux qui avaient provoqué la révolte et conduire le Cacique à la Conception. Ce fut alors que celui-ci, qui avait été sur

le point d'être abandonné, vit le spectacle touchant de l'affection que lui portaient ses sujets : Au nombre de plus de 5,000, ils le suivirent en faisant de grands cris, pour qu'on le leur rendit. Don Bartholomé eut peut-être un remords ; peut-être craignait-il aussi l'union de ces Indiens : il mit Guarionex et les autres caciques en liberté. Cette mesure apaisa et consola les populations. Les Espagnols toutefois ne furent pas plus modérés qu'auparavant, et ils poussèrent leurs excès si loin que Guarionex et les siens se réfugièrent dans les montagnes, loin de la forteresse et de la localité où habitait l'ennemi. Les *Ciguayos* (1), dont Mayobanex était le cacique, accueillirent les fugitifs avec un honorable empressement. Guarionex lui porta des présents consistant en produits dont les montagnards manquaient principalement, et il apprit à son hôte combien son peuple avait été maltraité par les Chrétiens, sans avoir pu obtenir par ses bons procédés qu'ils le laissassent vivre en repos ; que, dans cette position douloureuse, il venait implorer sa protection pour les défendre contre des hommes aussi méchants. Mayobanex lui fit mille caresses et lui promit de le défendre (2). De son côté, don Bartholomé faisait rechercher la retraite de Guarionex ; mais quoique les Indiens ne voulussent pas trahir le secret, l'Adelantado ne laissa pas d'apprendre ce qu'il voulait savoir ; et, au lieu de laisser tranquille ce bon et inoffensif cacique dont il avait envahi les possessions, il se mit à sa poursuite, malgré les montagnes ardues et pour ainsi dire inaccessibles qu'il lui fallut traverser. Ce fut alors qu'il apprit qu'une armée d'Indiens l'attendait aux environs pour le combattre.

(1) Dans le cap Gabron, on croit qu'ils étaient Caraïbes d'origine, parce qu'ils mangeaient les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre, dit Pedro Martire (dans ses *Décades*, p. 11 v°). Ces Indiens montagnards portaient les cheveux longs jusqu'à la ceinture et avaient la réputation d'être braves et vaillants. Herrera, (*Historia General*, liv. III).

(2) Don Pedro Martire, *Décades*, p. 11 v°.

Effectivement quand les Espagnols se trouvèrent devant eux, ils leur lancèrent leurs flèches et disparurent dans les montagnes où la cavalerie de l'Adelantado se mit à les poursuivre. Les chrétiens furent aussi informés que la résidence de Mayobanex était située à une distance de quatre lieues et qu'il y avait réuni un grand nombre d'hommes pour combattre.

Avant d'en venir à une bataille aussi sérieuse que celle qui semblait se préparer, Bartholomé envoya un de ses prisonniers vers Mayobanex, pour lui dire qu'il ne venait point lui faire la guerre, mais pour lui réclamer Guarionex. Il ajoutait que s'il voulait le lui livrer, il vivrait en bonne intelligence avec les Ciguayos, mais que, dans le cas contraire, il les détruirait.

— Va dire aux chrétiens, répondit Mayobanex au messenger, que Guarionex est un homme qui n'a jamais fait de mal à personne, mais qu'ils sont des usurpateurs éhontés des terres d'autrui, que je ne me soucie point de leur amitié, et que je leur préfère de beaucoup les Indiens qui sont venus me demander un abri contre leur férocité; que je ne serai jamais assez lâche pour leur livrer un cacique malheureux et mon ami.

L'Adelantado, homme sans cœur, au lieu d'applaudir à ces nobles paroles, ravagea comme un brigand les terres de Mayobanex et lui fit dire qu'il le priait de croire qu'il n'avait nul motif de faire des hostilités contre lui et qu'il lui envoyait une personne de confiance pour faire un traité de paix.

Mayobanex envoya alors vers les chrétiens trois Indiens pour faire ce traité; mais l'Adelantado persista à demander que Guarionex lui fut livré et ajouta que ce cacique s'était soustrait aux Espagnols et n'avait pas voulu payer les tributs dûs au roi de Castille; et que si ce fugitif lui était remis entre les mains, il y aurait entre les chrétiens et les Indiens paix et amitié.

Mayobanex donna connaissance à ses gens de ces pourparlers; ils lui conseillèrent de livrer le Cacique pour ne pas attirer la guerre sur le territoire.

— Je ne le livrerai pourtant pas à ses ennemis, répliqua Mayobanex, car c'est un homme que j'ai pris sous ma protection.

Puis il fit appeler Guarionex : ils pleurèrent en s'embrassant ; le généreux protecteur le consola et lui déclara de nouveau qu'il le défendrait quand bien même il devrait perdre ses états.

Après cette promesse, il envoya des éclaireurs et des gardes pour défendre les passages de la montagne avec ordre de tuer tous ceux qui se présenteraient pour les forcer. Mais Mayobanex fut abandonné et laissé seul avec ceux qu'il voulait défendre ; car les Ciguayos disaient que Guarionex était la cause des malheurs qui allaient fondre sur eux, et ils résolurent de le livrer aux chrétiens. Guarionex, averti de ces dispositions, se sauva dans les montagnes.

De son côté, Bartholomé allait de village en village avec une escorte de trente hommes pour découvrir les deux malheureux caciques. Il rencontra un jour deux Indiens qui allaient chercher des aliments pour Mayobanex ; et quoiqu'ils ne voulussent point révéler le lieu où il était, il leur fallut bien, sous les douleurs de la torture, faire des révélations. Alors douze Castellans s'offrirent d'aller s'en saisir. Pour mieux jouer ce triste rôle, ils se dépouillèrent, se peignirent le corps comme faisaient les naturels et arrivèrent ainsi dans le lieu où se trouvait Mayobanex, sa femme et ses enfants. Les Castellans mirent aussitôt la main à l'épée que chacun avait enveloppée dans des feuilles de palmier, prirent le Cacique et sa famille et les conduisirent auprès du forban des Espagnols. Il y avait parmi ces pri-

sonniers une des nièces ou filles de Mayobanex : elle était extrêmement belle et avait été donnée en mariage à l'un des chefs des Ciguayos. A cette douloureuse nouvelle, le mari, les larmes aux yeux, alla prier Colomb, de lui rendre sa femme, ce que celui-ci fit avec grâce, dit la relation espagnole (1). L'Indien, plus généreux encore que le singe de Scipion, vint bientôt le trouver avec quatre ou cinq cents Indiens ses subordonnés. Ils avaient à la main des *coas* ou bâtons brûlés, qu'il lui présenta en le priant de désigner un emplacement où il désirait semer du blé, afin que le sol fut labouré convenablement. Bartholomé marqua le lieu, et les Indiens avec leurs *coas*, dont ils se servaient comme de bèches, labourèrent le champ et firent un travail qui eut bien valu alors 30,000 écus. C'est ainsi que les Indiens savaient reconnaître l'hypocrite générosité de leurs spoliateurs.

Les Ciguayos, espérant obtenir aussi la liberté de leur noble Cacique, se présentèrent devant l'Adelantado en grand nombre. Tous lui apportaient des présents : il donna la liberté à la femme et aux enfants de Mayobanex qu'il retint prisonnier; et certes jamais Espagnol n'égala la magnanimité de celui-ci.

Guarionex souffrait beaucoup dans le lieu où il s'était soustrait aux recherches des chrétiens. Un jour qu'il en sortit pour aller se procurer des aliments, il fut aperçu des Ciguayos qui en informèrent le chef espagnol. Celui-ci le fit prendre et conduire à la Conception.

Pendant ces événements, Alonso Niño annonçait à la cour de Cadix, l'envoi d'une grande quantité d'or; c'était le fruit de l'habileté européenne. Mais il se trouva que l'or annoncé ne fut pas délivré et que

(1) Herrera, *Historia General*, liv. III.

quantité d'esclaves, pris parmi les naturels, lui fut substitué. Les rois catholiques furent très mécontents ; et cette particularité discrédita singulièrement les affaires des Indes. Néanmoins l'amiral fut nommé Duc, et on lui assigna une bonne part dans tout ce qu'il recueillerait dans ses extorsions aux Antilles. Le tout lui fut concédé sous forme authentique par leurs Altesses (1).

(1) Herrera, *Historia General*, liv. III.



CHAPITRE SEPTIÈME.

TROISIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB, SES DÉCOUVERTES PENDANT LE TRAJET.

Ce fut pendant la navigation entreprise en 1498, que C. Colomb découvrit l'île qu'il appela *Trinidad*, parce qu'il avait fait vœu de donner ce nom à la première qu'il découvrirait durant son troisième voyage. Le 1^{er} août, il parcourut la côte de cette île vers le ponant. Il y remarqua d'abord des traces de pas humains, des instruments de pêche et des habitations. Le Cacique de l'endroit l'aborda avec bienveillance; et, ôtant d'une main la couronne d'or dont il était coiffé, prit de l'autre la toque de velours qui était sur la tête de l'amiral et s'en couvrit. Il opéra cette substitution à la satisfaction réciproque. Le même jour, un grand canot, venant de l'Orient et contenant vingt-quatre hommes, approcha de la flotille espagnole où C. Colomb, pour l'attirer, fit battre du tambourin et jouer de la flûte; mais ceux de ce canot crurent que cette musique était le signal d'un combat, de sorte qu'ils saisirent leurs boucliers et tirèrent quantité de flèches sur les vaisseaux. Ces Indiens étaient des jeunes gens de bonne mine, plus blancs que ceux qui avaient été remarqués précédemment. Ils portaient les cheveux longs, unis et coupés selon la mode des Castellans. Leurs têtes étaient entortillées d'une étoffe de coton de différentes couleurs, et une autre draperie semblable leur servait de ceinture.

Entre la Trinité et la terre ferme, le mouvement impétueux des eaux, formé d'un côté par le fleuve *Yuyapari* et de l'autre par la mer qui semble le repousser, rendit périlleuse la navigation de l'amiral qui nomma ce golfe *Boca del Drago*. Ce fleuve d'eau douce abondante exalta singulièrement son imagination. Il se croyait en Asie, lorsqu'il arriva tout d'abord à Cuba, comme on l'a vu : cette fois il se crut à peu de distance du Paradis terrestre !.. L'on ne s'étonnera pas de cette nouvelle hallucination, car les croyances bibliques égaraient généralement tous les esprits. De plus, ce spectacle merveilleux, la douceur de la température, la beauté des arbres, l'aménité, la blancheur, la stature si belle des populations qu'il trouva sur ce point, tout contribuait à égarer quelque peu sa raison.

Ce fut dans ce même trajet qu'un canot contenant cinq Indiens et plusieurs femmes fut aperçu par le pilote qui leur fit signe d'approcher. Ils y consentirent ; mais le canot fut renversé, de sorte que ces Indiens se mirent aussitôt à la nage, selon leur coutume pour le remettre à flot. Le pilote en prit quatre qu'il conduisit à l'amiral : ils étaient de la même couleur que les autres naturels des Antilles. Leurs cheveux étaient fort longs, quelques-uns cependant les avaient courts, mais il n'y en avait aucun qui fût tondu comme ceux de Haïti : ils avaient le corps fort bien proportionné, le membre viril attaché et couvert ; mais les femmes étaient toutes nues. L'amiral, selon son système de captation calculée, leur distribua quelques bagatelles, des sonnettes, des grains de chapelet, et les renvoya. Ceux-ci servirent d'appâts aux autres : ils arrivèrent bientôt en foule apportant des boucliers, des arcs et des flèches empoisonnées. Ils apportèrent aussi du pain, de l'eau et une boisson fermentée de la couleur du vin. Avant d'entrer dans les barques espagnoles, ils les flairaient et flairaient également les hommes.

Le mercredi suivant, les indigènes se présentèrent en grand nombre : ils apportaient du pain de maïs, un breuvage blanc comme du lait, ayant la saveur du vin et une autre boisson faite avec des fruits et du maïs. Herrera, qui me fournit ces détails, ne fait malheureusement pas connaître de quoi était composée cette boisson blanche comme du lait ; ce qui me paraît regrettable, car jusqu'à présent, je n'ai rien vu d'analogue dans les Antilles.

Ces Indiens, comme ceux dont il a été parlé précédemment, pensaient que les Espagnols étaient descendus du ciel ; et c'est pour ce motif qu'ils les appelaient *Turey* « Ciel ». Ils trouvaient aux Chrétiens une odeur qui leur plaisait beaucoup ; et c'est sans doute sous l'influence de cette sensation qu'en abordant ils les flairaient ; ce qu'ils faisaient d'ailleurs à l'égard de tout ce que ceux-ci leur donnaient. Ils leur apportaient, en retour, indépendamment des objets déjà mentionnés, des tissus de coton de diverses couleurs, fort bien travaillés.

Le lendemain, l'amiral fit voile vers la *Punta de l'Aguya*, où il découvrit des terres très peuplées, très belles et notamment celles qu'il appela *Los Jardines*. Il y vit beaucoup d'habitations et s'en étant avancé, une multitude d'Indiens accoururent : ils avaient encore des étoffes d'un très beau travail autour de la tête et d'autres dont ils se couvraient les parties sexuelles. Ils portaient autour du cou des feuilles d'or, ce qui ne manqua pas d'attirer l'attention de Colomb qui en prit bonne note et alla aux informations. Mais comme il était éloigné d'Haïti de plus de trois cents lieues et que les provisions diminuaient considérablement, il fit un court séjour sur ces parages séduisants, dont les maisons étaient fort bien bâties et les peuples avancés en civilisation.

En cotoyant Los Jardines, il vit encore venir à lui une quantité de

canots grands et petits. Les naturels, qui y étaient montés, portaient tous au cou des pièces d'or de la grandeur d'un fer à cheval, et malgré le cas qu'ils en faisaient, ils ne firent aucune difficulté de les livrer aux Espagnols pour leurs mauvaises sonnettes : encore n'y en eut-il pas pour tout le monde. L'or étant l'objet principal de la préoccupation des Espagnols, ils l'attiraient toujours soigneusement à eux : les canots leur en apportaient de tous côtés. Les Indiens de ces parages, coiffés de mouchoirs de coton, les cheveux coupés, ne manquaient pas d'intérêt. Les femmes portaient souvent aux bras des perles fines. Ce luxe fit singulièrement ouvrir les yeux aux Castillans. L'amiral leur demanda d'où elles tiraient toutes ces perles, ce qu'elles indiquèrent sans difficulté. Il y envoya des barques : les marins n'avaient pas cependant l'intention de prendre terre ; mais deux indigènes qui paraissaient d'un rang supérieur les firent aborder et les conduisirent au milieu de leurs compatriotes dans une grande habitation où on les traita splendidement. On leur donna du pain et des fruits de plusieurs espèces et, pour boisson, cette liqueur blanche dont il a été question plus haut, ainsi qu'une liqueur rouge d'un goût excellent. Tandis que les visiteurs buvaient et mangeaient, les Indiens se tenaient en contemplation d'un côté et les femmes de l'autre. Cette collation avait été servie par le plus âgé des deux Indiens. Quand elle fut achevée, le plus jeune, peut-être son fils, les conduisit chez lui et leur servit une seconde collation. La scène, où se passait cette aimable réception, était située près de la ligne équinoxiale dans l'endroit que C. Colomb désigne sous le nom de *Paria* (Isla Santa) qu'il prit d'abord pour une île et qui était située sur la côte de la terre ferme.

Après avoir longé plusieurs petites îles, il en découvrit une grande qui attira principalement son attention : il l'appela *la Margarita*. Dans le voisi-

nage, est située l'île de *Cubagua* où l'on pêchait des perles, et l'île *Cochem* qui veut dire « venaison », sans doute parce que les Indiens y allaient chasser.



CHAPITRE HUITIÈME.

RETOUR DE CHRISTOPHE COLOMB A HAITI. — SA RIVALITÉ AVEC OJEDA ET AMERIC VESPUCE. — SA DISGRACE. — SA RENTRÉE EN FAVEUR A LA COUR. — NOUVEAUX DÉTAILS ETHNOGRAPHIQUES.

Nous avons vu comment les malheureux Indiens avaient été récompensés de l'accueil qu'ils avaient fait à leurs ingrats accapareurs, et comment ils avaient été subjugués contre toutes les lois de la morale, de l'équité et de l'honneur. Les Espagnols même étaient divisés. Plusieurs trouvaient plus avantageux de travailler pour eux que d'enrichir les rois de Castille auxquels C. Colomb avait dit qu'il leur enverrait quarante millions de la seule île d'Haïti : cela explique la manière dont les impôts s'y levaient, et les cargaisons de ces malheureux naturels qu'on envoyait en Espagne pour y être vendus comme les nègres de la Guinée. Mais déjà l'état de violence organisé par les spoliateurs s'appesantissait sur eux ; ils étaient aux prises les uns les autres. C. Colomb dut alors ouvrir les yeux. Mais le mal était devenu irréparable. Cependant il écrit en 1499 à leurs Altesses pour leur demander un administrateur de la justice, un intendant des Finances et un trésorier chargé de recueillir ce qu'il appelait les revenus royaux. Il expose qu'il est déjà vieux et prie les rois catholiques de lui envoyer Diego Colomb, son fils, pour l'assister.

Les aventuriers d'Haïti s'étaient implantés les uns dans le Xaragua, les autres dans les états de Bonaò, nom d'une ville qui prit alors naissance ; d'autres s'établirent dans la Vega. L'amiral dut leur faire ces concessions. Tel est un chef de voleurs : il faut bien qu'il fasse la part de ceux qui l'aident à dépouiller les voyageurs.

Les Antilles, plus que jamais, attiraient alors les yeux de l'avidè Espagne qui avait obtenu le monopole du Nouveau-Monde concédé par le pape qui n'y avait aucun droit, mais que l'ignorance et la superstition publique lui attribuaient. Alonso de Ojeda, ébloui par l'or, par les perles, par les échantillons de la dépouille des indigènes, demanda la permission d'aller à la découverte de la terre-ferme. Elle lui fut octroyée d'autant plus facilement qu'il avait sa place à la cour ; qu'il avait accompagné Colomb à son second voyage, et que sa hardiesse avait eu des succès comme nous l'avons vu. Il y avait eu rupture entre l'amiral et lui, on ne sait pas bien pour quel motif. Toujours est-il qu'Ojeda, revenu en Espagne, y trouva l'évêque de Badajoz, son protecteur, fort mal disposé pour la tribu des Colomb. Ce prélat, qu'on pourrait nommer le ministre des Indes, parce qu'il était chargé de faire exécuter tous les ordres qui regardaient les nouvelles colonies, communiqua à son favori les plans et les mémoires de l'amiral dont les promesses brillantes, malgré les dépouilles opérées sur les Indiens avec tant d'ardeur, étaient loin de s'être réalisées. Aussi Ferdinand, naturellement ombrageux, avait-il conçu des soupçons défavorables sur la conduite de l'illustre découvreur. Ce fut dans cette circonstance que, favorisé par cet évêque, Ojeda trouva des fonds dans Séville, pour armer quatre vaisseaux. Il prit, pour premier pilote, Juan de la Cosa, marin expérimenté, élève de l'amiral, qu'il avait accompagné dans ses premiers voyages. Parmi les

armateurs, il y en eut un qui voulut accompagner Ojeda : ce fut *Amerigo Vespucci*, qui s'est un peu trop paré des plumes du geai, comme l'étude attentive des événements l'a démontré (1). Ils partirent le 20 mai 1499, et prirent la route du ponant, puis tournèrent au sud et virent la terre après une navigation de vingt-sept jours. Les naturels à l'approche des vaisseaux accoururent : ils étaient tout nus et parurent d'abord émerveillés en voyant les Européens ; mais, après ce premier effet de stupéfaction, ils prirent la fuite dans les montagnes. La flotille longea la côte où les Indiens quoique méfiants vinrent de tous côtés pour voir un spectacle aussi nouveau pour eux. Un matin, le rivage se trouva tout couvert d'Indiens et de femmes portant leurs enfants dans les bras. Ils étaient attirés pareillement pour contempler ces étrangers qui leur paraissaient si extraordinaires. Bientôt, ils furent si bien rassurés qu'on les vit nager autour des embarcations espagnoles. Je ne dirai rien ici sur leur aspect physique, puisqu'il était le même que ceux des autres insulaires des Antilles. Il me suffira de faire remarquer qu'ils étaient Caraïbes, bons guerriers, qu'ils amenaient leurs femmes dans leurs expéditions pour leur préparer à boire et à manger. Cependant Herrera ajoute qu'ils n'avaient aucun chef pour les conduire à la guerre, ce que j'ai peine à croire, mais qu'ils s'animaient les uns les autres contre leurs ennemis. L'historien Espagnol prétend encore que le sujet de leurs guerres était de combattre ceux qui parlaient une langue différente de la leur. Il est plus naturel de voir dans ce grand mouvement qui semblait partager les Antilles en deux camps, une rivalité qui portait les uns à défendre leurs possessions, et les autres à les en expulser.

(1) Voy. Herrera, *Historia General*, liv. iv, ch. 1^{er}.

Ojeda navigua entre l'île de la Trinité et la côte de Paria. Cette navigation signale des faits ethnographiques assez curieux que je vais reproduire. Les indigènes de cette côte avaient un langage différent de celui des Indiens dont j'ai parlé jusqu'ici; mais ils étaient tout aussi craintifs, car, en voyant les Espagnols aborder chez eux, plus de quatre mille venus sur le rivage prirent la fuite dans les montagnes. Les chrétiens entrèrent dans les cabanes et y trouvèrent de tous côtés des feux allumés sur lesquels rôtissait du poisson. Ils y remarquèrent une queue qu'ils considérèrent comme un serpent, ainsi que cela s'était vu précédemment chez le cacique Bohechio, dans l'île d'Haïti. Le pain de ces indigènes était fait avec du poisson bouilli, puis pétri et cuit sur la braise. Les Espagnols trouvèrent en outre des viandes cuites avec des herbes et des fruits; mais comme ils ne touchèrent à rien et qu'ils eurent soin au contraire de laisser dans ces cabanes quelques bagatelles, les Indiens prirent confiance et la conversation s'engagea : ils prièrent même les visiteurs avec instance de venir dans leurs habitations qu'il ne faut pas confondre avec les cabanes de pêcheurs dont il vient d'être question. Ojeda envoya avec eux vingt-trois hommes bien armés qui, quoique n'entendant pas la langue des naturels n'en furent pas moins bien traités. C'était une joie générale à laquelle la danse, les chansons donnèrent de l'entrain. Les viandes, les aliments de toute nature furent prodigués : ces bonnes gens offraient même à leurs convives leurs femmes avec une telle insistance que ceux-ci eurent bien de la peine à résister à tant de générosité. Ceci se passa dans un village situé à trois lieues du port où étaient les vaisseaux. L'empressement des villages environnants ne fut pas moindre. Les habitants accouraient en foule autour des étrangers avec autant d'étonnement que d'admiration, et les vieillards et les principaux d'entr'eux les priaient de venir

recevoir chez eux les témoignages de la sympathie qu'ils inspiraient. Après avoir été fêtés partout, les Espagnols rejoignirent leurs vaisseaux vers lesquels une multitude d'hommes et de femmes les accompagnaient. Si l'un de ces Espagnols semblait fatigué par la marche, ils le portaient dans un hamac. Si l'on arrivait à une rivière guéable, il n'y avait pas un Indien qui ne fut heureux d'avoir un chrétien sur ses épaules, et ceux qui obtenaient cette faveur en paraissaient très fiers.

Sur ces entrefaites, les aventuriers augmentaient chaque jour en Espagne et portaient envie à ceux qui avaient eu le privilège d'être envoyés aux découvertes : un certain *Pero Alonso Niño*, déjà nommé, et *Christophoro Guerra* obtinrent, suivant certaines restrictions de pénétrer également dans le Nouveau-Monde et vinrent aussi à la terre de Paria qu'Ojeda venait de quitter ; de là, ils passèrent dans le golfe que celui-ci avait nommé *Las Perlas*, formant l'île de la Marguerite et, après avoir recueilli beaucoup de perles, ils arrivèrent au village de *Cumana*, peuplé d'Indiens nus et portant un cordon à la ceinture, auquel était attachée unealebasse destinée à renfermer le membre de la génération. Les Indiens de la localité visitaient les navires sans manifester la moindre crainte : ils avaient au cou des colliers de perles et d'autres perles pendues au nez et aux oreilles.

Pendant qu'on explorait ainsi les Antilles, les intrigues et les accusations contre l'amiral continuaient à la cour d'Espagne où l'on décida, en 1500, qu'il serait destitué et remplacé par *Francisco de Bovadilla*. De son côté, la Reine ordonna que les esclaves que Colomb avaient amenés seraient renvoyés à Haïti.

La disgrâce de Colomb, en bonne conscience, il la méritait un peu. Nous avons vu, en effet, que, malgré son caractère d'apparente équité, il ne

s'était pas fait faute de commettre des infamies. Tandis que son triste successeur s'avancait, le découvreur et l'Adelantado, son frère, s'occupaient à faire pendre les Espagnols mécontents ou révoltés : toutefois on avait eu soin de leur donner un prêtre pour les confesser. Il voulait arriver à contraindre les Indiens à payer les tributs extraordinaires auxquels ils étaient taxés pour suppléer aux frais que les rois catholiques faisaient pour leur assujettissement. La persécution ne se bornait point à tout ce que le lecteur a vu plus haut.

L'amiral avait le projet de réunir les indigènes d'Haïti et de les contraindre à habiter de grands villages au lieu de les laisser disséminés dans leurs habitations séparées. C'était un moyen de rassembler les victimes pour mieux les exploiter ; ce que l'amiral n'avouait pas, puisqu'il disait que c'était pour les instruire dans la foi catholique. Il voyait, dans toutes ces combinaisons, que les rentes royales s'élevaient à plus de 60,000,000. Il avait aussi le projet de bâtir une forteresse sur la terre de Paria. Voilà où en étaient les choses et les projets, lorsque, le 23 août 1500, l'on aperçut les deux caravelles de Bovadilla. Imaginez-vous le coup qui dût frapper Colomb, quand celui-ci lui signifia les provisions royales. Je ne parlerai ici ni de la fuite de l'illustre révoqué, ni de celle de son frère Bartholomé, ni de leur arrestation. Qu'il me suffise de dire qu'ils furent dirigés sur l'Espagne.

Bovadilla, pour payer sa bienvenue, souscrivit à l'avidité de ses nouveaux subordonnés, en les autorisant à fouler et à opprimer les indigènes. Mais quoique leurs souffrances fussent très grandes sous le successeur de Colomb, elles devinrent bien pires encore sous le troisième gouverneur *Nicolas de Ovando*, nommé en 1501. Il amena avec lui deux mille aventuriers, des religieux de l'ordre de Saint-François, et débarqua à Haïti le 15 avril 1502.

L'amiral plaïda sa cause devant les rois catholiques et fut confirmé dans ses anciens privilèges. Il put reprendre alors le cours de ses découvertes; ce qui constitue la période de son quatrième voyage aux Antilles, dont je parlerai au chapitre suivant. Vers ce même temps, une flotte chargée de la dépouille d'Haïti partit pour l'Espagne avec le cacique Guarionex, Bovadilla et autres qui furent engloutis pendant la traversée.

D'après les nouveaux traités, les aventuriers que la Castille vomissait à Haïti devaient donner aux rois catholiques la moitié de l'or qu'ils recueilleraient. Cette part du roi parut ensuite trop considérable : elle fut réduite au cinquième. Alors les exploitants ne perdirent pas un instant : tous les moyens leurs paraissaient bons ; ils traînaient les insulaires aux mines et les faisaient périr à la tâche.

En 1502, la population des indigènes était déjà considérablement diminuée; et cependant il n'y avait encore que dix ans que cette île était tombée au pouvoir des envahisseurs. Cette décroissance les préoccupa peu d'abord; et leurs excès furent poussés si loin que les naturels si doux, si hospitaliers, si généreux et si pacifiques se virent contraints à se révolter. Quelques détails sont ici nécessaires.

Entre ceux de la petite île de *Saona*, dont il a été question, et les Espagnols, des relations s'étaient établies. Quand ceux-ci leur envoyaient demander du pain de cazaby, ils s'empressaient d'en donner. Leur Cacique, une baguette à la main, excitait l'activité des siens pour transporter ces provisions dans la barque de la caravelle espagnole. Un Castillan tenait avec lui un chien enchaîné. Cet animal, excité à son tour par les mouvements du Cacique, chercha à s'élaner sur lui. Le Castillan dit à un de ses compagnons : « Qu'arriverait-il, si nous lâchions ce chien ? »

L'Espagnol ainsi interrogé, anima le chien en lui criant : « Tomalo ! » Le dogue furieux, comprenant cet ordre cruel, s'élança alors avec force, entraîna sa chaîne, se jeta sur le Cacique, le mordit au ventre et lui fit sortir les intestins. La victime fut dévorée.

La nouvelle de cette action atroce parvint à la connaissance de *Cotubanama*, cacique de la province de Higuey. Ce fut le signal du soulèvement de tous les Indiens de sa domination. Ovando, instruit de ce qui se passait, envoya *Juan de Esquibal* avec des troupes ; mais celui-ci trouva la résistance organisée. Le combat fut d'abord douteux. Pendant la lutte, un cavalier castillan nommé *Valdenebro* s'élança sur un Indien qui lui décocha une flèche ; mais le chrétien lui passa sa lance au travers du corps. L'Indien retira le fer de sa blessure et saisit la bride du cheval. *Valdenebro* tira aussitôt son épée et la plongea dans le corps de son adversaire. Celui-ci la lui arracha des mains par la garde, dont la lame n'avait pas été retirée de la blessure. *Valdenebro* alors tira son poignard et en perça l'héroïque Indien qui encore le lui arracha des mains, de sorte que le Castillan fut complètement désarmé. Un autre Castillan eut la lâcheté de venir porter un nouveau coup de lance à ce blessé qui ne devait plus avoir forme humaine. Néanmoins l'intrépide Indien se saisit encore de cette lance et du poignard de ce nouveau meurtrier ; de sorte que tous deux furent désarmés. Mais malgré tant de bravoure, la lutte n'était point égale. Les indigènes dispersés se réfugièrent dans leurs montagnes. Les Castillans se mirent à leur poursuite, puis passèrent à l'île de la *Saona*, où ils recommencèrent le massacre. C'est ainsi que cette petite île qui était le grenier des colons d'Haïti demeura déserte. Enfin, les habitants de *Higuey* demandèrent la paix que Jean d'Esquival leur accorda sous condition qu'ils feraient des labours de

terre, et qu'ils les ensemenceraient de maïs dont la récolte appartiendrait au roi. Plusieurs caciques vinrent visiter Esquibel. Parmi eux, se trouvait *Cotubanama* qui, séduit de la bienveillance du général espagnol, se fit toujours appeler *Juan de Esquibel*; car il était d'usage parmi les insulaires des Antilles de prendre le nom de ceux qu'ils estimaient. C'est ce que nous verrons plus loin, en traitant particulièrement de leurs mœurs et coutumes. Les Indiens qui faisaient entr'eux ces échanges de noms se qualifiaient de *guatïaos*.

CHAPITRE NEUVIÈME.

QUATRIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB DANS LES ANTILLES.

Nous avons vu que l'amiral était rentré en grâce et qu'il s'était rembarqué pour continuer ses découvertes. Revenu dans la mer des Antilles, il crut être sur la trace du grand Khan, selon l'hallucination qui le poursuivait encore en 1502. Ce qui cette fois l'entretenait dans cette singulière erreur, c'est qu'il découvrit près de l'île que les naturels nommait *Guanaja* (1), un grand canot de huit pieds de large, rempli de couvertures de coton bariolées de diverses couleurs, des épées de bois avec un fourreau, des rasoirs de pierre éclatée, de petites haches de cuivre pour couper du bois, des sonnettes, des médaillons, des creusets pour faire le cuivre et des amandes de cacao. Il est à présumer que ce canot venait du Yucatan. Tout cela cependant n'avait encore été pour rien dans les méprises de l'amiral ; mais il y avait dans ce canot vingt-cinq hommes nus qui semblaient honteux de leur nudité, et les femmes qui étaient parmi eux n'étaient pas moins embarrassées à la vue des Chrétiens.

Un vieillard que l'amiral retint prisonnier, parce qu'il lui paraissait

(1) Cette île, qui fait partie d'un archipel désigné sous le même nom, a été découverte par Chr. Colomb le 30 juillet 1502 ; elle est située à 80 kilomètres de la terre ferme. (Voy. la monographie consacrée aux *Guanaja*, par M. Malte-Brun, dans la *Revue orientale et américaine*, 1^{re} série, t, II, p. 137).

intelligent et qu'il espérait en obtenir des renseignements utiles, interrogé en voyant de l'or mis sous ses yeux, indiqua la direction du Levant en faisant entendre par des gestes qu'il y en avait en abondance par là. Or les couvertures et les ouvrages peints qu'il avait vus sur le canot persuadaient à Colomb qu'en se dirigeant vers l'Orient, il devait nécessairement arriver à obtenir des renseignements sur la situation de *Catayo* et du grand Khan. Le vieillard, — du moins l'amiral crut le comprendre ainsi, — lui disait que dans les endroits qu'il indiquait de la main, les terres étaient si riches en or, que les populations en portaient des couronnes sur leur tête, des bracelets aux bras et aux pieds; que les tables, les coffres étaient incrustés du même métal et que les étoffes qui servaient aux femmes, en étaient toutes tissées. L'amiral, sur ces indications, quitta la route du ponant, ce qui l'empêcha de découvrir le Yucatan, et, se dirigea vers l'Orient. Il y vit une langue de terre qu'il nomma *Casinas*, parce qu'il y remarqua des arbres portant un fruit que les habitants nommaient ainsi. Les indigènes des environs portaient des espèces de jaquettes de couleur, sans manches, de la forme d'une chemise courte qui ne descendait qu'au nombril, et un bandeau ou pagne qui cachait les marques de leur sexe. Ils accoururent en grand nombre apportant aux Espagnols du maïs, des poules, de la venaison, du poisson, des fruits, diverses espèces de pois et de fèves. Ils n'avaient pas le front large comme ceux des autres îles dont il a été question plus haut. Quelques-uns allaient tout nus, d'autres se couvraient seulement le membre de la génération. Les plus distingués d'entr'eux portaient sur la tête des bonnets de coton blanc et rouge; d'autres avaient sur le front un toupet de cheveux. Quand ils se paraient pour la célébration de quelque fête, les uns se noircissaient le visage, les autres se le peignaient

en rouge, ou s'y faisaient des raies de plusieurs couleurs. Il y en avait qui ne se peignaient que les lèvres et les narines, ou s'entouraient les yeux d'un noir fort intense. Christophe Colomb remarqua le long de cette côte des Indiens qui avaient les oreilles percées de trous si grands qu'on eût pu y faire passer un œuf. C'est pour cette particularité qu'il nomma cette côte *Costa de Oreja*.

Continuant sa navigation, il arriva le 12 septembre à un cap qu'il nomma *Gratias a Dios*. Cinq jours après, il aborda dans une petite île que les indigènes nommaient *Quiribini*, et y vit un village appelé *Cariari*, dont les habitants étaient les plus hospitaliers du monde. Ils résidaient sur une terre délicieuse par sa beauté et sa fertilité. Cependant, quand les chrétiens furent près de Cariari, le peuple accourut armé d'arcs, de flèches et de dards comme pour lui fermer le passage. Les hommes avaient les cheveux tressés autour de la tête, tandis que les femmes les portaient courts. Colomb et sa suite leur firent des signes de paix et leur donnèrent à entendre qu'ils avaient l'intention seulement de faire des échanges avec eux contre des couvertures de coton, et des jaquettes dont l'encolure était bordée d'or.

La proposition fut agréée, et les naturels, se jetant à la nage, en apportèrent dans les barques des Espagnols. L'amiral, le généreux amiral, ne voulut point accepter ces objets et leur distribua gratuitement ses appâts ordinaires; mais les Indiens plus sincèrement généreux ne voulurent les accepter qu'en échange de ce qu'ils apportaient. Les Espagnols persistèrent à vouloir donner à leur manière sans rien recevoir. Les naturels, blessés dans leur noble amour-propre, — car je ne suppose pas qu'ils aient eu connaissance du *Timeo Danaos et dona ferentes* du poète latin, — lièrent alors tout ce qui leur avait été donné et le posèrent au bord du fleuve sans qu'il y manquât la moindre chose. C'est ce que les chrétiens reconnurent le lende-

main en descendant à terre. Au lieu d'être rassurés par tant de délicatesse, ils se méfièrent de ces bonnes gens. Ceux-ci, s'apercevant de la crainte qui les dominait, leur envoyèrent un vieillard portant un bâton auquel était suspendu une enseigne : il conduisait avec lui deux jeunes filles parées de bijoux en or autour du cou et les leur laissa en otages en leur faisant signe qu'ils pouvaient en toute sûreté se rendre dans l'intérieur du pays. La confiance alors se rétablit : les Espagnols vinrent faire leurs provisions d'eau et retournèrent sur leurs vaisseaux. Les Indiens, voyant qu'ils partaient, leur firent dire par le vieillard qu'ils pouvaient emmener les deux jeunes filles ; et comme celui-ci insista, l'amiral les embarqua.

Ce qui est à remarquer, dit Herrera, c'est que ces jeunes filles ne témoignèrent aucune inquiétude en se trouvant parmi des hommes qui devaient leur paraître bien étranges. Colomb les fit vêtir, leur servit une petite collation et commanda qu'on les mit à terre afin de faire connaître aux Indiens que les Castellans savaient être convenables avec les femmes. Vertueux Castellans ! mais ne les examinons pas de trop près, ce serait fâcheux. Les matelots ne trouvèrent personne sur la côte pour se charger des deux petites Indiennes qu'ils dûrent ramener dans la caravelle. Le 29 septembre, l'amiral les fit débarquer de nouveau. Cette fois, il se trouva sur le rivage une cinquantaine de naturels qui accompagnèrent le vieillard dont il vient d'être question. Ceux-ci reçurent les jeunes filles et parurent fort contents de les voir vêtues ; mais, le soir, les Indiens se remontrèrent encore avec leurs deux jeunes compatriotes ; et, abordant tous ensemble les Castellans, ils leur rendirent tout ce qu'ils leur avaient donné, sans vouloir rien réserver.

L'amiral ne comprenait pas grand chose à ces sentiments d'exquise

délicatesse ; mais ils piquaient sa curiosité, et il voulut se l'expliquer. Il descendit donc, le lendemain, sur la côte et vit venir à lui deux Indiens qui lui paraissaient supérieurs aux autres. Ils le prirent par les bras et le menèrent au milieu de la population ; puis ils le firent asseoir sur l'herbe. Comme il les questionnait par signes, il dit à son tabellion d'en écrire les réponses ; mais les Indiens, voyant les marques noires dont celui-ci couvrait le papier, furent si effrayés que la plupart prirent la fuite aussitôt, s'imaginant qu'on voulait les ensorceler ; de sorte que ceux qui osaient encore approcher, agissant un peu comme les prêtres catholiques au bon temps des exorcismes, jetaient de la poudre pour paralyser le sort. Cette poudre, dont ils faisaient de la fumée, ils avaient bien soin de la diriger vers ces étrangers. Colomb, de plus en plus surpris, engagea l'Adelantado à aller visiter le village, afin d'observer les mœurs et les coutumes des habitants. Ce dernier remarqua dans les maisons construites en bois et couvertes de roseaux des cadavres desséchés, embaumés, n'exhalant aucune mauvaise odeur. Ils étaient enveloppés d'une étoffe de coton et parés des plus beaux bijoux qu'on avait pu se procurer. Au-dessus de ces momies, il y avait des tableaux représentant des animaux, et la figure des défunts enveloppés dans leurs linceuls.

L'amiral quitta *Cariari* pour se rendre à un autre village nommé *Caravaro*, que le vieil Indien de l'île de Guanajos lui avait indiqué comme renfermant le métal si recherché. Ce lieu est situé dans une baie semée de petites îles si rapprochées qu'elles semblent former des canaux ressemblant à des rues ; de sorte que les branches des arbres touchaient les cordages des vaisseaux. Dans une de ces îles, les Espagnols virent vingt canots, des hommes nus portant des miroirs d'or au cou et quelques-uns un aigle de même métal. Les femmes seulement cachaient les marques de leur sexe.

Rassurés par deux Indiens du Cariari que Colomb conduisait avec lui, ces insulaires lui donnèrent un de leurs miroirs d'or, qui pesait dix écus, pour trois sonnettes, et ils lui dirent que sur la terre ferme qui les avoisinait, il se trouvait de ces miroirs en grand nombre. C'est ce dont il eut bientôt lieu d'être convaincu. Le verre n'était pas fabriqué par les indigènes de l'Amérique, de sorte que partout on voyait de ces miroirs soit en or, soit en cuivre.

Du territoire de Caravaro, l'amiral navigua à peu de distance et vit sur la plage deux cents Indiens qui se mirent en position de l'empêcher d'aborder parmi eux; ils se jetaient à la nage avec des zagaies et des flèches, battaient du tambour et sonnaient d'une espèce de trompette. Ils jetaient de l'eau salée aux Castillans, y trempaient des herbes qu'ils leur jetaient également. C'est ce qui prouve qu'ils les regardaient encore comme des sorciers. Ce fait rappelle ce que j'ai dit plus haut des naturels de Cariari qui leur envoyaient de la poussière et de la fumée pour un motif semblable. Les chrétiens cherchèrent à les rassurer par leurs gestes, tandis que les deux Indiens sus-mentionnés leur parlaient : alors les petites hostilités s'apaisèrent et les Indiens demandèrent à troquer leurs miroirs d'or contre des sonnettes. Seize de ces miroirs que l'on estima valant ensemble 450 francs, passèrent ainsi dans les mains des découvreurs. Le lendemain, attirés par ce succès, ceux-ci abordèrent dans leurs barques; mais les Indiens qui les suspectaient s'étaient barricadés dans des cabanes de feuillage. C'est de là qu'ils appelèrent leurs visiteurs qui n'osèrent pas se risquer. Les naturels n'en furent que plus excités au combat, ils battirent le tambour, sonnèrent de la trompette et poussèrent les cris préludes de l'action qu'ils voulaient engager. Cependant avant d'en venir aux prises, ils s'approchèrent du rivage et invi-

tèrent les Castellans à se retirer ; mais ceux-ci firent jouer leur artillerie, de sorte que les Indiens, pensant que le ciel s'écroulait sur eux, prirent la fuite. Les sorciers Espagnols les rappelèrent et continuèrent à échanger quelques sonnettes contre trois miroirs seulement, les Indiens ayant déclaré qu'ils n'en avaient pas davantage.

Colomb alla alors explorer une autre terre que les naturels nommaient *Catiba*, près de l'embouchure d'un grand fleuve. Là encore les habitants se présentèrent en battant leurs tambours et en sonnant du cornet, tout en se mettant en position d'empêcher les chercheurs d'or d'aborder parmi eux ; puis ils leur députèrent deux hommes dans un canot pour leur demander ce qu'ils voulaient. Ils s'abouchèrent avec ceux qui étaient dans le vaisseau. Quand ils connurent le motif de leur visite, ils ôtèrent les miroirs qu'ils avaient au cou et en firent don à l'amiral qui leur remit quelques bagatelles. Cette entrevue attira d'autres possesseurs de miroirs. Les Castellans abordèrent alors sans difficulté sur le rivage où ils virent une foule d'Indiens environnant leur chef, que rien du reste ne distinguait des autres, si ce n'est qu'il était protégé par une feuille d'arbre qui le garantissait de la pluie qui tombait en ce moment. Le respect qu'on lui témoignait le fit aussi reconnaître par les Chrétiens. Il fut le premier qui troqua son miroir, et il permit à tous ceux qui l'accompagnaient d'en faire autant. Il y en eût dix-neuf qui livrèrent ainsi leurs miroirs d'or fin.

Plus loin l'amiral remonta vers le Levant et, le 2 novembre 1502, il entra dans un bon port qu'il nomma *Porto Belo*. Ce port a, de chaque côté, une île aisément abordable. La terre de la localité parut admirablement belle aux Castellans : elle était cultivée et des habitations espacées les

unes des autres s'y élevaient et formaient un tableau enchanteur. On eut dit une de ces peintures pittoresques qui font rêver.

Colomb fit rétrograder alors son vaisseau et, après un trajet de quatre à cinq lieues, arriva dans un port qu'il nomma *Bastimentos* (nombre de Dios), parce que les lieux circonvoisins étaient labourés et produisaient des fruits et du maïs. Quelques chrétiens descendirent dans une barque pour s'aboucher avec les indigènes qu'ils avaient aperçus dans un canot ; mais ils se mirent à fuir devant eux. Sur le point d'être atteints, ils se jetèrent dans la mer, de sorte que les Chrétiens qui, cette fois là, ne firent point de miracles, eurent beau ramer, ne purent les retrouver. Ces nageurs plongeaient dans l'eau et reparaissaient à une portée de fusil, ressemblant en cela à des oiseaux plongeurs.

Pendant la navigation que Christophe Colomb fit vers l'Orient, sa flotille fut en grand danger de périr, par suite des vents et d'une trombe qui se forma dans l'air. Les Castillans trouvèrent un remède souverain à ce danger : ils récitèrent l'Évangile de Saint Jean ; mais Saint Jean ne fit rien pour eux, et les ouragans semblèrent conjurés contre leurs vaisseaux au point que l'amiral, au désespoir, ne savait plus à quel saint se vouer.

Le 6 janvier 1503, il mouilla dans une rivière que les Indiens nommaient *Yebra* et qu'il christianisa selon son habitude en la nommant *Belen* ou *Bethleem*. Enfin, un peu plus loin, il rencontra une autre rivière qui fut nommée *Veragua*. C'était le lieu où il espérait trouver les mines d'or ; mais les Indiens, comme le dragon des Hespérides, se mirent aussitôt en mesure de lui en défendre l'entrée. Alors il recourut à l'intervention des Indiens qui lui servaient de cormorans et qui, abouchant les opposants, les calmèrent en leur

disant que les passagers désiraient seulement faire des échanges avec eux. Ils livrèrent vingt miroirs d'or, de petits tuyaux et du minerai de même métal. Ils dirent aux Castellans que cet or, ils allaient le chercher dans des montagnes inaccessibles, qu'avant de l'aller chercher, ils jeûnaient, et s'abstenaient de toute relation avec leurs femmes. Colomb qui se sentait sur un bon terrain envoya l'Adelantado au village qu'habitait le cacique *Quibia*. Celui-ci vint aussitôt recevoir les Castellans, auxquels il fit la réception la plus affectueuse. Il donna à son visiteur les ornements en or qu'il portait sur lui et tous deux se séparèrent très satisfaits l'un de l'autre. Le lendemain, *Quibia* visita l'amiral; mais, faute de se comprendre, la conversation qui, sans doute, devait être fort intéressante, fut de courte durée. Colomb cependant ne se rebuta pas. Il revint, le 6 février, chez ce Cacique, qui consentit à le faire accompagner aux mines; et les morceaux de métal qui furent recueillis en peu d'instants réjouirent infiniment le cœur des Chrétiens.

Ceux-ci apprirent depuis que ces mines n'étaient pas celles de Veragua, mais qu'elles dépendaient d'un autre village que les indigènes nommaient *Urica*. Ces derniers étaient les ennemis de l'habile cacique *Quibia* qui chercha à se débarrasser de ses visiteurs et à les mettre sur les bras de ses antagonistes. On voit donc que les Indiens, avec les leçons des Européens, eussent pu faire de bons diplomates. Le cacique d'*Urica* vint au devant des Espagnols. Il était accompagné de vingt personnes qui apportaient des vivres en abondance et qui troquèrent quelques miroirs d'or. Tous ensemble se dirigèrent vers le village où les indigènes, en grand nombre, se portèrent à leur rencontre. On avait préparé une belle habitation pour recevoir les visiteurs qui trouvèrent leur couvert mis à point.

Bientôt arriva à son tour vers les Castellans le cacique de *Dururi*, dont les possessions étaient situées à peu de distance. Il était suivi de ses subordonnés apportant des miroirs pour les échanger. Colomb se trouvait évidemment dans un nouveau paradis terrestre, bien fait d'ailleurs pour le consoler d'avoir vu fuir devant lui le véritable jardin d'Adam et le grand Khan. Aussi il prit la facile résolution de laisser sur cette terre adorable l'Adelantado, son frère, avec la plupart des aventuriers de sa suite, tandis qu'il irait en Castille faire part à Leurs Altesses de sa belle découverte et leur demander un nombre plus considérable d'hommes de guerre pour la propagation de la sainte foi catholique. Du reste, Dieu et sa mère immaculée récompensaient bien le zèle que les Castellans apportaient à leur service, puisqu'indépendamment de tout ce qu'on vient de voir, ils furent fort bien accueillis à *Cateba*, village des environs où ceux du pays troquèrent avec eux des miroirs d'or qui ressemblaient à des patènes de calice dont ils avaient la dimension et pesaient dix à douze écus. Ces bijoux, fort lourds, étant suspendus à l'aide d'un cordon au cou des indigènes, devaient fort les incommoder. C'est ce que les généreux Castellans comprirent sans doute, en prenant soin de les en débarrasser.



CHAPITRE DIXIÈME.

CHANGEMENTS APPORTÉS DANS LES INSTITUTIONS DES INDIGÈNES D'HAÏTI —
CE QUI SE PASSA A VERAGUA DANS CE TEMPS-LA.—L'AMIRAL VIENT
ÉCHOUER SUR LES COTES DE LA JAMAÏQUE.

Je ramènerai l'attention du lecteur sur ce qui se passait dans l'île d'Haïti, en 1503, sous la domination du célèbre Nicolas de Ovando. Les indigènes avaient été déclarés libres. Ils portaient ce titre nominal, mais de fait ils avaient été mis dans l'esclavage et traités comme tels. Chaque cacique, en vertu des ordres des bons rois catholiques, fut contraint d'envoyer un certain nombre d'Indiens pour travailler dans les lieux qui leur étaient assignés, soit pour les mines, soit pour la culture du sol. Les dimanches et fêtes, ils étaient forcés d'assister aux messes et aux sermons qu'on leur faisait. Conformément à ces instructions qui changeaient si brusquement leurs habitudes indépendantes, chaque Castillan eut sous ses ordres cinquante ou cent Indiens selon qu'il était plus ou moins en faveur : c'était ce qu'on appelait le *repartimiento*. Ces hommes, ainsi parqués, furent engloutis dans les mines. Des maladies graves jusqu'alors inconnues se répandirent sur la population. Les Indiens devinrent tellement jaunes que leurs visages étaient tout safranés. Les Castillans, auteurs du fléau, n'en furent pas épargnés. Il se déclara notamment une maladie qui se manifesta par des pustules ou boutons qui sortaient du corps et qui étaient accom-

pagnés de vives douleurs. Cette infirmité était contagieuse. Plusieurs Chrétiens crurent se guérir en repassant en Europe, pour y respirer l'air natal ; mais ils y portèrent les germes de cette affection qu'on ose à peine nommer et qui s'y répandit de proche en proche. Dans le chapitre quarante-et-unième, le lecteur verra quels étaient les remèdes qu'on opposait au mal, remèdes qui leur fut d'abord enseignés par une Indienne qu'un Castillan avait épousée. Les colons étaient aussi fort incommodés par un insecte que les naturels nommaient *niguas* et les Espagnols *sabandijas*. C'était la puce pénétrante des naturalistes. Elle se logeait sous l'épiderme, principalement sous les ongles. Les *mosquitos*, espèces de mouchérons ou cousins, ne les incommodaient pas moins par leurs piqûres. Les naturels, comme nous le verrons, savaient s'en garantir.

Ovando mettait des impôts sur tout. La chasse devint un monopole, le sel fut affermé, le poisson fut taxé, et l'on en défendit la pêche dans des barques. Bref, ce que la nature avait libéralement donné aux indigènes, la loi du despotisme le leur enleva. Il est vrai, comme je l'ai dit, qu'en échange de ce qu'ils perdaient, ils furent prêchés dans la sainte foi catholique, qu'on leur donna des religieux de Saint-François sans qu'ils eussent la peine de les demander, qu'on leur bâtit un hôpital gratifié des indulgences de Sa Sainteté, que le sol fut partagé, et qu'ils devinrent propriétaires un peu malgré eux. C'était ce que les Chrétiens appelaient un bon gouvernement. On voulut obliger les Indiens, accablés de tant de bonheur, à se vêtir, afin qu'ils devinssent des gens honnêtes comme les Castillans. On leur éleva une église dans chaque village où ils furent contraints d'aller habiter en vertu de leurs libertés. On publia des ordonnances mémorables contre les jureurs et les blasphémateurs Indiens qui, jusqu'alors, n'avaient

jamais blasphémé. Pour que rien ne manquât à tant de bienfaits, on interdit leurs fêtes primitives; on leur défendit aussi de se peindre le corps, de se purger aussi souvent, parce que cela était contraire à leur santé, selon ce qu'en avaient décidé les docteurs européens, et malgré la mortalité qui fit des progrès remarquables depuis lors. Les Indiens durent aussi payer les dîmes qu'ils devaient à Dieu, comme le tribut au roi. Leurs mariages durent se faire avec les bénédictions nuptiales et selon les lois admirables de l'église Romaine. La confession, la communion devinrent obligatoires. Tandis que les naturels étaient ainsi transformés, pour leur bien en particulier et celui des Espagnols en général, les indigènes de Veragua, voyant que les Chrétiens faisaient des constructions dans leur pays, sans qu'on eût même pris la peine de les consulter, se soulevèrent contre ces hommes descendus du Ciel. L'Adelantado aussitôt se glissa vers la demeure du cacique *Quibia*, avec quelques soldats qu'il mit en embuscade, après leur avoir recommandé de se jeter sur lui au moment où il lui prendrait le bras. Les Espagnols firent ainsi prisonnier le Cacique et ceux de sa famille; puis ils les emmenèrent dans les vaisseaux après leur avoir lié les pieds et les mains. Mais les liens du Cacique ayant été desserrés, il se jeta à la mer et disparut comme un poisson à la grande stupéfaction de l'équipage. L'Adelantado avait pillé son habitation et pris tout l'or qu'il y trouva en forme de miroir, d'aigles, de perles comme celles que ce Cacique se mettait autour des bras et des jambes. Il s'empara aussi des tresses d'or servant à couronner sa tête. L'amiral préleva la cinquième partie de cette honorable spoliation, et distribua le reste à ceux qui l'avaient opérée. *Quibia*, irrité, alla attaquer les Castillans à l'improviste jusque dans leurs maisons couvertes de feuilles de palmier. Les Indiens, sous ses ordres, leur lancèrent des dards brûlés par un

bout et armés d'os de poisson par l'autre. Les agresseurs furent d'abord repoussés dans les montagnes, mais ils revinrent à la charge, tuèrent un chrétien comme un profane, en blessèrent plusieurs, notamment l'Adelantado. Peu après, un capitaine eut la tête traversée d'un dard qui lui entra dans l'œil; et bientôt les Castellans qui étaient dans une barque perdirent la vie. La mer prit fait et cause pour les indigènes. Les Indiens fugitifs ne pouvaient, à cause des vagues, arriver auprès de l'amiral retenu dans son vaisseau par sa naissance et par son rang, comme plus tard Louis XIV sur les bords de l'Escaut. Tout ne fut pas perdu : les corps flottant sur l'eau servirent de festin aux oiseaux carnassiers accourus pour profiter de l'événement. De sorte que, de leur côté, les Indiens de Veragua furent vengés de l'iniquité des champions de la foi catholique expulsés et en danger de périr tous, sous les coups des Indiens qui les poursuivaient.

Les enfants et les parents de Quibia, prisonniers dans l'un des navires, trouvèrent un moyen fort ingénieux de se sauver, à l'exception de quelques-uns qui, n'en ayant pas eu le temps, se pendirent à des cordages. Des faits de ce genre diminuent un peu la gloire de l'amiral; mais il était de son temps : ce qu'il fit, d'autres l'eussent fait à sa place. Ce qui compliqua la position, ce fut la révolte des Castellans, qui se refusèrent à demeurer sur les côtes de Veragua. Il fallut céder, et les trois navires firent voile au levant et arrivèrent à Puerto Belo dans un état misérable et faisant eau de tous côtés, tant Dieu et sa mère se montrèrent ingrats envers des chrétiens propagateurs de leur culte. L'amiral prit, de là, sa course vers l'île d'Haïti, passa près de Cuba, aborda à un village nommé *Macaca*, où les Indiens lui donnèrent des rafraîchissements. Il fut dans la nécessité d'implorer partout les secours de ces bons indigènes qu'il

songeait à assujétir et à dépouiller entièrement, et enfin il vint échouer sur les côtes de la Jamaïque, que l'année précédente Alonzo de Hojeda avait reconnue.

Il est probable que les premiers Européens qui se présentèrent sur les côtes de la Jamaïque furent les Espagnols, sous le commandement de Christophe Colomb, lors de sa découverte de l'île en 1494. Cependant, il est également possible que des navigateurs portugais ou hollandais aient pu visiter l'île avant eux. Les premiers établissements européens sur l'île furent fondés par les Espagnols, qui y envoyèrent des colons et des esclaves africains. L'île devint rapidement une importante base commerciale pour les Espagnols, grâce à sa position stratégique dans le golfe du Mexique. Cependant, les conditions de vie des colons étaient difficiles, et l'île fut finalement abandonnée par les Espagnols en 1655, lorsqu'elle fut conquise par les Anglais.

Les Anglais s'établirent à la Jamaïque en 1655, après avoir conquis l'île des mains des Espagnols. Ils y développèrent une économie basée sur la culture du sucre, qui nécessitait une main-d'œuvre abondante d'esclaves africains. La Jamaïque devint ainsi une colonie prospère pour les Anglais, qui y envoyèrent de nombreux colons et esclaves. Cependant, les conditions de vie des esclaves étaient extrêmement difficiles, et ils furent souvent traités comme des objets sans valeur. Malgré cela, la Jamaïque resta une colonie importante pour les Anglais pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'elle soit finalement abolie en 1834.

CHAPITRE ONZIÈME.

CHRISTOPHE COLOMB A LA JAMAÏQUE.

Les insulaires de la Jamaïque formaient une population nombreuse. La vue des vaisseaux espagnols tristement brisés sur le rivage attira beaucoup de curieux, accourant aussi dans l'intention de faire des échanges.

Le voilà donc ce découvreur des Antilles, chassé de Veragua par les naturels qui l'avaient si bien accueilli, tandis qu'il songeait à leur assujettissement et à les dépouiller; le voilà à la merci des flots et réduit à mendier l'assistance des indigènes de la Jamaïque. Ceux-ci l'accueillirent eux aussi avec une touchante hospitalité qui rappelle celle qu'il avait, trouvée dans une conjoncture analogue, auprès du cacique *Guacanarico* et des habitants du Marien.

« Nous trouvâmes, dit Diego Mendez (1), ces insulaires fort doux : ils nous donnèrent à manger, et j'allai visiter le Cacique et les habitants d'un village nommé *Aquacadiba*, qui s'engagèrent à nous faire faire du pain de cassave et à nous fournir des vivres provenant de leur chasse et de leur pêche, en échange de petits grains bleus (*en cuentas azules*) propres à faire des colliers,

(1) Voyez la relation publiée par Navarette, dans sa *Collection de los Viages y Descubrimientos*, t. II.

de peignes, de couteaux, de grelots, de hameçons et d'autres articles que nous portions à cet effet. »

Mendez alla aussi trouver un cacique nommé *Huareo* qui habitait une localité que les Indiens appelaient *Melilla*, située à treize lieues des navires échoués.

Il en fut aussi très bien accueilli et le Cacique ordonna à tous les siens d'apporter dans le délai de trois jours une grande quantité de vivres qui furent payés de manière à les contenter. Delà, se rendant à l'extrémité de l'île, vers l'orient, Mendez y rencontra le cacique *Ameyro*, dont il devint bientôt l'ami : « Je lui donnai mon nom et je pris le sien », dit le narrateur, ce qui était, on se le rappelle, une grande marque d'affection parmi les indigènes des Antilles.

« Ce cacique, poursuit Mendez, ne se lassait pas de me regarder et de m'embrasser ». Les Indiens sauvèrent donc la vie aux Espagnols qui sans eux seraient morts de faim ou auraient été contraints à se dévorer entr'eux, car les vivres qui étaient dans les vaisseaux étaient pourris et corrompus. Ils étaient cent trente hommes qu'il aurait été facile d'assommer si les naturels eussent été aussi vicieux que les Européens ; mais on l'a vu, ils étaient hospitaliers, dévoués, généreux. Chaque jour, ils apportaient des aliments aux naufragés. Beaucoup d'entr'eux accouraient afin de faire des méchants. Christophe Colomb comprit que l'île de la Jamaïque était une trop belle capture pour en compromettre l'entreprise comme cela était arrivé à Veragua ; d'ailleurs, la mer avait eu soin de le désarmer. Dans cette position, il songea à se concilier la bienveillance des naturels. En conséquence, il défendit à ses aventuriers de débarquer dans la crainte de quel excès de leur part et que l'amitié des Indiens ne changeât pour lors

brusquement en aversion. Mais il est probable que ceux-ci ne furent pas fâchés de l'espèce de quarantaine qui retenait les Chrétiens à bord. Les indigènes continuaient à faire des échanges avec eux, comme je viens de le dire : ils donnaient, par exemple, deux oies pour une feuille de clinquant, deux pains pour deux grains de chapelet, et ce qu'ils avaient de plus précieux pour des sonnettes.

Les Chrétiens paraissaient satisfaits de la simplicité de ces braves gens ; et, pour se concilier les Caciques, ils leur donnèrent à chacun un petit miroir et un bonnet rouge. Ils échangèrent contre dix canots des objets semblables, car ces canots étaient précieux pour aller aux navires échoués.

Cependant l'amiral, déjà d'un certain âge et un peu caduque, se désolait de voir le temps s'écouler sans résultat nouveau : il songea à faire connaître sa détresse à Ovando ; mais la difficulté était d'en faire parvenir la nouvelle à Haïti, car il n'avait à sa disposition que les petits canots dont je viens de parler, et ils lui paraissaient insuffisants pour faire un trajet aussi long et aussi périlleux. Diego Mendez et Barthélemy Fiesco se dévouèrent, et chacun monta dans un canot avec six Castillans et dix Indiens pour ramer. Ces chrétiens furent bientôt dans un singulier embarras pour traverser le golfe qui est fort agité près de l'île. Quant aux naturels, ils ne faisaient qu'en rire ; car, nus et bons nageurs, ils se sentaient bien supérieurs sous ce rapport aux Espagnols. Si le canot se renversait, ils en étaient quitte pour un bain ; mais les hommes descendus du Ciel n'étaient pas si à leur aise.

Les Indiens seuls firent la besogne, ramèrent avec autant de patience que d'habileté, et, quand ils se sentaient fatigués par la chaleur du soleil, ils se jetaient à l'eau pour se rafraîchir et se remettaient au travail ; leurs forces finirent cependant par s'épuiser et leurs callebasses pleines d'eau pareillement.

Les chrétiens, sans avoir rien fait qui vaille, étaient fatigués et ne pouvaient guère les aider ; de sorte qu'ils se contentaient de leur donner de temps en temps un peu d'eau-de-vie pour les ranimer. Déjà un Indien était mort de soif, d'autres s'étaient évanouis, et les plus robustes n'attendaient que le moment de rejoindre leurs camarades. Pour se rafraîchir, ils se mettaient dans la bouche de l'eau qu'ils puisaient dans la mer, et ils n'en étaient que plus altérés. Enfin ils abordèrent sur les côtes d'Haïti et se rendirent dans la province d'*Azoa*, située à vingt-quatre lieues en avant de la ville de San-Domingo, où Ovando ne leur permit pas sans difficulté de pénétrer pour y faire l'acquisition d'un navire. Enfin, l'achat fut fait, et Mendez, après avoir approvisionné le bâtiment, l'envoya à l'amiral toujours retenu à la Jamaïque (1) où il était dans la plus grande inquiétude, car les Indiens qui, sans doute, avaient été informés des cruautés que les Chrétiens avaient exercées dans les lieux où ils avaient été accueillis, refusaient de continuer à alimenter de pareils gens. Cependant, grâce à un stratagème, à son habileté en astronomie et à son système de ruse, l'amiral sortit de cet embarras. Voici comment :

Il fit appeler tous les caciques et leur dit qu'il était venu dans leur pays par l'ordre de Dieu ; que ce Dieu tout puissant était irrité contre eux et qu'il leur en manifesterait son mécontentement cette nuit même par des signes qu'il ferait dans le ciel (2) ; et comme cette nuit il devait y avoir une

(1) Diego Mendez ; Herrera.

(2) L'amiral prévint une éclipse de lune, rassembla tous les caciques et leur dit que, pour les punir, le Grand-Esprit qu'il adorait allait les visiter avec les plus terribles menaces ; que ce soir même, ils verraient la lune devenir rouge, puis noire pour les priver de sa lumière ; que ce serait l'annonce de grandes calamités, s'ils persistaient à lui

éclipse de lune presque totale, il ajouta que Dieu ferait tout cela pour leur témoigner combien il était indigné de ce qu'ils ne lui apportaient pas à manger. Ils le crurent en voyant s'opérer le phénomène céleste, et furent si épouvantés qu'ils promirent de porter à l'avenir des provisions aux vaisseaux. Ils tinrent fidèlement cette promesse, de sorte que Colomb put attendre le bâtiment que lui envoyait Mendez. Il s'y embarqua le 28 juin 1504, et entra dans le port de San-Domingo, d'où il partit pour l'Espagne le 15 septembre suivant (1).

refuser des aliments. Il avait à peine fini de parler que sa prophétie fut accomplie. Les naturels furent étonnés et ramenés ainsi à leur bienveillance ordinaire.

(1) Si je compare ici l'état intellectuel de l'Europe relativement aux phénomènes de la nature, j'y vois que les esprits n'étaient pas plus éclairés au XII^e siècle en France, que ne l'étaient les indigènes des Antilles au XV^e. On considérait ces phénomènes comme des présages sinistres, comme l'annonce de malheurs nouveaux. Les éclipses de lune et de soleil étaient des signes incontestables de mort, de désastre et de calamité. Les peuples y voyaient tout ce que leur imagination lugubre et facile à effrayer leur faisait craindre. Les chroniques du temps abondent en récits de ces présages. On n'examinait rien : on croyait tout.



CHAPITRE DOUZIÈME.

INTRIGUES DES CHRÉTIENS. — OVANDO SE REND DANS LA PROVINCE DE XARAGUA.

Je reporterai le lecteur à l'année 1503 pour reprendre le récit des événements qui se sont accomplis à Haïti et que j'ai dû interrompre pour suivre l'amiral dans ses découvertes et dans sa détresse. On se rappelle qu'*Anacaona*, sœur de l'infortuné *Bohechio*, était une femme aimable et qu'elle avait été sympathique aux Espagnols; mais leurs excès, leur cruauté, leur avarice les avait rendus méprisables à ses yeux, et partant l'affection qu'elle leur portait avait disparu. Quelques Chrétiens intrigants, et notamment un certain *Francisco Rolando*, accusaient cette princesse de soutenir le mécontentement des Indiens de Xaragua qu'elle gouvernait. Ovando, résolu pour y recevoir le tribut, de se rendre immédiatement dans cette province éloignée de soixante-dix lieues de San Domingo. Comme elle était fort peuplée et que, le cas échéant, la guerre pouvait être funeste aux Espagnols, il prit avec lui trois cents fantassins et soixante-dix hommes de cavalerie. C'est ainsi escorté qu'il rendit visite à *Anacaona*. Celle-ci, en apprenant son arrivée, réunit à Xaragua tous les caciques de ses états, pour lui présenter leurs respects. Suivie de trois cents caciques inférieurs et d'un peuple immense, elle alla recevoir le visiteur. Ces caciques dansaient et chantaient, selon l'usage du pays, dans les jours de réjouissance. Après les actes de

respect, le grand Commandeur fut conduit à Anacaona dans son palais, tandis que sa suite était logée dans les habitations voisines. Elle leur fit servir à profusion les produits de la chasse et de la pêche, et, pour égayer ses convives, elle fit faire des *areyti* (danses chantées) devant eux, et exécuter des jeux de bâtons (ou de balle).

Malgré toutes ces attentions qui auraient dû apaiser les Chrétiens, ceux-ci animaient Ovando en lui disant que les Indiens avaient l'intention de se révolter. Ce chef dissimula et prit la détermination secrète d'écraser les principaux indigènes : il invita Anacaona à une fête, pour laquelle il s'engagea à réunir toute sa cour, ce que celle-ci fit avec empressement. Au jour fixé, elle parut environnée de ses caciques : la multitude occupa toutes les avenues où les réjouissances devaient avoir lieu. Le Commandeur y arriva avec trois cents hommes armés. Il les plaça de manière à s'assurer de toutes les issues : la cavalerie vint le sabre à la main et au signal que fit Ovando, comme il en était convenu, en portant la main sur sa croix de l'ordre d'Alcantara, le massacre commença. Les cavaliers se saisirent d'Anacaona et l'entraînèrent. Les caciques furent attachés, garottés et conduits dans le palais de leur souveraine, la plus puissante comme la plus aimable de l'île. On y mit le feu, qui dévora les victimes vivantes et la construction toute entière (1). Anacaona fut conduite à San Domingo où

(1) Oviedo, p. 102, Quando egli (Ovando) giunse qui ritrovo el paese pacifico fuori, che la provincia chiamata Higuei, ch'egli in breve tempo rassetto, castigando i ribelli e essendo poi avisato che la cacica Anacaona gia moglie del cacique Caonabo stava in punto por ribellarsi con molti altri cacichi, che d'ammazar i Christiani, che erano nella provincia de Sciariguia e nel contorno, tentavano, mosse lor la guerra et ne fece molti prigioni, te fece attaccare fuoco in una casa dove havea posti piu de 40 cacichi et ve li

elle fut condamnée à être pendue comme conspiratrice. Il y a dans les historiens quelques légères variantes sur cette lâche et barbare exécution. Diego Mendez et Pedro Martire (p. 185), disent que quatre-vingt-quatre caciques périrent dans cette affaire et qu'ils furent pendus. Peu importe le moyen. Toujours est-il que cette action monstrueuse ne peut être absoute ni par la morale, ni par l'histoire. Herrera lui-même, bien qu'Espagnol, la qualifie d'action méchante et barbare. Il ajoute que beaucoup d'Indiens, appréhendant le même sort, se jetèrent dans leurs canots et se sauvèrent dans une île appelée *El Guanabo*, à huit lieues d'Haïti.

Guarocuya, cousin de l'infortunée Anacaona, alla se poster dans les montagnes de *Baoruco* avec tous ceux qui voulurent le suivre, mais il y fut pris et massacré (1). La province de *Guahaba* située au nord, et celle d'*Haniguayaga* vers le ponant, tentèrent aussi de résister. Les caciques furent pris et exécutés, et l'on éleva des forteresses sur les terres de leur domination. Les Espagnols ne furent pas plus modérés envers les naturels de la province de *Higuey* qu'ils ne l'avaient été auparavant; ce qui avait soulevé les mécontents, comme nous l'avons vu. Ils tentèrent un nouvel

brucio tutti et fece anco severa justitia de Anacaona... onde furono sententiati a morte et fatte dentro una casa ardere dal fuoco e Anacaona fu inde a tre mesi fatta giustificatamente appiccarse per la gola, etc.

(1) Au nombre des caciques qu'Ovando avait fait brûler vifs à Léogane étaient le père et l'aïeul du cacique Henri qui lui-même fut compris dans un Repartimiento d'Indiens donné à Valençuela demeurant dans la ville de San-Juan de la Maguana. Henri qu'on avait fait élever chez les franciscains s'efforçait de se plier à son sort; mais le fils de Valençuela le lui rendit insupportable. Henri alla dans les lieux où ses ancêtres avaient été puissants. A sa voix plusieurs Indiens se réunirent; et quand Valençuela voulut le faire arrêter, il résista. Ce fut le signal d'une guerre qui dura quatorze ans. Enfin la colonie en danger consentit à la paix.

effort en 1504. Ovando chargea *Juan de Esquivel* de retomber les armes à la main sur ces malheureuses victimes. Les Chrétiens, pour cette nouvelle extermination, se rassemblèrent dans la province d'*Ycayagua*, voisine de celle d'Higüey, où ils recrutèrent beaucoup d'Indiens; de sorte qu'ils les employèrent pour se détruire successivement entr'eux. Ceux d'Higüey habitaient des villages élevés sur des montagnes : c'est de là que, voyant les dispositions de leurs ennemis, ils allumèrent de grands feux pour s'avertir réciproquement du danger; puis ils mirent leurs vieillards, leurs femmes et leurs enfants dans des lieux les plus cachés des montagnes. Les Castellans pour pénétrer les plans et les secrets de leurs victimes étaient parvenus à faire quelques prisonniers qu'ils mirent à la torture pour en obtenir des révélations : malgré cette procédure atroce, le secret fut héroïquement gardé. Pendant l'action, on vit les indigènes les armes à la main, poussant de grands cris selon leur coutume; mais, après avoir lancé quelques flèches, voyant leurs compagnons tomber sous les coups des arbalètes, la fureur et le désespoir s'emparèrent d'eux : on en vit qui ayant été atteints du trait parti de l'arbalète de leurs ennemis se l'enfonçaient dans le corps jusqu'aux plumes puis se l'arrachaient, le brisaient avec les dents et en crachaient les débris ou en jetaient les morceaux avec la main contre les Chrétiens dont ils croyaient se bien venger par cet acte de mépris, tout en tombant morts aussitôt après. La fuite devint générale dans les montagnes. Les Castellans poursuivirent leurs victimes dans leurs retraites, cherchèrent à faire quelques prisonniers pour en faire des espions et les aider à découvrir leurs compatriotes; mais ces Indiens, sur le point d'être pris et pour ne pas trahir leurs semblables, se précipitaient d'eux-mêmes, la tête la première, sur les pointes des rochers. Quoique dispersés, ils se réorganisaient en très grand nombre; ce

qui faisait que les Espagnols les traquaient dans leurs villages. Ceux-ci, continuant leur chasse abominable, arrivèrent à la résidence du cacique *Cotubanama*, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. C'était un très bel homme, de haute taille et d'une force remarquable. Les Chrétiens le suivirent à la piste et rencontrèrent deux chemins qui conduisaient au village vers la montagne : ils n'osèrent pas s'y engager dans la crainte de tomber dans un piège. Cependant ils parvinrent à ce village, où ils attaquèrent les Indiens qui s'étaient mis en embuscade et déchargèrent leurs arbalètes sur cette retraite. Se voyant découverts, ces infortunés se retirèrent dans les rues de leur résidence en lançant des flèches et en jetant des pierres sur leurs impitoyables ennemis. Alors l'on vit un cartel qui rappelle les cartels chevaleresques entre les Anglais et les Français au xv^e siècle. Un Indien de haute taille, armé d'un arc et d'une flèche seulement, s'avança et fit signe qu'il voulait se battre contre un Chrétien. *Alexo Gomes* marcha contre lui avec son épée, son poignard et une demi-pique. Il se couvrit de son bouclier. Les voilà en présence. Le Castillan lui jeta des pierres, l'Indien lui opposa son arc en sautant de côté et d'autre, de crainte que son antagoniste ne l'atteignit et évita ainsi fort habilement les pierres qui lui étaient lancées. Les deux armées étaient spectatrices de cette lutte. Après que ces manœuvres eurent duré quelque temps sans que les projectiles de Gomes frappassent au but, l'Indien s'approcha de si près de son rival qu'il le saisit. Gomes se couvrit de son bouclier, prit sa pique et la lança pour enfoncer l'Indien ; mais celui-ci évita le coup et se retira en se moquant du Castillan. Les Indiens coururent recevoir le nouvel Horace en le félicitant de sa légèreté, de sa force et de son adresse. Cependant ils comprirent que la partie n'était pas égale, et ils se retirèrent dans les montagnes où ils avaient mis

leurs familles à l'abri. Les Espagnols, incapables d'un sentiment généreux, y poursuivirent leurs victimes et recherchèrent Cotubanama et les principaux caciques, tout en égorgeant les populations et en retenant prisonnières les femmes qu'ils rencontraient. L'on vit ce *Juan Esquibel* passer alors dans l'île de *Saona* (1) à la poursuite du Cacique dont il avait reçu tant de preuves d'amitié et d'affection. Mais il n'eut pas la triste satisfaction de le combattre, car ce fut *Jean Lopez*, fort habile sabreur, qui engagea la lutte avec lui. Il lui passa son glaive dans le ventre. Toutefois le cacique le serra si étroitement dans ses bras que tous deux tombèrent à terre, le Castillan fut jeté en dessous. Déjà l'Indien le tenait au gosier, lorsque le Chrétien par des cris de détresse fit accourir les Espagnols. Ceux-ci en nombre assommèrent le héros et le firent prisonnier. Ils le lièrent, et le conduisirent dans un village devenu désert. De là, on le chargea sur une caravelle où Ovando le fit pendre. Moreau de Saint-Mery (*Description de Saint-Domingue*, p. 305) dit que les Castillans le firent dévorer par un chien. Ceux-ci, après avoir anéanti les habitants de cette île indépendante de Haïti, y formèrent des établissements.

Les Espagnols espéraient alors que toute l'île d'Haïti dont ils avaient fait une vaste nécropole était définitivement assujettie. Le Commandeur, par surcroit de précaution, peupla en outre d'Espagnols deux villages de la province de Higuey (2).

(1) Petite île que les Indiens nommaient *Adamanoy*.

(2) Herrera, *Historia General*, liv. vi.



CHAPITRE TREIZIÈME.

DÉPOPULATION DES NATURELS DE HAÏTI. — COMMENT LES CHRÉTIENS
VOULURENT REPEULER LES SOLITUDES QU'ILS AVAIENT FAITES.

CE QU'ILS DEVINRENT EUX-MÊMES.

En 1506, la mort de la reine Isabelle-la-Catholique et celle de Christophe Colomb donnèrent aux assassins résidents à Haïti une nouvelle audace. Ils déchaînèrent toutes les cruautés contre les indigènes. Ovando faisait des largesses continuelles à ses amis à l'aide de la spoliation qu'il exerçait ; aussi tous les esprits cupides de l'Espagne tournaient leurs regards vers l'Amérique, où ils se rendaient pour prendre part au festin. Des officiers attachés au service du roi ne furent pas les moins empressés. Il fallut donc trouver moyen d'augmenter les rentes royales, afin de satisfaire à cet appétit dévorant. L'Espagne se dépeupla pour aller à la découverte : ce fut une fureur, une passion impossible à décrire. Haïti reçut douze mille de ces vers rongeurs dont toute l'occupation était de recueillir de l'or. Beaucoup d'entr'eux se virent bientôt en possession de troupeaux de naturels. C'était, comme on l'a vu, ce qu'on appelait les *departementos*. Les trois cents Castillans qu'Ovando avait trouvés à Haïti s'étaient emparés des plus belles Indiennes. Ce despote, sur les remontrances hypocrites des religieux, les contraignit de les épouser. Les prêtres, les inquisiteurs n'étaient pas moins prêts à la curée. Il fallut pourvoir à leur établissement, à la construction de

leurs églises, à leur luxe. Pauvres Indiens! mais on disait que tout cela était pour leur salut. L'île fut toute blasonnée. Les villes reçurent leurs armoiries et leurs privilèges, ce qui n'empêcha pas la population indigène d'aller toujours en décroissant. Ainsi, en 1507, il ne restait plus dans toute l'étendue de Haïti que 60,000 naturels, c'est-à-dire le vingtième des habitants que Christophe Colomb y avait trouvés. Pour réparer les inconvénients résultant de tant d'exterminations, dont on commençait à comprendre le danger, puisque les *departemientos* manquaient de bras pour cultiver, notamment la canne à sucre que Pierre d'Arranca venait d'y introduire et qui s'y multiplia si prodigieusement qu'en 1518 on trouvait déjà dans cette île plus de vingt sucreries en activité. Or, pour parer à la dépopulation des indigènes, on sollicita auprès du roi Catholique, sous prétexte d'instruire les indigènes dans les dogmes de l'église romaine, la permission de transférer les indigènes des îles Lucayes dans l'île d'Haïti, ce que le roi, pour la gloire du ciel, accorda sans difficulté. En conséquence, l'on arma des caravelles pour opérer ce transport de chair humaine. On se présenta ainsi devant ces innocentes populations et on leur dit que dans l'île de Haïti se trouvaient les âmes de leurs parents et qu'elles y étaient dans un lieu de délices; que s'ils voulaient venir les voir, on les conduirait dans les vaisseaux. C'est ainsi que fut méditée cette trame; car les Espagnols n'ignoraient pas que les Indiens croyaient à l'immortalité des âmes et à leur séjour, en quittant le corps, dans des lieux où le bonheur et les plaisirs se trouvaient réunis. Les insulaires des Lucayes se laissèrent attirer facilement à ces mensongères annonces. Les deux sexes se rendirent en grand nombre dans les vaisseaux et l'on trouva d'autres moyens pour enlever ceux qui ne s'étaient pas laissé séduire par des descriptions aussi enchanteresses; de sorte qu'en quatre ou cinq ans plus de

quarante mille Indiens furent emportés à Haïti. Mais ils ne tardèrent pas à voir qu'ils étaient tombés dans un piège ; et bon nombre d'entr'eux, regrettant leur pays, ne songèrent plus qu'à y revenir. Il y eut un de ces infortunés qui abattit un arbre fort gros que les naturels d'Haïti nommaient *yauruma* dont le bois est fort léger; il en fit une espèce de canot, y plaça du maïs et des Calebasses remplies d'eau; puis, suivi de ses compagnons et d'une Indienne, ils se jetèrent sur ce navire improvisé et, avec quelques bâtons en guise de rames, ils commencèrent leur périlleuse et secrète navigation. Malheureusement, ils furent surpris en mer par un navire castillan qui les ramena à Haïti.

Les crimes avaient fait un mal irrémédiable; la colonie eut beau faire, elle tomba dans une sorte d'agonie. Les mineurs manquaient. En 1509, un colon eut l'idée d'armer une caravelle et d'aller faire une recrue de Caraïbes à la Guadeloupe; mais il en fut repoussé avec perte, sans qu'il eût fait même un seul esclave (1).

Le gouvernement espagnol, néanmoins, persévéra dans cet outrage

(1) Thevet, p. 185 de son *Grand Insulaire*, parlant des Espagnols établis dans l'île de Saint-Domingue, (comme nous l'avons vu précédemment) s'exprime en ces termes :
 « Les Espagnols qui s'y sont habitués sont si lasches qu'ils ne daignent cultiver les
 « terres ou les vignes, aymans beaucoup mieux peut estre s'entendre aux grands gains
 « qu'ilz font pour le trafic du gingembre, de la casse et du sucre qui y a esté eslevé
 « depuis que les Espagnols eurent descouvert ceste isle, lesquels y en portèrent des
 « isles Canaries et en plantèrent. Le premier qui en planta fut *Pierre de Atienza* (sic),
 « et le premier qui en tira du sucre fut un *Michel Valletero de Catalogne*, chastelain
 « du bourg de la Vega. Mais le premier qui les mit en œuvre (combien que quelques
 « autres en eussent desja tiré du sucre) ce fut un nommé *Gonzale de Velosa*, lequel à
 « ses propres despens fit venir des maîtres ouvriers de l'isle de Palme et fit faire un
 « moulin à sucéré sur le bord de la rivière de *Nigua*, et depuis plusieurs autres à son
 « exemple. Je pourroi pareillement icy ramentevoir la grande foison du bestail qu'on

à la nature. On devait plus tard faire enlever les Caraïbes, les Indiens de la Guyane, les Renards du Canada, les Natchez de la Louisiane et les transporter dans les possessions d'Haïti (1). On ne fit, par cette mesure, qu'accumuler sur l'avenir un plus grand nombre de désastres. Il est douloureux de voir l'Espagne s'égarer dans les crimes et les contradictions. La cour de Séville, en établissant dans cette île infortunée ses évêchés, permit encore en 1511, de détruire les restes de ces malheureux indigènes qui étaient alors réduits à 15 ou 20,000, sous la condition qu'on paierait au domaine un *paro* ou demi pistole par chaque tête d'Indien. Cependant il se trouva au conseil du Roi quelques hommes courageux et honnêtes qui prirent la défense des victimes : ils dirent que tous les peuples étaient nés libres, qu'il n'est jamais permis à une nation d'attenter à la liberté d'une autre nation dont elle n'a éprouvé aucun dommage.

Tel fut le dernier cri en leur faveur.

On proclama dans ce conseil la liberté des Insulaires ; mais ils n'en restèrent pas moins esclaves, et leur misère fut telle que beaucoup d'entr'eux cessèrent de se marier pour ne pas multiplier les victimes des Chrétiens. Les femmes se faisaient avorter avec certaines herbes. En résumé, Don

« y a transmarché d'Espagne tant grand que petit, qui y est creu de telle sorte que
 « que pour l'infinité du nombre, on en a laissé devenir une grande partie sauvaige, qui
 « est cause que la chair y est fort à vil prix et les chevaux à grand marché, mais parce
 « que l'industrie des Espagnols qui y sont survenus semble avoir enfanté ceste acci-
 « dentele fécondité ».

Ainsi les Espagnols détruisaient la race humaine des indigènes et y substituaient la race animale.

(1) Moreau de Saint Méry, *Description de Saint-Domingue*, t. 1, p. 67.

Pedro Martire (1) nous apprend que, de son temps, la population de Haïti s'élevait à 900,000 âmes, et que ce serait une honte de vouloir préciser le nombre des survivants peu de temps après. Las Casas dit que de 3,000,000 d'individus, chiffre primitif de la population lors de sa découverte, il n'en restait que deux cents en 1542 ! Oviedo (2) parle de cette destruction criminelle et l'approuve : « Ce n'est pas sans raison, dit ce fanatique, que Dieu permit leur destruction, car ils sont incorrigibles ; les châtimens ne peuvent rien sur eux, pas plus que les caresses et les bons traitements : ce sont des gens sans piété, ne rougissant de rien, ayant les penchans les plus dépravés, sans aucune bonne inclination. On peut bien, ajoute-t-il, par le baptême sauver leurs enfans, mais dès que ceux-ci entrent dans l'adolescence, ils ne veulent plus être chrétiens et oublient aussitôt ce qu'on leur a enseigné ».

Ainsi parce que ces peuples ne voulaient pas se faire chrétiens, il fallait les détruire?... telle est la logique hypocrite d'Oviedo ; mais le christianisme devait être horrible aux yeux des indigènes, puisqu'il ne s'était manifesté à eux que par les crimes de ceux qui le leur enseignaient, qui se disaient chrétiens et qui prodiguaient les Oremus. C'est avec de pareilles accusations et avec ces calomnies que le chroniqueur espagnol voulait justifier ses compatriotes de leurs excès. Non seulement ils rendirent esclaves les aborigènes de l'Amérique, mais le roi Catholique, violateur du droit des gens, excommunicateur par complicité de populations faibles et innocentes, regarda comme nécessaire et lucratif de réduire en servitude les

(1) *Décades*, p. 41.

(2) P. 129 v°.

Nègres. L'on regrette que Las Casas, protecteur des Indiens, ait eu le premier cette pensée aussi immorale que peu équitable. Je ne chercherai pas ici à établir comment l'avidité de l'Espagne a ruiné aux Antilles l'agriculture et l'industrie pour ne s'y livrer qu'au commerce stérile de l'or et au commerce infâme de la traite. Ces recherches m'entraîneraient au delà des limites qui me sont tracées. Cependant je ne pouvais taire complètement les événements qui ont fait disparaître les aborigènes des Antilles (1), puisqu'ils ont été massacrés ou engloutis vivants dans les entrailles des montagnes de Cibao dont il a été question plus haut. Leur seul crime pourtant ne venait que de ce qu'ils possédaient une terre des entrailles de laquelle on voulait arracher des richesses qu'eux seuls avaient eu l'honneur de savoir mépriser (2).

Thevet parle en ces termes de cette destruction des indigènes d'Haïti (3). Ce peuple est de son naturel « si très-oisif que Pierre Martire « raconte que telle est leur fainéantise qu'ils aiment mieux roidir et transir de « froid d'hiver et vivre oiseusement que faisant quelque chose et prendre « peine de faire quelques vestemens et s'armer contre le froid. Ils ont la « plus belle commodité du monde d'autant que les forests sont pleines « d'arbres faisant le coton. Et c'est possible cela qui a causé une si grande « mortalité de ces pauvres gens qui n'estans accoutumés au travail n'ont aussi « peu subsister aux charges que leur donnoient les Espagnols dès qu'ils

(1) Si l'on porte un regard plus loin, nous voyons qu'en 1553 (Gomara, *Hist. de las Indias*, f° xxvii) il n'y avait déjà plus d'Indiens dans l'île de Cuba. L'oppression de ceux-ci datait surtout de l'arrivée du cruel Hernando de Soto vers 1539, et cette île de Cuba, lors de sa conquête en 1511, avait un million d'habitants!

(2) Moreau de Saint-Méry, *Description des Antilles*, p. 138.

(3) Thevet, *Grand Insulaire*, p. 187 verso.

« eurent mis pied ferme en leur isle. De fait les contraignoient-ils d'estre tout
 « le long du jour au soleil ou par les monts à cercher l'or ou le long des
 « fleuves à cribler le sablon. Si bien les ont accablés que de neuf cens mil
 « personnes dont on faisait estat quant les Espagnols asseigneurirent ceste
 « isle, la plus part fut en peu de temps évanouye. Aucuns d'iceux estans
 « par le travail, les autres ayans mieux sortir hors de ce monde que d'estre
 « bourrelés de telles et si extrême oppression, se mirent mourir eux-mesmes,
 « et les autres qui estaient restés de peur de baster nouveaux esclaves aux
 « Espagnols ont mieux aymé se contenir et n'avoir aucune accointance avec
 « les femmes. Il y a bien plus, les femmes se sentant grosses et empeschées
 « ont usé de ne scay quelle herbe avec laquelle elles se faisaient escouler et
 « avorter le fruit qu'elles avoient au ventre... ».

Ce tableau est triste assurément, mais il nous montre le noble besoin que les indigènes avaient de leur liberté. Je ne saurais les en blâmer, malgré les insinuations d'Oviedo, ni ces nouvelles injures que leur adresse Thévet, auquel je rends la parole pour l'édification de mon lecteur :

« Ces pauvres sauvages sont sans loy (!), roy, ni seigneur (!), plus
 « brutaux que malicieux et si légers à courir qu'ils semblent des cerfs et n'ont
 « encores peu estre réduits sous l'obeissance d'aucuns seigneurs ».

Thévet, après avoir raconté les progrès de cette grande extinction des indigènes d'Haïti, nous donne en échange un petit échantillon de la transformation opérée par les Chrétiens à Haïti. Elle mérite d'être méditée :

« A Port-Neuf, dit-il, ou de présent se fait le commerce et traffic
 « sur le bord de la mer, distant une lieue du propre lieu de Liogame (terre
 « fertile), il y a une petite maison basse avoisinée d'arbres, couverte de feuilles
 « de palmier ; vous pouvez en approcher iusques à la portée d'une arquebuse.

« De ce lieu se voit une coste fort plaisante qui se range à l'Est, puis en
 « l'Est un quart de Nord-Est jusques au goulfe de Cheragona distant de
 « Liogame environ cinq lieues. Là habitent Espagnols riches et pauvres.
 « Les riches tiennent grand nombre d'esclaves, qu'ils marient pour les faire
 « multiplier et les emploient au labourage, sucqueries et vacheries, à tuer
 « les bestes, accoustrer les cuirs, séchers les chairs et aux pescheries. La
 « charge des femmes esclaves est de mesnager en la maison, faire fromage,
 « pain et peu de beurre à raison des grandes chaleurs ordinaires en ces
 « régions. Les Espagnols ny leurs femmes qui ont moyen ne font que ce
 « qu'ils veulent. Ils ont si grand nombre de bétail que c'est merveille, car
 « tel personnage y a, qui tient plus de vingt ou vingt cinq mil bœufs et
 « vaches, et grands troupes de moutons, chèvres, pourceaux, mules, mulets,
 « chevaux, juments et asnes qui sont de bon service. Tout cela demeure et
 « se nourrit aux champs et forests, sans garde ny danger aucuns, d'autant
 « que l'isle ne s'engendrent aucunes bestes sauvages ».

Mais que sont devenus eux-mêmes ces Chrétiens avides, propriétaires exclusifs des Antilles, réformateurs prétendus de l'œuvre de la divinité ? Le voici : les épidémies de la petite vérole, du sérampion et de la dysenterie, notamment en 1666, maladies inconnues des naturels, se sont chargées de la vengeance providentielle ; elles ont achevé la dépopulation des nouveaux venus et fait un désert de leur colonie qui devait disparaître complètement du théâtre de leurs crimes (1). Les maisons dépérissaient faute

(1) Pedro Martire dit : « Gli huomini sono molto otiosi e senza alcuna industria, di modo che d'inverno ne monti tremano de freddo et benche habbino li boschi pieni de bombagia non dimeno non seno farsene vestimenti, il che non accede a quelli che habitano alla pianura ». Bien que leurs bois soient remplis de cotonniers, ils ne savent

d'être occupées, les terres abandonnées restaient sans propriétaire. Voilà la physionomie de ces fiers conquérants au XVIII^e siècle. Ils avaient été les termites des indigènes, les avaient mis en fuite, et les avaient détruits : comme les termites, ils anéantissaient les habitations. Chose étonnante ! les termites naturalisés en Europe semblent devoir venger les Indiens... Mais ce ne fut pas assez : leurs débris devaient être balayés à leur tour. Que ces souvenirs sanglants soient la leçon de l'avenir !.. Je suis ici sur les débris, et par conséquent ramené naturellement à l'archéologie et à l'ethnographie relatives aux naturels d'Haïti. C'est de ce sujet dont je vais m'occuper à présent.

pas se faire des vêtements, ce qui ne s'applique pas à ceux de la plaine. Il est pourtant très probable qu'ils se garantissaient du froid et que le tissu de coton n'était pas plus inconnu aux uns qu'aux autres. Non, ils n'étaient pas sans industrie. Partout, l'on savait faire des étoffes pour les hamacs : c'est ce que nous verrons plus loin.



APPENDICE A LA PREMIÈRE PARTIE.

QUELQUES INDICATIONS CHRONOLOGIQUES.

Années

1000. — Découverte de l'Amérique du Nord (*Vinland*), par Leif, fils d'Érik Rauda, de Bratthlid (Scandinave), d'après la saga de Torfinn.
1474. — La carte du célèbre mathématicien de Florence, Toscanelli, carte qu'emporta avec lui Christophe Colomb, lors de son premier voyage, n'a pas été retrouvée jusqu'à présent; mais on en connaît les principales données : elle indiquait entre les îles Canaries et le Cipangu (Japon), à peu près sous le tropique du Cancer, une île appelée *Antilia*. Cette même île (*Insula Antilia*) reparait sous le fameux globe terrestre de Martin Behaim (1492).
- 1492 (12 octobre). — Christophe Colomb, revêtu d'un riche costume écarlate et tenant en main l'étendard royal d'Espagne, met pour la première fois pied à terre sur le sol de l'Amérique, dans une des îles du groupe des Lucayes, appelée par les indigènes *Guana-hani*. L'amiral la nomma *San Salvador*. On croit que c'est celle que les Anglais désignent aujourd'hui sous le nom de *Cat-Island*. Il y avait dix semaines que Colomb s'était embarqué au port de Palos (3 août 1492) en Espagne, et 33 jours qu'il avait quitté définitivement les îles Canaries pour entrer dans le domaine de l'inconnu.
- 1492 (15 octobre). — Découverte de *Santa Maria de la Concepcion*, par Christophe Colomb.
- 1492 (28 octobre). — Découverte de *Cuba* par Christophe Colomb, qui donna à cette île le nom de *Johanna*.
- 1492 (9 décembre). — Découverte de *Haïti* par Christophe Colomb, qui aborde dans un ancrage auquel il donne le nom de Port de la Paix.
- 1493 (janvier). — Colomb, retournant en Espagne, aperçoit l'île de *Porto-Rico*, appelée *Buriguén*, et celle de *La Margarita* nommée *Malitino*.
1493. — Découverte par Christophe Colomb de l'île *Saint-Christophe*. Les indigènes appelaient cette île *Lianaiga*.

Années

1494. — Second voyage de Christophe Colomb. Il découvre, au mois de mai, l'île qu'il appela *Sant'Iago*, c'est-à-dire « Saint-Jacques », en anglais *Saint-James*, d'où est venu le nom de *Jamaïque*.
1496. — Colomb aborde à *Marie-Galande*, et se présente en vue de la Guadeloupe nommée *Carucueira*.
1498. — Troisième voyage de Christophe Colomb. Il découvre l'île de la *Trinidad* (Trinité).
1502. — Quatrième voyage de Christophe Colomb en Amérique. Le 20 juillet de cette année, il découvre l'île *Guanaja*.

LISTE DES CACIQUES DES ANTILLES

mentionnés dans cette première partie.

AMEYRO, cacique de la Jamaïque, 132.	GUARIONEX, cacique de Magua (Haïti), 85.
BEHECHIO ou BOHECHIO, cacique du Marien (Haïti), 62, 88, 94, 136.	GUAROCUYA, cacique de Haïti, 138.
CAONABO, cacique de Maguana (Haïti), 63, 83, 89.	HATUEY, cacique de Cuba, 53.
CAYACOA, cacique de Higuey (Haïti), 62.	HUAREO, cacique de Melilla, 132.
COTUBANAMA, cacique de Higuey, 114, 140.	MANICATEX, cacique de Maguana (Haïti), 85.
GUACANAGARI ou GUACANARIC, cacique de Yaqué (Haïti), 62, 72, 80.	MAYOBANEX, cacique des Ciguayos (Haïti), 97.
	QUIBIA, cacique de Veragua, 124, 128.







